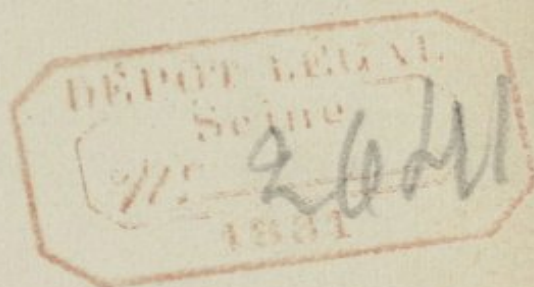


LA

SUCCESSION MARIGNAN

PAR

PAUL SAUNIÈRE



PARIS

E. PLON ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

—
1881

Tous droits réservés



L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en avril 1881.

LA
SUCCESSION MARIGNAN

PAR
PAUL SAUNIÈRE



PARIS
E. PLON ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1881

Tous droits réservés

la fantaisie mettent pour la première fois en face de ces magnificences.

Loin de s'effacer ou de s'amoindrir, cette impression grandit à mesure qu'on pénètre dans ce pays admirable et que l'on se recueille pour en mieux savourer les beautés. Partout des monts et des vallées, se succédant à l'infini, dessinent sur le fond pur du ciel bleu leurs silhouettes capricieuses. Tantôt c'est l'olivier noueux et tourmenté, dont la verdure sombre offre aux regards des masses compactes et profondes ; tantôt c'est l'oranger riant, au feuillage arrondi, parsemé de taches d'or ou saupoudré de fleurs au parfum enivrant.

Ici, des buissons de roses ou de géraniums servent de clôture au jardinet du paysan, tandis que de gigantesques héliotropes garnissent jusqu'au faite les murs rugueux de sa maisonnette ; là, c'est l'agave, dont la feuille épineuse, verte ou bicolore, perce les interstices du rocher, et dont la fleur audacieuse dresse dans l'air sa longue tige unie, couronnée de pétales plus rouges que le sang, tout cela sans efforts, sans ordre, sans culture, poussant à l'aventure dans la lande rocailleuse, sur le bord des chemins poudreux, au sein de l'harmonieuse profusion que la nature sème à pleines mains dans ces lumineuses contrées.

Le paysage lui-même ne ressemble à aucun de ceux que l'on a admirés déjà dans nos régions frileuses. Il revêt des couleurs plus chaudes et plus tendres, dont la gamme varie sans cesse, sans jamais fatiguer l'œil, tant elles se fondent et s'éteignent mollement dans la suite des plans innombrables que le regard peut successivement embrasser.

Le coucher du soleil, surtout, a des splendeurs décourageantes et que la plume ne saurait rendre.. Suivant la végétation dont les montagnes sont couvertes, ou les sinuosités qui creusent leurs flancs abrupts, le vert, le bleu foncé, le bleu tendre, le rouge, le rose, le gris, se marient ensemble avec une diversité de tons qui échappe à toute description et que le pinceau lui-même est impuissant à reproduire.

Une des merveilles de ce paysage est assurément la route dite de la Corniche, qui va de Nice en Italie et dont ceux qui ne l'ont pas parcourue ont à coup sûr entendu souvent parler.

Taillée dans le flanc de la montagne, à une hauteur telle que, par les temps légèrement brumeux, elle se perd dans les nuages, elle domine non-

seulement la mer, mais encore tous les bourgs, stations ou villas dont la côte est émaillée. De cette élévation, les plus grandes et les plus magnifiques choses prennent des proportions microscopiques. Les navires sont gros comme des mouches ; la rade de Villefranche, le cap Férat, la ville de Monaco, les jardins et le casino de Monte-Carlo, son magnifique théâtre même, ne sont plus que des joujoux imperceptibles, semblables à ces petites maisons de bois peint et à ces arbres de copeaux, si bien frisés, qui ont fait les délices de notre enfance.

A la stupeur véritable que produit ce spectacle grandiose, se joint le sentiment du danger que vous ferait courir la maladresse du postillon ou l'impatience des chevaux, car il est impossible de mesurer sans une certaine terreur l'abîme au fond duquel on serait précipité.

Aussi pas un de ceux qui ont accompli ce trajet fantastique n'a perdu le souvenir que ce voyage lui a laissé.

Vers sept heures du soir, dans les derniers jours du mois de juin de l'année 1873, un voyageur, seul et confortablement installé dans un landau, parcourait le chemin de la Corniche et descendait la côte qui aboutit à Menton.

Déjà sa solitude était faite pour attirer sur lui l'attention. Il est rare, en effet, qu'on entreprenne seul cette pérégrination fantaisiste. En présence de ces sublimités de la nature, qui n'éprouve le besoin de communiquer à autrui le sentiment d'incomparable admiration dont il est pénétré ?

Sur son passage, les paysans alertes que sa voiture avait croisés s'étaient retournés curieusement, car non-seulement ce voyageur était seul, mais encore il ne paraissait prêter qu'une attention secondaire aux beautés qui, de toutes parts, sollicitaient ses regards.

On aurait pu croire que depuis longtemps il était familiarisé avec les splendeurs que le paysage étalait vainement sous ses yeux. Enfoncé dans le coin de la voiture, la tête baissée, le chapeau rabattu sur le front, les sourcils contractés, la lèvre plissée, il semblait absorbé dans une rêverie où l'on devinait, non pas seulement un peu de mélancolie, mais beaucoup de tristesse et d'abattement.

De temps en temps il relevait la tête, sans doute afin de chasser les préoccupations qui l'assiégeaient.

Il promenait sur ces horizons sans pareils son regard atone, puis il poussait un profond soupir et retombait malgré lui dans son insensibilité primitive, sans qu'aucune de ces magnificences pût le distraire des pénibles pensées sous le poids desquelles il se courbait.

Il était parti de Nice vers trois heures de l'après-midi, avec l'intention de gagner Bordighiera, qui est, après Vintimille, la ville la plus voisine de notre frontière actuelle.

Pourquoi avait-il pris la route de la Corniche plutôt que le chemin de fer ? Uniquement parce qu'il avait entendu dire que cette route était une merveille et qu'il espérait se soustraire à la néfaste influence des idées sombres qui le poursuivaient.

Il n'y était point parvenu. Aussi commençait-il à manifester quelques signes d'impatience, en traversant l'interminable rue qui constitue à elle seule toute la ville de Menton.

Habitués à s'arrêter dans cette ville, les chevaux n'avançaient qu'avec lenteur, flairant au passage l'écurie de chacun des hôtels innombrables devant lesquels ils s'étaient arrêtés tant de fois, et à la porte desquels ils croyaient s'arrêter encore. Malheureusement pour eux, les ordres du voyageur et le fouet du postillon en avaient décidé autrement. Les pauvres bêtes continuaient donc à trotter, mais en rechignant et avec une mauvaise volonté évidente.

Déjà ils avaient dépassé Menton et franchi la frontière d'Italie, qui n'est pas éloignée de plus de quinze cents mètres des dernières villas, quand ils s'arrêtèrent net, en même temps qu'une brusque secousse tirait enfin de sa léthargique inertie le touriste qu'ils conduisaient.

Presque aussitôt le landau pencha sur la droite et faillit verser.

Le voyageur, quoiqu'il eût reçu le contre-coup de cette violente secousse, sauta lestement hors de la voiture.

– Eh bien ? qu'y a-t-il ? demanda-t-il au cocher.

Déjà celui ci avait mis pied à terre et avait constaté qu'une des roues de derrière venait de sortir de l'essieu et était allée rouler jusqu'au bord de la mer.

– Ma foi, monsieur, répondit-il, il arrive que nous ne pouvons pas aller plus loin.

- Pourquoi ? fit l'étranger, évidemment très-contrarié de cet accident.
- Parce que la nuit vient et qu'il me sera impossible avant qu'elle soit tombée, de faire réparer cette avarie.
- Ne pouvez-vous pas aller chercher un charron ?
- C'est bien ce que j'ai l'intention de faire, monsieur ; mais il me faut une grande demi-heure pour aller à Menton et autant pour en revenir. Ajoutons une heure pour relever la voiture et la remettre en état : vous le voyez, il ne sera pas loin de dix heures quand tout sera terminé. Encore faut-il admettre que le charron consentira à se déranger sur-le-champ, ce qui n'est guère probable.
- Et pourquoi ne pas aller à ce petit village que j'aperçois à quelque cents mètres d'ici ?
- Parce que je n'y connais pas d'ouvrier capable de faire proprement cette besogne.
- Et comment se nomme ce village ?
- Vintimille, monsieur.
- Y a-t-il une auberge convenable ?
- Assurément, monsieur.

Sur cette réponse affirmative, le voyageur paya le postillon, prit sa valise et se dirigea vers le village.

L'accident dont il venait d'être victime avait attiré autour du landau quelques rares curieux. L'un d'eux offrit complaisamment de servir de guide à l'étranger, qui accepta et lui confia sa valise.

Au bout d'une demi-heure, ils arrivaient à Vintimille et pénétraient dans une auberge, d'où s'exhalait une odeur de cuisine écœurante. Le voyageur était certainement un délicat et avait l'habitude d'un grand bien-être, car il ne put réprimer une grimace significative, en pénétrant dans cette atmosphère saturée d'émanations culinaires. Cependant il fit contre fortune bon cœur.

- Avez-vous une chambre à me donner ? demanda-t-il.

Il n'avait pas encore ouvert la bouche que trois ou quatre garçons, vêtus d'habits noirs sur un linge plus que douteux, se précipitèrent sur sa valise. Quant à la maîtresse d'hôtel, souriant de ce sourire que l'on connaît et qui est stéréotypé sur la bouche de tous les aubergistes :

– Donnez le numéro 7, dit-elle.

Puis elle ajouta avec son même sourire :

– Monsieur n’a pas dîné, sans doute ?

– En effet, madame, mais...

– Vite un couvert ! cria l’hôtesse, sans lui laisser le temps d’achever sa phrase.

– Mais qu’allez-vous me servir à cette heure ? interrogea l’étranger avec défiance.

– Oh ! rassurez-vous, monsieur. Nous avons déjà trois personnes dans la salle à manger... elles viennent également d’arriver... On vous servira en même temps qu’elles...

Pendant ce temps, un des garçons le dépouillait de son pardessus, et le poussait tout doucement vers la salle à manger, dont son camarade avait déjà ouvert la porte.

Le voyageur en prit son parti. Lentement, et avec l’indifférence la plus profonde, il pénétra dans la salle à manger.

Une longue table était dressée, couverte d’une nappe fripée, maculée çà et là de taches de vin et de sauces multicolores. A l’extrémité, trois personnes étaient assises : une femme et deux jeunes gens.

En moins d’une seconde, le couvert du nouveau venu trouva mis à côté de la jeune femme.

L’empressement avec lequel il occupa la place qu’on lui indiquait n’aurait pas manqué de surprendre ceux qui, tout à l’heure, avaient été témoins de l’indifférence profonde qu’il montrait, chemin faisant, envers les magnificences du paysage.

Comme par enchantement, l’aspect de ce jeune et gentil minois semblait, en effet, avoir dissipé la tristesse à laquelle il était en proie. Ses traits s’étaient ranimés, ses regards brillaient du plus vif éclat, et le plus aimable sourire avait déridé ses lèvres.

Il n’était ni jeune ni beau. Assurément il dépassait la quarantaine. Quelques fils d’argent tranchaient vers les tempes avec le noir luisant de ses cheveux crépus. L’œil était petit, protégé par des sourcils épais, mais le regard avait une extrême vivacité et s’éclairait même de lueurs singulières. Le nez était fort, légèrement épaté ; la bouche large, aux lèvres charnues,

surmontées d'une forte moustache, accusait des appétits violents et une sensualité très-prononcée. Le menton, gras et arrondi, ne témoignait ni d'une grande énergie ni de beaucoup de volonté.

Au bruit de la porte qui venait de s'ouvrir, les trois voyageurs qui étaient déjà à table levèrent la tête et le dévisagèrent d'un regard rapide.

L'un des deux jeunes gens tressaillit imperceptiblement, et se pencha à l'oreille de la jeune femme :

– C'est lui ! murmura-t-il.

Le teint basané de ce personnage, joint à ses cheveux noirs et crépus, aux poils de sa moustache hérissée, indiquait un tempérament ardent et passionné, un sang chaud, sinon généreux, et une origine méridionale qui, peut-être cinq ou six générations auparavant, n'avait pas craint de se mélanger avec la race nègre de l'Afrique.

Évidemment l'élément femme avait une très-grande influence sur cette nature commune, puisque la vue de sa voisine avait suffi pour l'arracher aux sombres préoccupations qui l'assiégeaient.

Il ne la connaissait cependant pas. C'était avec la politesse la plus froide en apparence qu'il s'était incliné devant elle, en prenant place à ses côtés. Et même elle ne semblait pas beaucoup mériter l'attention dont il l'honorait.

Brune, courte, trapue, issue sans aucun doute de cette race niçoise, qui ne brille en général ni par la régularité des traits ni par l'élégance des formes, elle avait une taille épaisse et des mains rouges, qui dénotaient l'obscurité de sa naissance plébéienne. Ses cheveux noirs, relevés en broussaille autour de son front, ses yeux également noirs, son nez incorrect, sa grande bouche, à la vérité garnie de dents irréprochables, n'avaient rien de bien particulièrement séduisant au premier aspect.

Bien plus, le sans façon de sa tenue, la hardiesse de son regard, l'excentricité de sa mise, ne pouvaient laisser le champ libre à aucune hypothèse. Elle appartenait assurément à la catégorie des femmes galantes, si ce n'est à quelque chose de pire.

Aussi ne se trouva-t-elle nullement gênée par les prévenances dont son voisin de gauche l'accabla sur-le-champ. Au contraire, son regard mit à

chercher celui de l'inconnu une complaisance qui plaidait en faveur de son extrême versatilité.

Pour achever de lui rendre justice, disons qu'elle ne paraissait pas avoir plus de dix-sept ou dix-huit ans, qu'elle était fraîche encore, malgré les stigmates précoces dont le vice et la débauche avaient flétri son visage ; qu'elle possédait au suprême degré, et dans la véritable acception du mot, ce que l'on appelle la beauté du diable, et qu'enfin ses formes opulentes, loin de rien devoir à l'habileté de sa couturière, semblaient, par la fermeté de leurs contours, vouloir briser la prison fragile dans laquelle elles étaient enfermées.

Une heure auparavant, cette femme et les deux jeunes gens qui l'accompagnaient étaient descendus de chemin de fer à Vintimille.

– Mais pourquoi ne pas aller jusqu'à Bordighiera, puisque c'est là que nous avons affaire ? demanda l'un de ces jeunes gens.

– Parce que, répondit l'autre, je ne veux pas y arriver en même temps que *lui*.

– Ne serait-ce pas le plus simple, cependant ?

– Ce serait peut-être le plus simple, mon cher Paganio, mais ce ne serait pas le plus prudent.

– Comment ?

– Arriver en même temps que lui et disparaître en même temps que lui serait nous signaler inutilement à l'attention de gens dont nous avons tout intérêt à dérouter l'habileté.

– C'est juste, fit Paganio en hochant gravement la tête. Alors, quand irons-nous à Bordighiera ?

– Demain matin, à la première heure.

– M. le baron n'a donc pas besoin de moi ni d'Anita aujourd'hui ?

– Je ne le pense pas. Je désire pourtant que vous restiez avec moi et que vous vous montriez le moins possible.

– En ce cas, nous ne vous quitterons pas, monsieur, fit Paganio d'un ton obséquieux.

– D'autant plus, reprit le baron, que j'ai quelques dernières instructions à vous donner.

– Bah ! nous avons toute la soirée devant nous...

– Sans doute, mais réfléchissez bien que nous allons dîner et coucher dans un hôtel, et que, dans un hôtel, il ne fait pas bon parler de choses qui n'ont pas besoin d'être entendues.

– Je le crois bien ! fit vivement Paganio.

– Donc, répondez-moi d'abord : Êtes-vous prêt ?

– Je vous l'ai dit, monsieur : pour aller à Paris, je suis résolu à tout. Ce soir même, j'ai envoyé d'avance au chemin de fer mes bagages et ceux d'Anita.

– Bien. Ainsi, vous n'avez plus rien qui vous force à vous arrêter à Nice ?

– Rien. Grâce aux mille francs que vous m'avez avancés, j'ai payé le loyer de la chambre meublée que nous occupions et j'ai fait mettre nos deux malles à la consigne.

– Parfait ! Vous savez ce que j'attends de vous ?

– Soyez tranquille, je ne l'ai pas oublié ; mais je n'agis pas seul, je vous en ai prévenu. Donc, quand le moment sera venu, vous n'avez qu'à me donner l'exemple ; vous verrez que je tiendrai ma promesse.

– J'y compte. Maintenant, avez-vous instruit Anita du rôle qui lui est réservé dans cette affaire ?

– Je lui ai dit et redit cent fois depuis deux jours. Elle doit se montrer plus qu'aimable envers la personne que vous lui désignerez et lui donner rendez-vous dans un endroit écarté.

– Le fera-t-elle ?

– Je voudrais bien voir qu'elle ne le fit pas ! dit Paganio, dont les sourcils se contractèrent d'un air menaçant.

– Mais lui avez-vous bien fait comprendre qu'il fallait réussir ?

– A tout prix, oui, monsieur. Or, je vous réponds d'Anita : pour qu'elle échouât, il faudrait que cet homme fut de glace.

– Il est tout flamme, au contraire. Je le connais. Il ne se possède plus dès qu'il se trouve en présence d'une femme.

– En ce cas, tout ira comme sur des roulettes, promit Paganio.

Pendant qu'ils échangeaient ces quelques mots, Anita avait pris les devants, chantait, dansait et se livrait à mille escapades, ravie de jouir sans contrôle d'une liberté absolue, semblable à un oiseau qui vient de s'échapper de sa cage.

Subitement elle s'arrêta.

– Ah çà ! qu'avez-vous à parler bas ? demanda-t-elle en se rapprochant des deux jeunes gens. Que complotez-vous encore ?

– Rien de nouveau, répondit celui qu'on appelait le baron. Nous parlions de vous, chère petite. Paganio me racontait quel désir insensé vous avez tous les deux d'aller à Paris.

– C'est vrai, fit la jeune femme en poussant un gros soupir. J'en crève d'envie, et lui aussi.

– Pourquoi ?

– Je ne sais... Par curiosité, d'abord...

– Et ensuite ?

– J'ai idée que nous y ferons fortune, dit Anita, en montrant ses trente-deux dents au milieu d'un sourire cynique.

– Je suis heureux de vous en faciliter les moyens, mon enfant. Alors vous êtes disposée à me servir aveuglément ?

– Oui, monsieur.

– A la bonne heure ! fit joyeusement le baron. Je vois que nous nous entendons à merveille. Donc, soyez prête à nous seconder dès demain, car il ne me paraît guère possible que, ce soir même, nous nous trouvions en présence de ce personnage. Je me suis informé de lui ; il est parti de Nice à trois heures, dans une voiture qui doit le conduire à Bordighiera. Pour que nous le rencontrions à Vintimille, il faudrait donc qu'un accident imprévu... un hasard étrange... une sorte de prédestination fatale.

Il n'acheva pas la phrase qu'il avait commencée et fit quelques pas, silencieux et réfléchi. Enfin il releva la tête.

– Allons nous mettre à table, dit-il, en détournant brusquement la conversation.

Après s'être renseignés, ils se dirigèrent vers l'hôtel qu'on leur avait indiqué et se firent servir à diner.

A peine avaient-ils pris place depuis cinq minute lorsque le touriste solitaire pénétra à son tour dans la salle à manger. Le baron ne fut pas maître d'un mouvement de surprise en l'apercevant. Il devint même légèrement pâle ; mais il se remit aussitôt, et, se penchant à l'oreille de la jeune femme :

– C’est lui ! dit-il à voix basse.

Puis se tournant vers Paganio, qui se trouvait à sa droite, et profitant du bruit que faisait en s’asseyant le nouveau convive :

– Attention ! lui recommanda-t-il. Puisque le hasard nous le livre, si l’occasion se présente d’agir dès à présent, ne la laissons pas échapper.

– Oh ! finissons-en le plus tôt possible. Je ne demande pas mieux, répondit Paganio.

Pendant qu’ils échangeaient ces quelques mots, le voyageur s’était placé à côté d’Anita et observait les deux jeunes gens qui l’accompagnaient.

L’un, Paganio, était petit, brun, ni beau ni laid, mais très-commun ; il paraissait âgé de vingt-trois ans. L’autre, le baron, était plus âgé de trois ou quatre ans. Mince, élancé, il avait la peau blanche, la moustache blonde, retroussée à la mousquetaire, et les cheveux presque aussi bien peignés que ceux d’un garçon de café. Sans être distingué d’allures, il ne manquait pas d’une certaine élégance et portait un costume complet de drap fantaisie, coupé à la dernière mode. A le voir, on devinait sans peine qu’il habitait, ou avait habité Paris.

Il avait sur son voisin de gauche une telle supériorité apparente, que le voyageur l’examina d’abord avec une certaine attention.

Bientôt, cependant, comme s’il eût été attiré par un aimant irrésistible, il ne s’occupa plus que de la jeune femme, envers laquelle il fit preuve d’un empressement plus que chevaleresque.

Loin de le tenir à distance par une froideur calculée, elle se laissa courtiser, au contraire, avec une incroyable bonne volonté, répondant par des œillades non moins vives aux regards incendiaires que lui décochait son voisin.

Il s’enflamma si vite à ce jeu que, les regards ne lui suffisant plus, il en vint aux voies de fait. Tandis que son pied cherchait sous la table celui d’Anita et le pressait avec instance, sa main s’égarait sous la nappe, frôlait le genou de la jeune femme et se permettait des attouchements d’une telle vivacité que Tartuffe lui-même en aurait été scandalisé.

Naturellement, il ne mangeait pas.

Paganio dévorait. Anita grignotait une aile de volaille, afin de montrer ses dents blanches et sa main potelée. Le baron ne faisait la grimace que pour

mieux dissimuler sa satisfaction. Quant au voyageur, il repoussait chaque fois son assiette avec une sorte de dégoût. Cette cuisine détestable répugnait évidemment à son palais délicat.

Le silence le plus profond régnait entre les convives qui, de temps à autre, s'observaient du coin de l'œil avec une défiance mutuelle.

Seule, Anita semblait avoir toute sa présence d'esprit. Tandis que celui qu'elle encourageait avec tant d'impudence jetait sur les compagnons de la jeune femme des regards inquiets, elle ne faisait pas la moindre attention à eux et ne se gênait pas plus que s'ils n'avaient pas été là.

Son voisin, qui tout d'abord avait hésité quelque peu à faire ouvertement sa cour, prit bien vite confiance quand il vit avec quel sans façon Anita traitait ses deux cavaliers.

Il se persuada aisément que ces deux messieurs, s'ils n'étaient pas absolument des étrangers pour la jeune femme, n'avaient du moins aucun droit sur elle, et que, leur société ne lui plaisant pas, elle ne demandait qu'à les « lâcher ».

Fort de cette opinion, que l'indifférence des jeunes gens paraissait également confirmer, le voyageur s'enhardit de plus en plus.

Quand on servit le café, le baron se renversa nonchalamment sur sa chaise..

– Avez-vous des cigares, mon ami ? demanda-t-il à Paganio.

– Pas un, répondit Paganio.

– Alors, je vais en acheter.

En disant ces mots, il se leva et se dirigea vers la porte.

Au moment de sortir, il parut se raviser.

– Au fait, je ne sais où m'adresser, dit-il en se tournant vers Paganio. Vous qui connaissez le pays, ayez donc la bonté de m'accompagner jusqu'au bureau de tabac.

– Volontiers, fit Paganio en quittant la table à son tour.

– Vous permettez, madame ? demanda le baron à la jeune femme.

– Comment donc ! répondit-elle. Ne vous gênez pas pour moi, messieurs, je vous en prie.

Ils s'éloignèrent aussitôt.

Le voyageur les regarda disparaître avec un étonnement qu'il ne prit pas la peine de cacher. Comment ? Ils s'en allaient ! Et ils laissaient la jeune femme seule avec lui ! Vite ! Il fallait mettre leur absence à profit !

Un regard d'Anita l'arracha à sa surprise et alluma définitivement l'incendie qui couvait depuis une demi-heure. 1

– Mon Dieu, madame, dit-il à demi-voix, vous allez peut-être me trouver bien indiscret, mais oserais-je vous demander quels sont les messieurs qui vous accompagnent ?

– Deux de mes amis, monsieur.

– Vraiment ? s'écria l'inconnu, dont l'œil étincela de plaisir. Pas un d'eux n'est votre parent ?

– Pas un.

– Ni votre mari ?

– Encore moins.

– Ni votre.

Il hésita à prononcer le mot.

– Ni mon amant, voulez-vous dire ? fit crûment Anita. Non, monsieur.

L'inconnu respira plus librement.

– Qui sait, reprit-il, vous ne tenez peut-être pas beaucoup à rester auprès d'eux ?

– Pas du tout.

– Alors que diriez-vous d'un voyage en Italie ?

– Avec vous ?

– Oui, avec moi.

– Ma foi, je vous dirais que c'est bien tentant. Seulement, il faut s'entendre.

– Oui, je comprends ; mais n'ayez aucune crainte. Je suis riche, vous n'aurez pas à vous repentir de votre sacrifice.

– Je l'espère bien. Quand donc comptez-vous partir ?

– A l'instant même, si cela vous est agréable.

– C'est trop tôt. Je suis venue ici avec ces messieurs, qui sont très-aimables pour moi ; je ne voudrais pas les quitter trop brusquement.

– Comment faire, alors ?

– Je ne sais pas... fit Anita. Dans tous les cas, nous n'avons guère le temps de combiner une fuite dans cette salle ouverte à tout venant. Ces messieurs vont certainement revenir d'un instant à l'autre. Le seul moyen de prendre les dispositions nécessaires serait de...

Elle s'arrêta. Sur le point d'exécuter les ordres que Paganio lui avait donnés, elle hésitait. Le cœur lui battait bien fort en voyant approcher le moment décisif.

– Quel serait ce moyen ? interrogea l'inconnu, en jetant sur la porte un regard oblique.

– Ce serait de prendre un rendez-vous.

– Quand ?

– Ce soir, dans une petite heure.

– Mais où ? dans cette auberge ?

– Oh ! non, se défendit Anita avec un geste de terreur, mieux vaudrait un endroit écarté... ni trop près ni trop loin. Et tenez, tout simplement la grande route... à mi-chemin de Menton et de Vintimille...

– Rien ne m'est plus facile, répondit l'étranger avec le plus vif empressement. Mais vous ? comment ferez-vous ?

– Je prétexterai un malaise je ferai semblant de regagner ma chambre...

– C'est cela ! fit joyeusement l'inconnu. Ainsi, c'est bien convenu ?

– Je vous le promets.

– Et je puis prendre les devants ?

– Vous le pouvez.

– Alors je vous attends, dit-il en se levant.

En même temps, il se pencha vers elle et effleura ses cheveux d'un baiser. Elle sentit passer sur elle cette haleine brûlante et se recula avec une sorte d'effroi.

A peine s'était-il redressé, que le baron et Paganio rentrèrent.

– Pardonnez-nous, chère amie, de vous avoir fait attendre si longtemps, fit le baron ; mais il est si difficile de trouver ici de bons cigares, qu'il ne nous a pas été possible de revenir plus tôt.

– Je le regrette d'autant plus, dit Anita, que je ne me sens pas bien. Si vous le permettez, je vais demander une chambre et aller me reposer.

– Nous sommes à vos ordres, chère amie.

Elle quitta la table et échangea un signe d'intelligence avec l'étranger, qui avait tout entendu et qui se retira sur-le-champ.

Dès qu'il se fut éloigné, le baron se rapprocha de la jeune femme.

– Eh bien ? demanda-t-il.

– C'est fait, répondit-elle.

– Le rendez-vous est donné ?

– Pour ce soir, à neuf heures, sur la grande route, à moitié chemin de Menton et de Vintimille.

– A merveille ! fit le baron. En route !

Et d'un geste impérieux, il fit signe à Paganio de se tenir prêt.

– Passe devant, dit alors Paganio à Anita. Nous te suivrons à distance, ne crains rien.

Au lieu de quitter immédiatement l'hôtel, et d'aller au rendez-vous qu'Anita venait de lui donner, l'étranger était monté dans sa chambre, pour y faire une toilette sommaire.

Le baron et Paganio, qui avaient de bonnes raisons pour devancer l'heure, n'avaient pas perdu de temps en détails superflus. Après avoir payé fort cher l'exécrable dîner qu'on leur avait servi, ils avaient gagné la route de Menton et marchaient d'un pas résolu, ne quittant pas des yeux Anita, qui cheminait silencieuse à côté d'eux.

Le trajet était plus long qu'ils ne l'avaient supposé. Comme le lieu du rendez-vous n'avait pas été très-exactement désigné, il leur était facile de choisir l'emplacement le plus favorable au projet qu'ils avaient conçu.

En effet, la nuit était admirable. Le ciel, constellé d'étoiles, leur permettait aisément de s'orienter. Au loin brillaient, comme des phares, les lumières de Menton et de Vintimille. Quand ils se crurent à distance égale de ces deux points extrêmes, ils s'arrêtèrent.

Sur leur droite s'élevaient, le long de la route, des rochers gigantesques, dans les anfractuosités desquels ils pouvaient se cacher sans peine. Sur leur gauche s'étendaient des champs plantés d'oliviers, dont le feuillage épais et sombre leur masquait la vue de la mer, qui mugissait à leurs pieds.

– En vérité, dit le baron, après avoir attentivement examiné les lieux, vous ne pouviez pas mieux choisir, ma chère Anita.

Un instant après ils entendirent résonner sur la route le pas cadencé d'un piéton. Aussitôt ils se dissimulèrent derrière les rochers, et la jeune femme resta seule au milieu du chemin.

Le surlendemain matin, sous cette rubrique : LE CRIME DE VINTIMILLE, on lisait dans le *Journal de Nice*, daté du 29 juin 1873, l'étrange fait-divers suivant, que tous les journaux de Paris reproduisirent à l'envi :

« Hier matin, au petit jour, des cultivateurs ont découvert dans le fossé de la route le cadavre d'un homme gisant au milieu d'une mare de sang. Après s'être approchés de lui et avoir constaté que cet homme avait depuis longtemps cessé de vivre, ils coururent immédiatement prévenir la police italienne, qui se rendit aussitôt sur les lieux, assistée d'un magistrat et d'un médecin.

Le cadavre était étendu sur le dos, les deux bras repliés sur la poitrine, comme s'il cherchait à se défendre encore contre l'agression dont il avait été l'objet. Le corps était percé de cinq coups de poignard, dont deux avaient dû provoquer une mort presque instantanée.

Par ces cinq blessures le sang avait horriblement coulé. Les habits de ce malheureux et le sable sur lequel il était tombé en étaient imprégnés. La mort remontait à huit heures au plus. C'est donc dans la soirée du mardi 27, vers neuf heures, que le crime a été commis.

Le cadavre se trouvait à mi-chemin de Menton et de Vintimille, pas très-loin de la frontière naturellement, mais sur le territoire italien.

Le corps fut donc transporté à Vintimille et reconnu sur-le-champ par un garçon de l'hôtel dans lequel ce personnage avait dîné la veille et avait retenu une chambre.

Le magistrat fit ouvrir la valise de cet inconnu, sur lequel on n'avait trouvé ni portefeuille, ni bijoux, ni argent. Quelques papiers ont permis cependant d'établir son identité. La victime de ce guet-apens se nomme Louis-Eugène, comte de Pradiles, et est âgée de quarante-deux ans.

La famille de Pradiles est très-connue dans le midi de la France. Elle habite les environs d'Aix et possède une fortune immense, qu'elle doit à des achats considérables de terrains, faits à Alger par l'aïeul du comte, lors de la première expédition des Français en Afrique.

Un honorable magistrat d'Aix, que le hasard avait conduit à Vintimille, a formellement aussi reconnu le comte de Pradiles.

Le comte, a-t-il dit, était allé à Paris, vers la fin de l'année dernière, pour y passer deux ou trois mois. Changeant subitement d'idée, il avait fait venir tous ses papiers et y avait épousé une demoiselle dont il était très-épris. Quelque temps après son mariage, le comte, s'étant aperçu que sa femme était enceinte déjà de plusieurs mois, l'avait quittée brusquement et était revenu dans sa famille. Malheureusement, une insurmontable tristesse s'empara de lui. Il entreprit de voyager, pour essayer de la dissiper. Il devait visiter toutes les stations de notre littoral et se rendre en Italie, où il comptait passer l'hiver.

Le bruit de cet assassinat se répandit promptement et amena à Vintimille le postillon qui, la veille, avait conduit M. de Pradiles de Nice à Vintimille. Il le reconnut également et raconta par suite de quel accident de voiture la victime n'avait pu gagner Bordighiera, ainsi qu'il en avait l'intention.

Le comte avait dîné, le soir de l'assassinat, à la même table que deux jeunes gens et une femme, qui sont sortis de table quelques instants après lui et que l'on n'a pas revus. Les garçons de l'hôtel affirment que le comte ne les connaissait pas.

Quel mystère plane sur cette mort lugubre ? Est-ce la vengeance qui a armé le bras des meurtriers, et l'épouse abandonnée est-elle complice de cette mort ? M. de Pradiles n'a-t-il été tué, comme c'est probable, que par des bandits, avides de s'emparer de l'or et des bijoux dont il a été dépouillé ? C'est ce que l'enquête tablira sans doute.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette intéressante affaire. »

II

Le chapitre que l'on vient de lire pourrait s'appeler prologue, si ce récit comportait des développements assez considérables pour ambitionner ce titre pompeux.

Tel qu'il est, que le lecteur lui donne le nom que bon lui semblera. Il y trouvera l'explication d'une bonne partie des réticences dont les acteurs du drame que nous allons raconter auront soin d'envelopper leurs récits.

En effet, nous ne sommes plus dans le pays ensoleillé que nous avons décrit. Près d'une année s'est écoulée depuis la mort du comte.

L'enquête, très-imparfaitement conduite et manquant de documents précis, n'avait abouti à rien, bien que la police française eût été avisée. Elle avait conclu que M. de Pradiles avait été tué et dévalisé par des bandits, « dont on ne tardera certainement pas à retrouver les traces », ont ajouté les journaux qui avaient rendu compte de ce curieux fait-divers.

Nous sommes à Paris, ce séjour unique, en dépit de nos révolutions, ce point de mire de toutes les convoitises étrangères, ce caravansérail immense, dans lequel affluent chaque jour les personnalités les plus diverses et les plus étonnées de se trouver ensemble. Les parcs, les promenades, les squares, les boulevards, les quais, en sont inondés.

On ne saurait le nier, en effet, ce n'est pas un des moindres attraits du Paris moderne que cette végétation factice, dont il s'embellit aux premiers rayons du soleil et qui relie les unes aux autres, par une ligne verdoyante, toutes les artères principales de la grande cité.

Aussi Paris est-il réellement un séjour délicieux pendant les mois de mai et de juin, c'est-à-dire tant que cette végétation a la force de résister aux émanations délétères qui l'empoisonnent jusque dans ses racines.

Au commencement de juin surtout, où les feuilles et les fleurs sont en plein épanouissement, rien n'est plus adorable que de remonter le soir, après dîner, les Champs-Élysées, l'avenue du Bois-de-Boulogne, et de suivre au pas de son cheval une des allées nombreuses au fond desquelles le caprice du promeneur peut indistinctement s'égarer.

Ainsi faisait un jeune homme, qui venait de mettre pied à terre au coin de l'allée qui s'embranché sur la droite du lac et qui conduit à la cascade. Il avait laissé là le coupé de remise dans lequel il était arrivé, et cheminait à pas lents, le long des profondeurs épaisses du bois.

C'était précisément au commencement du mois de juin de l'année 1874. La journée avait été admirable ; le soleil se couchait encore dans un flot vapoureux de nuages, qu'il empourrait de ses derniers rayons. Des senteurs âcres et parfumées couraient dans l'air ; une fraîcheur exquise s'exhalait des gazons verdoyants.

Ce jeune homme paraissait âgé de vingt-sept ans environ et était habillé avec une certaine recherche.

Il était grand, élancé, élégant, sinon distingué, et assez joli garçon. Il paraissait même le savoir un peu trop, car il regardait avec complaisance sa jaquette trop étroite, son pantalon trop large, et se mirait en marchant dans l'extrémité de ses bottines vernies.

A la considérer avec attention, cette tête, qui semblait passable au premier abord, finissait bientôt par devenir commune, banale, un peu bête même, ou plutôt un peu bestiale. Le front était étroit, l'œil bridé, le nez épaté, les lèvres rouges et charnues. D'ailleurs, aucune physionomie, sinon ce grand contentement de soi-même que nous avons signalé, c'est-à-dire fatuité, esprit borné, appétits grossiers et profond égoïsme.

Évidemment il attendait quelqu'un ; mais, à son air distrait et presque indifférent, il eût été difficile de deviner si ce quelqu'un était un homme ou une femme.

Les passants étaient clair-semés, les voitures encore plus rares, de sorte que ni les uns ni les autres ne pouvaient échapper au regard de cet

énigmatique personnage.

Après avoir fait trois cents pas environ dans la direction de la cascade, il s'était retourné brusquement, lorsqu'il distingua une voiture découverte, qui venait de s'engager au pas dans l'allée, et au fond de laquelle se trouvait une jeune femme, âgée de vingt ans au plus.

En apercevant le promeneur solitaire, elle se redressa vivement, donna au cocher l'ordre de s'arrêter et de l'attendre ; puis, ramassant coquettement dans sa petite main gantée les plis de sa robe soyeuse, elle sauta à terre avec légèreté.

Elle s'enfonça d'un pas décidé dans l'intérieur du bois, suivie à distance raisonnable par le jeune homme que nous avons mis en scène, et qu'elle n'avait salué ni du geste ni du regard.

Cependant, dès qu'elle eut perdu de vue la voiture qui l'avait amenée, et après s'être assurée que personne ne pouvait la surprendre, elle sauta au cou de celui qui l'attendait et l'embrassa avec la plus chaleureuse effusion.

– Ah ! mon petit Armand ! s'écria-t-elle en le dévorant de ses yeux ravis. Enfin ! nous voilà donc seuls une pauvre fois !

En présence d'une joie si démonstrative, le jeune élégant fit une petite grimace de mécontentement, qui n'eut, du reste, que la durée d'un éclair. Il se dégagea doucement de l'étreinte dans laquelle il était enlacé, rajusta son faux-col et ses manchettes, que cette accolade avait légèrement froissés.

– Eh bien ! oui, ma petite Antonine, nous allons pouvoir causer librement pendant quelques instants ; mais sois sage ! Il s'agit d'affaires sérieuses ! dit-il avec une sorte de condescendance.

Elle fit une petite moue charmante. Pour la calmer, à son tour il l'embrassa longuement sur les yeux et la tint pendant quelques secondes frémissante entre ses bras. Puis il la repoussa doucement.

– Maintenant, il faut m'écouter, reprit-il de cette voix câline qu'on prend pour parler aux enfants.

Elle poussa un gros soupir de regret.

– Allons ! je serai tout oreilles, fit-elle d'un ton résigné.

Armand eut un sourire d'indicible fatuité et se retourna dans tous les sens, comme pour prendre les arbres à témoin de l'empire qu'il exerçait sur cette adorable créature.

D'après la familiarité avec laquelle les deux jeunes gens s'étaient abordés, il était facile de deviner entre eux la plus étroite intimité.

Antonine se tenait maintenant debout devant lui, ne cessant de le contempler avec une sorte d'admiration.

Elle était charmante ainsi, dans son attitude à la fois contemplative et recueillie. Pourtant un observateur attentif aurait découvert sur ce visage, essentiellement parisien, les stigmates d'un vice héréditaire, et dans ses allures des irrégularités choquantes.

Et d'abord ce n'était pas une jeune fille. Il y avait dans son regard et dans son maintien une assurance trop voisine de l'effronterie, pour laisser aucun doute à cet égard. Sa mise était également beaucoup plus tapageuse qu'il ne convient à une jeune fille, ou même à une jeune femme de distinction. A première vue, elle paraissait appartenir à cette classe de la société qui est maintenant bien définitivement qualifiée du nom de « demi-monde ».

Fort jolie, du reste, bien que n'offrant pas la moindre régularité dans les traits, elle avait des cheveux noirs ondulés, des sourcils aussi régulièrement arqués que s'ils avaient été dessinés au pinceau, des yeux noirs, voluptueux, frangés de longs cils, un nez retroussé, une bouche assez petite, des lèvres dont le carmin était un peu trop foncé pour être absolument naturel, et un menton creusé d'une fossette provocante.

Comme on le voit, ce n'était pas une beauté dans le sens plastique du mot, ou plutôt c'était cette beauté parisienne, pleine de mièvreries, gracieuse par excellence, en dépit de ses imperfections, et qui, sans rien avoir de précisément remarquable, sait faire valoir avec tant d'art le moindre des avantages dont l'a douée la nature.

Ils se regardèrent longuement tous les deux, comme pour se livrer une dernière fois l'un à l'autre par la pensée ; puis, par un mouvement simultané, ils baissèrent les yeux avec embarras.

Ce fut Armand qui le premier rompit le silence.

– Voyons, dit-il, soyons raisonnables et ne perdons pas un temps précieux en regrets superflus. Es-tu bien sûre de n'avoir pas été suivie ?

– Parfaitement sûre.

– Ta mère...

– Elle est à l’Opéra-Comique. J’ai prétexté d’une migraine pour ne pas l’y accompagner ; elle me croit couchée.

– Bravo ! s’écria Armand. Alors nous avons deux bonnes heures à nous.

– Ne t’y fie pas ! Ma mère est très-sensible à la chaleur... elle me croit indisposée... peut-être rentrera-t-elle avant la fin du spectacle. Donc, puisqu’il le faut, abordons tout de suite le chapitre des affaires. Ou en es-tu ?

– Peuh ! répondit Armand avec une moue significative.

Il hésita pendant quelques instants, puis il fit un geste désespéré.

– Bah ! reprit-il. Tôt ou tard tu sauras la vérité, mieux vaut que je te la dise tout de suite.

Antonine leva sur lui un œil étonné.

– Tu me fais peur... balbutia-t-elle. Ce n’est donc pas vrai ? Cette magnifique fortune dont tu m’avais parlé...

– Eh ! s’écria le jeune élégant avec colère. Je l’aurais en poche à l’heure qu’il est, sans les maladresses qui me l’ont fait perdre.

– Est-elle donc perdue pour toi ?

– Sans rémission.

– Comment ! ces espérances que tu nourrissais, ces projets que nous avions formés... que ma mère elle-même avait approuvés...

– Il faut y renoncer, te dis-je.

– Quoi ! reprit-elle timidement, il n’y a aucun moyen de recouvrer cet héritage ?

– Aucun. La mort même de celui à qui il est échu n’en ferait plus entrer une obole dans mon gousset.

Antonine demeura atterrée.

– Qu’est-il donc arrivé ? demanda-t-elle au bout de quelques instants.

– Je te conterai cela plus tard. Pour le moment, sachons supporter héroïquement ce coup terrible, et réponds-moi : M’aimes-tu toujours ?

– Plus que jamais, répondit Antonine sans la moindre hésitation.

– Et tu es encore animée des mêmes sentiments que lors de ton premier mariage ?

– Certainement, dit la jeune femme, qui toussa légèrement, pour dissimuler l’émotion qui s’était emparée d’elle.

– Ainsi, poursuivit Armand, tu restes du même avis que moi, que pour nous aimer plus librement, il faut avant tout que nous réalisions une grosse fortune ?...

– Puisque c’est ton avis, c’est le mien.

– Sans que, de ma part ou de la tienne, aucune considération de mesquine jalousie nous empêche d’atteindre le but que nous poursuivons ? continua Armand en l’interrogeant du regard.

– Aucune, répondit comme un écho la jeune femme.

– Alors tout n’est pas perdu, ma chère. Cet héritage auquel j’ai dû renoncer, tu peux me le rendre.

– De quelle façon ? demanda Antonine.

– Oh h ! c’est bien simple, répondit Armand : en épousant celui qui me l’a volé.

Elle l’enveloppa d’un long regard chargé de reproches.

– Encore ! murmura-t-elle.

– Eh! sans doute encore, répéta-t-il. Que t’a rapporté ton premier mariage, je te le demande ?

– Deux cent mille francs environ.

– Eh bien, est-ce une fortune, cela ?

– Une fortune... non, mais enfin...

– Tandis que, cette fois, interrompit Armand, il s’agit de cinq millions !

– Vraiment ? fit avidement Antonine.

– Cinq millions passés, oui, ma chère ! Elle ne protesta plus. Ce chiffre l’avait fascinée.

– Et toi, reprit-elle au bout d’un moment, que feras-tu ?

– Moi ? répondit-il, je ferai peut-être comme toi.

– Tu te marieras aussi ?

– Pourquoi pas ? Si je trouvais une femme qui m’apportât de son côté deux ou trois millions...

– Cela serait trop beau ! mais, une fois mariés tous les deux, comment et quand jouirons-nous ensemble de cette fortune que nous aurons acquise séparément ?

– Ah ! je sais bien..., fit le jeune élégant d’une voix hésitante.

Il y eut entre eux un court silence.

– Bah ! continua-t-il avec une légère contraction des sourcils, quand nous en serons là, nous aviserons. N’es-tu pas veuve une première fois ?

– C’est vrai.

– Tu vois bien que rien n’est impossible, dit-il en se penchant à son oreille avec un hideux sourire.

Elle frissonna imperceptiblement. Par un mouvement involontaire, elle promena autour d’elle un regard craintif.

– Et notre enfant ? reprit-elle, quand elle se fut assurée que personne ne pouvait les entendre.

– Eh bien ? répliqua-t-il. Il n’est pas malheureux, notre enfant. Il a déjà dix mille livres de rente.

– Oui, mais il ne te connaît pas. A peine t’a-t-il vu deux fois.

– C’est ce qu’il faut.

– Tu ne comptes donc pas maintenant aller l’embrasser de temps en temps ?

– Moins que jamais !

– Par exemple ! s’écria Antonine.

– Allons, pas d’indignations puériles, fit Armand en haussant les épaules. Je t’ai exposé en partie mes nouveaux projets ; tu devrais les comprendre à demi-mot.

– Hélas ! je ne les comprends que trop, car je m’aperçois que nous pouvons être séparés pour longtemps encore.

– Pour longtemps... non, je t’en réponds, dit vivement Armand. Pour quelque temps, je ne dis pas le contraire. Mais, précisément à cause de cela, il ne faut pas afficher une trop grande intimité, continua-t-il. D’ailleurs, tu le sais bien, cet enfant n’est pas de moi...

– Pas de toi ! s’écria Antonine, qui le foudroya d’un regard courroucé. Comment ! tu oses soutenir que cet enfant...

Le jeune élégant partit d’un long éclat de rire.

– Décidément, tu es toujours la même naïve jeune fille que j’ai connue il y a dix-huit mois, dit-il avec une sorte de commisération protectrice.

– C’est qu’aussi tu me pousses à bout, répondit la jeune femme, toute frémissante de colère. Puis-je t’entendre dire, sans que tout mon être se révolte, que notre pauvre petit...?

– Calme-toi, voyons, interrompit plus doucement Armand, et réponds-moi. Quel nom porte cet enfant ?

– Le nom de mon mari.

– Et non pas le mien, poursuivit-il triomphalement. Tu le vois bien : j'avais raison tout à l'heure, quand je te soutenais que, légalement, cet enfant n'est pas de moi.

– Ah ! c'est différent, fit Antonine. Si c'est là ce que tu veux dire...

– Eh ! certainement. Je n'ignore pas qu'à l'époque où je t'ai connue, nul autre que moi... Mais il faut que ceci reste absolument entre nous.

– Entre nous ? Et ma mère ? N'avons-nous pas été forcés de lui dire la vérité ? N'est-ce pas elle qui m'a donné pour mari ?...

– Bah ! je ne m'inquiète guère de ta mère. Ce n'est pas elle qui nous trahira.

– Assurément.

– Donc, dans l'intérêt même de cet enfant, et afin de pouvoir mettre à exécution le plan que je viens de te soumettre, il est indispensable que nous paraissions étrangers l'un à l'autre... Je ne veux pas compromettre par trop d'impatience une position que nous avons régularisée avec tant d'habileté et qui nous a coûté si cher à conquérir ! Pour tout le monde, notre fils est né en légitime mariage de ton union avec le comte de Pradiles ; je tiens à ce que personne ne puisse soupçonner que cette situation est le fruit de nos adroites combinaisons.

– Tu as peut-être raison, fit Antonine, qui reconnut la justesse de ces observations.

– A la bonne heure ! s'écria Armand, enchanté de voir qu'il n'avait rien perdu de son ascendant sur la jeune femme. Maintenant, unissons nos efforts pour réparer les injustices que la fortune a commises envers nous. Dans quelques jours, je te présenterai, ou plutôt je te ferai présenter le mari que je te destine, celui qui m'a dépouillé de l'héritage sur lequel j'avais compté. J'ai déjà touché deux mots de ce personnage à ta mère...

– Et elle consent ? demanda Antonine.

– Comment ne consentirait-elle pas à te faire épouser plus de cinq millions ?

– En effet, ce serait bien étonnant de sa part, dit la jeune femme, en souriant avec amertume.

– Donc, puisque tu veux bien me prêter ton concours, laisse-moi faire. Dans un mois tu seras riche, je le serai peut-être aussi, et alors... l'avenir nous appartiendra.

– As-tu donc jeté déjà ton dévolu sur quelque riche héritière ?

– Oui.

– Jeune ?

– A peu près de ton âge.

– Jolie ?

– Certes, mais pas tant que toi.

– Et tu l'aimes...? demanda Antonine d'une voix tremblante.

– Non, rassure-toi.

– A la bonne heure ! s'écria-t-elle, en redressant la tête. Je veux bien seconder tous tes projets, devenir ton associée, ta complice s'il est nécessaire... mais à la condition que tu n'aimeras que moi. La trahison serait la seule chose que je ne te pardonnerais pas. D'ailleurs, avant de te donner mon consentement définitif, je verrai cette femme.

– Allons donc !... tu es folle !

– Non, je veux la voir ! répéta-t-elle avec véhémence

Armand allait sourire encore de ce qu'il traitait de puérilités enfantines, quand ses traits se contractèrent. Il saisit vivement le bras de la jeune femme.

– Baisse ton voile et ne fais pas un mouvement ! dit-il en étouffant le son de sa voix.

Antonine obéit et suivit des yeux les regards de son amant. Ces regards se fixaient avec une obstination farouche et une expression haineuse sur un landau découvert, qui s'avavançait au pas de deux chevaux magnifiques et superbement harnachés.

Dans ce landau, elle aperçut trois personnages : un vieillard, une jeune fille et un jeune homme.

– Regarde bien, lui dit Armand, en se dissimulant derrière un chêne. Tu as manifesté le désir de voir celle que je voulais épouser, le hasard t'a servie à souhait. La voici.

– Qui ? Cette jeune femme brune qui est assise à côté du prince Karomisky ?

– C’est elle.

– Elle est bien jolie !

– Que t’importe ? ne sais-tu pas bien que mon cœur t’appartient sans partage ? Crois-tu que je voie en elle autre chose que la fortune dont elle héritera un jour ?

– Bien vrai ? fit Antonine d’un air incrédule.

– Ah ! je te le jure sur l’honneur ! protesta Armand avec vivacité.

Cela fut dit sur un ton de sincérité si incontestable, que la jeune femme ne fit plus aucune objection. Pourtant elle ne quittait pas des yeux le landau, qui continuait à s’avancer lentement et qui passait maintenant devant eux.

– D’ailleurs, poursuivit Armand d’une voix farouche, tu ne seras pas plus à plaindre que moi, tu vas le voir...

– Comment cela ? demanda-t-elle, étonnée.

– Regarde bien. Ce même hasard qui m’a permis de te montrer celle que je voulais épouser te met en présence de celui que je te destine.

– Où donc ?

– Là, dans cette même voiture.

– Qui ? Ce beau jeune homme qui est assis en face du prince ?

– Lui-même.

– En effet, c’est assurément un des plus jolis garçons que j’aie jamais vus. Quel est son nom ?

– Daniel Laborie, répondit-il à demi-voix. Mais prends-y bien garde, et écoute bien ce que je vais te dire ! poursuivit Armand en lui saisissant le bras, tandis qu’il suivait de son regard haineux le landau qui s’éloignait. Ce beau garçon, ce Daniel Laborie, c’est le misérable dont je te parlais tout à l’heure, celui qui m’a volé les cinq millions que je devrais avoir.

– Vraiment ? l’héritage de M. Marignan...

– C’est lui qui me l’a pris ! rugit Armand avec une fureur concentrée. N’oublie jamais cela, entends-tu ? Songe que c’est lui qui nous force à nous séparer et à braver encore les hasards d’une vie maudite, alors que nous devrions jouir en paix de cette fortune immense. Ah ! quand j’y pense...! acheva-t-il en brandissant son poing fermé.

Il n'ajouta pas un mot ; mais son attitude farouche, ses regards chargés de haine, avaient une éloquence sinistre, au sens de laquelle il n'était pas possible de se méprendre.

Involontairement, Antonine se sentit frissonner de la tête aux pieds.

Pour le distraire de ces sombres pensées, elle lui saisit le bras.

– Mais dis-moi, reprit-elle... Cette jeune fille que tu viens de me montrer et qui était à côté du prince, qui est-elle ?

– Sa fille.

– Ah ! Nadinka... celle qu'il a promis de présenter à ma mère au premier jour ?...

– Précisément.

Elle interrogea Armand d'un dernier regard scrutateur. Le calme avec lequel il le supporta la rassura sans doute, car son joli visage reprit presque aussitôt la calme sérénité des meilleurs jours.

– Est-ce tout ce que tu avais à me dire ? demanda-t-elle.

– Tout, répondit-il, avec un reste de colère.

– Allons, calme-toi, fit la jeune femme. Rien ne s'oppose à la réalisation de tes projets, puisque j'ai consenti moi-même.. mais à une condition, ne l'oublie pas ! reprit-elle avec force : c'est que tu n'aimeras jamais que moi.

– Est-ce que tu en doutes ? répondit Armand. Y a-t-il au monde une autre femme capable de me si bien comprendre et pour qui je risquerais ma tête ?

En disant ces mots, il l'attirait vers lui et déposait un baiser sur ses paupières frémissantes.

Elle se laissait faire avec une ivresse dont la sincérité ne pouvait être suspectée, bien que, dans le baiser qu'elle avait reçu, il n'y eût rien de cette ardeur et de cette spontanéité auxquelles la passion peut servir d'excuse.

Lui, calme et ironique, la contemplait avec une sorte d'orgueil satisfait. Il était fier de l'empire qu'il exerçait sur elle, fier de la victoire qu'il venait de remporter. Mais ce sentiment-là même n'eut chez lui que la durée d'un éclair. La réalité eut promptement raison de cet attendrissement passager.

– Allons, il faut nous séparer, dit-il en la repoussant doucement.

– Déjà ! soupira-t-elle.

– Sois raisonnable, continua-t-il. Tu me le faisais observer toi-même, il n'y a qu'un instant... ta mère peut rentrer d'un moment à l'autre. Or, il

importe beaucoup qu'elle ne nous croie pas de connivence. Rappelle-toi qu'elle ne nous a pas entièrement pardonné d'avoir trahi sa confiance. Par dépit, elle serait capable de s'opposer à nos desseins.

– Rassure-toi, répondit Antonine. Elle n'en saura rien.

– Alors, à bientôt ! dit Armand.

Elle fit à regret quelques pas en arrière, dans la direction de la voiture qui l'avait amenée ; puis elle envoya du bout des doigts un dernier baiser à son amant. Alors, se retournant brusquement, comme si c'eût été pour elle le seul moyen de s'arracher à la fascination qu'elle subissait, elle s'éloigna en courant.

Il demeura quelques instants immobile, jusqu'à ce qu'il la vit monter en voiture et disparaître dans l'obscurité.

A son tour, il se rapprocha alors du coupé dans lequel il était venu. Dès que son client y eut pris place, le cocher fouetta sa maigre rosse et se dirigea vers Paris.

III

Il n'était pas tout à fait dix heures, lorsque la voiture rangea le trottoir du boulevard des Italiens et s'arrêta devant le perron du café Tortoni.

Armand mit pied à terre.

Il allait pénétrer dans la grande salle du fond, quand, à l'une des tables alignées le long de la façade extérieure, il aperçut un jeune homme qui lui adressait de la main un salut amical. Il redescendit les deux ou trois marches qu'il avait déjà franchies, pour aller s'asseoir à côté de ce jeune homme.

- Bonjour, Bodzogian ! dit-il en lui tendant la main.
- Bonjour, mon cher ! répondit l'autre avec un accent étranger, mais avec de grandes démonstrations d'amitié.
- Tiens ! vous êtes seul ?
- Sans doute. Pourquoi cette surprise ?
- C'est que, depuis quelque temps, je vous vois très-souvent avec Daniel Laborie.
- En effet, j'ai souvent ce plaisir.
- Je croyais que vous étiez devenus inséparables.
- Pas tout à fait, vous le voyez, mon cher ami, répondit Bodzogian. Cependant rien ne serait moins surprenant. Laborie et moi, nous sommes presque des camarades d'école.
- Bah ! il était avec vous à Grignon ?
- Non, mais il était à l'École centrale l'année même où j'étais à Grignon.
- Eh bien ? fit Armand un peu étonné. Il me semble que Grignon et la Centrale...
- Ne sont pas situés au même endroit et n'aboutissent pas à la même carrière, interrompit Bodzogian, c'est vrai ; mais nous avons l'un et l'autre des amis communs parmi nos camarades d'école... nous passions ensemble nos jours de sortie...
- Ainsi, dit Armand, c'est depuis cette époque que vous connaissez M. Laborie ?
- Oui. Aussi quand nous nous sommes retrouvés sur le boulevard des Italiens, il y a quatre mois, lors de mon retour d'Arménie, nous nous sommes presque sauté au cou.
- Je le crois bien ! Alors vous savez au juste qui il est, d'où il vient, quelle fortune il a, ce qu'il compte en faire ?...
- Je sais qui il est, et d'où il vient, mais voilà tout, répondit Bodzogian. Cela vous intéresse donc beaucoup ? se reprit-il aussitôt.
- Moi ? fit Armand en affectant un ton dégagé ; pas le moins du monde.
- Cependant l'insistance avec laquelle vous m'interrogez...
- N'a rien que de très-naturel, interrompit Armand sur le même ton. Vous m'avez présenté ces jours-ci M. Daniel Laborie ; j'ai eu plusieurs fois

l'honneur de me rencontrer avec lui, et il est probable que cela arrivera encore... Je ne serais donc pas fâché de savoir au juste à qui j'ai affaire.

– Vous avez raison, s'empessa de répondre Bodzogian. Eh bien ! voulez-vous que je vous apprenne tout ce que je sais moi-même sur le compte de Daniel ?

– Si ce n'est pas indiscret, je ne demande pas mieux, fit délibérément Armand.

– En deux mots, le voici, dit Bodzogian avec complaisance : Daniel Laborie sortit de l'École centrale en 1868, avec son diplôme d'ingénieur civil. Comme il avait beaucoup travaillé, comme il était intelligent, et comme il avait absolument aucune fortune, le directeur de l'école, qui l'avait pris en amitié, lui procura un emploi lucratif en Pologne.

Il partit donc pour Cracovie, où il fut chargé d'exploiter, pour le compte de trois ou quatre gros propriétaires associés, une mine de fer, dont le rendement, paraît-il, laissait beaucoup à désirer.

Daniel modifia l'outillage, dirigea les recherches d'un autre côté, et fut assez heureux pour rencontrer un filon beaucoup plus productif que celui qu'on avait exploité jusqu'alors. Aussi les propriétaires et actionnaires de la mine étaient-ils très-contents de lui ; ils lui avaient donné même à plusieurs reprises des preuves matérielles de leur satisfaction, lorsque, cinq ans plus tard, c'est-à-dire vers le commencement de 1873, Daniel reçut d'un notaire de Paris une lettre, dans laquelle on lui demandait s'il n'était pas le cousin d'un certain M. Marignan.

Daniel répondit que Marignan était le propre fils de la sœur aînée de son père, laquelle s'était brouillée avec son frère depuis longues années et qu'il n'avait jamais connue.

Le notaire l'engagea par télégramme à venir à Paris en toute hâte, afin d'y recueillir la succession dudit sieur Marignan, laquelle succession, m'a-t-on dit, se montait pour le moins à cinq millions.

Daniel accourut, ne pouvant pas croire à la réalisation d'une telle chimère. C'était bien vrai pourtant, puisqu'à la suite de légers tiraillements provoqués, dit-on, par une vieille drôlesse qui avait été longtemps la maîtresse de Marignan, Daniel fut mis en possession, il y a deux mois, de cet immense héritage.

En entendant prononcer cette dernière phrase, Armand avait légèrement toussé et s'était détourné pour cacher un embarras visible.

– Qu'avez-vous ? lui demanda Bodzogian.

– Rien, répondit Armand, qui se remit promptement. C'est le chiffre de cinq millions qui m'a ébloui...

– Je le crois parbleu bien ! On serait ébloui à moins, fit en riant Bodzogian. Êtes-vous content maintenant ? Vous savez aussi bien que moi à quoi vous en tenir sur le compte de Daniel.

– Je ne doutais pas que ce ne fût un homme honorable, du moment qu'il comptait au nombre de vos amis, fit Armand en s'inclinant.

– Voulez-vous, pour achever cette esquisse, que je dise ce que je pense de lui ? proposa le jeune étranger.

– Très-volontiers.

– J'ajouterai alors que je le considère comme un homme essentiellement honnête, excellemment bon, très-courageux et très-résolu, incapable de transiger avec certaines idées que nous avons nous-mêmes l'habitude de traiter un peu cavalièrement.

– Oui... je sais... balbutia Armand. Il y a ça et là certains caractères qui s'accommodent mal de nos mœurs actuelles...

– Précisément. Eh bien ! j'ose dire que Daniel est de ceux-là. Et, tout en convenant qu'il exagère souvent les susceptibilités derrière lesquelles il se retranche, je ne vous cache pas que je suis souvent obligé de lui donner raison.

– Il est fort probable que je partagerai votre avis quand j'aurai l'honneur de le connaître davantage.

– Serait-ce pour le rencontrer que vous êtes venu ce soir à Tortoni ? L'idée ne serait pas mauvaise, car vous l'avez dit, Daniel passe fréquemment avec moi une partie de ses soirées, et je suis persuadé qu'il ne tardera pas à paraître.

– Oh ! lorsque je vous demandais si vous l'aviez vu, c'était par pure étourderie, fit négligemment Armand ; je savais fort bien qu'il ne pouvait pas être à Tortoni quand je vous y ai rencontré.

– Comment cela ? interrogea Bodzogian.

– Parce que suis allé faire un tour au Bois, tout à l’heure, et que j’y ai vu M. Laborie dans la voiture du prince Karomisky.

– Ah ! dit Bodzogianunpeusurpris. Vous en êtes sûr ?

– Parfaitement sûr.

– En effet, Daniel a une de ces physionomies mâles et énergiques qu’il est difficile de confondre avec les autres. Il n’y a rien d’étonnant, du reste, à ce qu’il soit en relation avec le prince Karomisky.

– Sans doute, insinua Armand avec une rage secrète ; à présent qu’il est riche, toutes les portes lui sont ouvertes.

– Oh ! ce n’est pas cela que je veux dire ; mais comme il n’y a pas très-longtemps que le prince a quitté la Pologne, il peut très-bien avoir connu Daniel à l’époque où celui-ci y exerçait son métier d’ingénieur.

– C’est juste, fit Armand, dont le front s’assombrit. Ah çà !... est-ce qu’il voudrait aussi épouser Nadinka ? dit il à voix basse.

A peine Armand et Bodzogian avaient-ils échangé ces courtes confidences, que survint un troisième personnage, auquel ils tendirent vivement la main.

– Justement nous parlions de vous, dit Bodzogian en lui offrant une chaise.

– Ah !

– Oui. M. Armand de Gresle, qui revient du Bois, me disait qu’il vous y avait aperçu ce soir.

– Il a été plus clairvoyant que moi, répondit Daniel, je n’ai pas eu le plaisir de le voir.

– Il se cachait sans doute... Et qui sait ? Il était peut-être en bonne fortune, hasarda Bodzogian avec un sourire.

– Vous brûlez, fit Armand sur le même ton plaisant. Malheureusement pour moi, je n’avais pas l’honneur de me promener en aussi noble compagnie que M. Laborie.

– Vous connaissez donc les personnes avec lesquelles je me trouvais ? interrogea Daniel avec une légère nuance de dédain.

– Le prince Karomisky ? Certes. Je l’ai rencontré deux ou trois fois chez madame la baronne de Beauchamp, et, comme je sais qu’il a une jeune et

jolie fille, dont il nous a appris le nom, j'ai supposé que c'était mademoiselle Nadinka qui était à côté de lui.

– Comment ? mademoiselle ? fit Daniel, sans dissimuler sa surprise.

– Oui, monsieur, affirma Armand.

– Mais son père m'a dit qu'elle était veuve, fit observer Laborie.

– C'est la vérité, monsieur. Seulement elle a été si peu mariée qu'on peut toujours la considérer comme demoiselle.

– C'est assez difficile à concilier, il me semble...

– Je vous l'assure pourtant.

– Que signifie cette énigme, alors ?

– Désirez-vous que je vous l'explique en quelques mots ?

– Très-volontiers, accepta Daniel avec un mouvement prononcé de curiosité.

– Je ne connais peut-être pas par le menu tous les détails de l'histoire que je vais vous raconter, dit Armand ; mais je puis au moins vous en garantir l'authenticité, car c'est du prince lui-même que la baronne de Beauchamp tenait ce qu'elle m'a confié.

– Voyons ! fit Daniel assez intrigué.

– Il y a dix-huit mois environ, commença Armand, le prince Karomisky et sa fille Nadinka vivaient à Cracovie dans une médiocrité qui frisait la misère, lorsque vint à trépasser un des oncles de cette jeune fille, lequel jouissait, prétend-on, d'une fortune considérable.

– Le comte Borowski, interrompit Daniel. Oui, je le connaissais aussi.

– En effet, reprit Armand, C'est bien ce nom-là que le prince a prononcé.

– Ah ! il est mort ? fit Daniel pensif.

– Et enterré, poursuivit Armand. Or, il paraît que ce comte, qui n'avait pas d'enfant, était possédé de la monomanie du mariage et du désir de se créer des descendants, car il laissa tous ses biens à Nadinka, à la condition qu'elle se marierait dans les trois mois ; sinon son immense fortune devait retourner aux pauvres de Cracovie.

– Voilà qui est bizarre ! fit Daniel qui écoutait avec le plus grand intérêt.

– Nadinka et son père étaient fort embarrassés, continua Armand. La jeune fille n'avait aucune inclination ; le prince demandait en vain à tous les

échos d'alentour un gendre digne de lui... Au bout de deux mois, ils n'étaient pas plus avancés que le premier jour.

Il fallait pourtant prendre un parti. Le gouverneur de la ville surveillait, l'œil fixé sur le calendrier, l'exécution du testamment bizarre dont on lui avait donné connaissance. Déjà même il se frottait les mains. Le délai fixé par le comte était aux deux tiers écoulé. Un mois encore, et l'on serait en droit de revendiquer, au nom des pauvres, le legs conditionnel qui leur avait été fait par le mourant...

Ce fut alors que le prince Karomisky eut une idée lumineuse.

– Puisque ton oncle associait si bien ensemble ses deux idées de te voir mariée ou de laisser ses biens aux pauvres, dit-il à Nadinka, conformons-nous à la volonté du cher homme.

– De quelle façon ?

– En prenant un pauvre pour mari.

Nadinka se récria.

– Oh ! je m'entends... corrigea son père. Nous choisirons un pauvre, tellement pauvre, que nous l'achèterons presque pour rien, et tellement cassé, qu'il ne tardera pas à te rendre ta liberté.

– A la bonne heure ! dit la jeune fille qui se rassura.

Aussitôt ils se mirent en campagne.

Précisément, sur les marches de l'église qu'elle fréquentait d'ordinaire, Nadinka avait remarqué un vieillard, auquel elle s'intéressait particulièrement et à qui elle faisait plus volontiers l'aumône. Elle-même le signala à son père.

Le prince accompagna sa fille à l'église, vit le mendiant, lui mit un louis dans la main et l'engagea à venir le voir. Celui-ci n'eut garde de manquer au rendez-vous que lui avait donné ce généreux seigneur.

Il répondit avec beaucoup de simplicité à toutes les questions qui lui furent adressées.

Il se nommait Gorossmann. Il était âgé de quatre-vingt-six ans, n'avait ni père, ni mère, ni famille, ni patrimoine, et, quoiqu'il ne fût atteint d'aucune infirmité se sentait dépérir de jour en jour. Évidemment il ne mentait pas. On voyait bien que le pauvre diable n'avait pas longtemps à vivre.

– Mon ami, lui dit le prince, voulez-vous que je vous assure une pension de cinquante roubles par mois, votre vie durant ?

Le malheureux n'en pouvait croire ses oreilles. A lui, une proposition semblable ! A lui, qui mourait de faim, l'aisance, la richesse !

– Je le crois bien ! s'écria-t-il joyeusement, mais à quel titre ?

– Je vais vous le dire, fit le prince.

A ces mots, il lui proposa nettement la main de sa fille. Il s'engagerait à lui fournir des habits, à payer tous les frais, à servir la rente mensuelle, à la condition qu'immédiatement après la cérémonie, Gorossmann se retirerait dans le petit logement qu'on prendrait soit de lui préparer dès à présent, et se désisterait par écrit de tous ses droits.

Le malheureux accepta. Que n'aurait-il pas fait pour mériter cette oisiveté dorée !

Quinze jours après, Nadinka était mariée à Gorossmann, qui disparaissait aussitôt, sans même avoir accompagné sa femme jusqu'à la porte de la maison qu'elle habitait.

Dès ce jour, le prince aurait bien quitté Cracovie pour venir à Paris, où il avait le désir de se fixer, mais il ne voulait pas s'éloigner sans être sûr, parfaitement sûr, que sa fille était libre.

Gorossmann ne la fit du reste pas attendre trop longtemps. Six mois après, il mourut de vieillesse, et Nadinka devint veuve, sans avoir cessé d'être demoiselle.

– Parbleu voilà qui est ingénieux, fit Daniel d'un ton dédaigneux.

– Comment ! vous l'ignoriez ? dit Armand. J'avoue que vous me surprenez beaucoup.

– Cela n'a rien d'étonnant cependant, répliqua Laborie. Il y a deux ans que j'ai quitté Cracovie.

– C'est donc environ six mois après votre départ que se sont accomplis les événements que je viens de vous raconter ?

– Sans aucun doute.

– Je croyais que vous en étiez informé, insinua Armand, qui voulait profiter de l'occasion pour sonder le terrain. En vous voyant ce soir dans la voiture du prince, j'avais même supposé...

Il s'arrêta, comme s'il n'osait pas achever la phrase qu'il avait commencée.

– Quoi donc ? demanda Daniel en fronçant légèrement les sourcils.

– D'abord que vous étiez admis dans l'intimité du prince et de sa fille, répondit Armand.

– Vous vous trompiez, monsieur. Et ensuite ?

– Ensuite que vous aviez du goût pour sa fille. Elle est assez jolie et assez riche, car on n'évalue pas sa fortune à moins de cent vingt mille...

– Vous vous trompez encore, monsieur, interrompit sèchement Daniel ; je ne suis pas des intimes du prince, et je n'aime point sa fille. La vérité est que je les ai rencontrés deux fois à peine, depuis leur arrivée à Paris.

– Mais, monsieur... balbutia Armand, que cette réponse enivrait de joie, je ne vous demande pas...

– Et moi je tiens à vous le dire, pour qu'il ne vous reste à cet égard aucune arrière-pensée, interrompit de nouveau Daniel. C'est encore par le plus grand des hasards que je me suis trouvé ce soir à dîner, chez Brébant, avec le prince et sa fille. Nous avons naturellement échangé quelques politesses, et le prince m'a offert, très-galamment du reste, de venir faire un tour au Bois, dans sa voiture, qui l'attendait à la porte. Je n'ai pas cru devoir refuser, et je me suis aperçu, continua-t-il avec un sourire moqueur, que, si je ne savais rien des événements que vous venez de me raconter, le prince n'ignorait aucun des changements survenus dans mon existence.

– Vous croyez donc que c'est à cause de cela qu'il s'est montré si empressé ? interrogea Armand avec un peu d'inquiétude.

– Je ne crois rien au delà de ce que je vous ai dit, fit Daniel d'une voix brève. Le prince est aimable, sa fille est charmante ; je les verrai toujours avec plaisir, mais voilà tout.

Cette déclaration catégorique, le ton sur lequel elle était faite, le désir évident qu'avait manifesté Laborie de couper court à cette conversation, firent comprendre à Armand que, pour le moment, il aurait été imprudent d'aller plus loin. Il n'y tenait pas, d'ailleurs. Il avait appris tout ce qu'il lui importait d'apprendre : c'est-à-dire que Daniel Laborie ne prétendait aucunement à la main de Nadinka.

Aussi ce fut avec une joie véritable qu'il se leva pour prendre congé de Bodzogian et de Daniel.

Dès qu'il se fut éloigné, les deux jeunes gens se levèrent à leur tour.

– Il me semble, dit Bodzogian, que vous avez été un peu cassant avec M. de Gresle.

– Vous trouvez ? fit Laborie sans s'émouvoir.

– Oui.

– Eh ! c'est sa faute, aussi ! Que signifient ces insinuations, ces questions détournées, cette manière indirecte de tâter les gens ? Il ne me plait du reste qu'à moitié, ce M. de Gresle ; il est doué d'un regard sournois qui, par moments, a des lueurs de lame de couteau.

– Par exemple ! se récria Bodzogian.

– Vous verrez plus tard si je me suis trompé, insista Daniel ; mais rappelez-vous ce que je vous dis aujourd'hui : cet homme-là est essentiellement cruel et froid. Y a-t-il longtemps que vous le connaissez ? demanda-t-il en changeant de ton.

– Non, il n'y a guère plus d'un an.

– Mais où l'avez-vous rencontré ?

– Chez la baronne de Beauchamp, le plus souvent, et une ou deux fois chez la *Sangsue*.

– La *Sangsue* ! qu'est-ce que c'est que cela ? demanda Laborie que ce nom avait frappé.

– C'est juste, fit Bodzogian avec un sourire. Vous êtes un de ces rares Parisiens qui ne connaissent pas Paris.

– Soit, je suis un hérétique. Convertissez-moi donc, ou, tout au moins, apprenez-moi ce que c'est que la *Sangsue*.

– C'est une femme ravissante, mon cher, brune comme un pruneau, avec de grands yeux noirs, un nez insolent, un sourire espiègle et un esprit de démon.

– Mais alors pourquoi l'appelle-t-on...

– La *Sangsue* ? Ah ! c'est qu'elle s'entend si bien à sucer le sang et l'or de ceux qui lui tombent sous la main...

– Bon ! je comprends, interrompit Daniel.

– Charmante, d’ailleurs, femme de très-mauvaise compagnie, mais de beaucoup d’esprit... Voulez-vous que je vous y présente ?

– Merci ! fit vivement Laborie.

– Ah ça ! mais vous êtes décidément la sagesse en personne, mon cher. Vous ne faites pas courir, on ne vous voit jamais jouer, on ne vous connaît pas de maîtresse... Vous êtes donc amoureux ?

– Du tout.

– C’est impossible.

– Je vous le jure ! dit Daniel. A moins, reprit-il à demi-voix, qu’on puisse être amoureux d’un souvenir... d’une vision...

– Et pourquoi pas ? demanda Bodzogian avec un sourire.

– Cela s’est déjà vu. Eh bien, y a-t-il indiscretion à vous demander la clef de ce mystère ?

– Pas le moins du monde.

– Conte-moi donc cela, fit Bodzogian avec enjouement, en prenant le bras de Laborie.

Celui-ci suivit docilement l’impulsion que son ami lui donnait, et tous les deux, aspirant les bouffées odorantes de leurs cigares, se mirent à arpenter lentement l’asphalte du boulevard des Italiens.

IV

Daniel avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine et semblait interroger le passé pour y mieux recueillir les impressions qu’il allait livrer à la curiosité

de Bodzogian.

Celui-ci l'examinait à la dérobée avec une sorte d'admiration envieuse.

Nul plus que Laborie ne méritait, en effet, d'attirer l'attention, même des indifférents.

Agé de vingt-huit ans au plus, grand, doué d'une musculature puissante, que l'exercice et l'activité avaient encore développée, il cambrait sa taille souple et bien prise avec une aisance et une grâce exemptes de toute prétention.

Ses cheveux noirs, abondants, se bouclaient autour d'un front blanc et dégagé. Sous des sourcils accentués et parfaitement arqués, son œil noir, rêveur et voilé, avait cette mansuétude placide qui semble n'appartenir qu'aux types de l'Orient.

Pourtant, dès que Daniel ressentait une commotion un peu vive, ce regard s'animait, étincelait de lueurs étranges, qui révélaient aussitôt la virilité du caractère.

Cette énergie se manifestait de plus en plus, à mesure qu'on détaillait le bas du visage. Le nez était vigoureusement accusé, les narines mobiles, les lèvres pleines, le menton légèrement saillant, les maxillaires très-prononcés. Il était évident qu'on se trouvait en face d'un homme de tête, courageux et persévérant, incapable de reculer devant un danger ou un obstacle.

On devinait qu'il était vigoureux, en voyant ce cou solidement planté sur des épaules qui s'effaçaient sans effort, pour mieux faire ressortir le buste athlétique qu'elles surmontaient.

La main était blanche et bien soignée, un peu plus courte qu'il n'aurait fallu pour atteindre à la suprême élégance ; mais elle indiquait, selon les lois de la chiromancie, beaucoup d'ordre et de fermeté.

Il n'était pas besoin de le faire causer longuement pour acquérir la certitude qu'on était en présence d'une nature d'élite. C'était bien autre chose quand on avait soutenu avec lui un quart d'heure de conversation. Il était une encyclopédie vivante. Aucun des sujets qu'on abordait ne lui était étranger. Il s'en emparait et les traitait avec une sûreté scientifique et une élévation d'idées qui figeaient sur les lèvres les paroles prêtes à s'en échapper.

On était sous le charme. Pour mieux entendre, on se taisait.

Ajouter quelque chose à ce portrait sommaire serait superflu. A l'œuvre on verra Daniel dans le cours de ce récit, et l'on s'apercevra qu'il joignait à celles de l'esprit toutes les qualités du cœur.

Bodzogian ne le quittait pas des yeux. Il admirait franchement ce magnifique échantillon de la race humaine, que la nature avait comblé dès sa naissance, et à qui la fortune venait de prodiguer récemment ses trésors, comme pour réparer l'injustice qu'elle avait d'abord commise en ne faisant de lui qu'un homme utile.

Daniel était bien loin de s'imaginer qu'il fût l'objet d'un examen si attentif. Il faisait un retour sur ce passé, qui n'était pas bien loin de lui, et il s'apercevait, non sans quelque étonnement, qu'il commençait à le regretter.

Il leva sur Ostranick son regard un peu attristé.

– Je vous écoute, dit aussitôt Bodzogian qui surprit ce mouvement.

Daniel commença d'une voix harmonieuse :

– Je vous ai dit quand et comment je suis parti pour la Pologne. Cela n'avait pas été sans regret, je ne vous le cache pas. Il me paraissait singulièrement dur de quitter Paris, où je n'avais plus de famille, il est vrai, mais où j'étais né, où j'avais grandi, où j'espérais bien un jour occuper une large place.

Quand j'arrivai à Cracovie, il me sembla que j'entrais dans une ville morte, et que ceux qui la peuplaient appartenaient à un autre monde que celui dans lequel j'avais vécu. Ce pays, si nouveau pour moi, ce langage qui résonnait à mon oreille comme un bruit auquel je ne comprenais rien, m'avaient glacé le cœur.

Muni de la lettre de créance que m'avait donnée mon directeur, je me rendis chez le comte Borowski. C'était le propriétaire principal des mines dont on allait me confier l'exploitation.

Il m'accueillit avec une courtoisie au fond de laquelle perçait une certaine défiance.

Je supposai que mon extrême jeunesse le faisait douter des aptitudes que m'attribuait la lettre dont j'étais porteur. Je me trompais si peu, que, depuis, le comte m'en a fait l'aveu.

Cependant il n'y eut chez lui aucune hésitation manifeste.

– C’est bien, monsieur, me dit-il. Venez me prendre demain matin à huit heures. Je vous conduirai moi-même à la mine et je vous installerai dans vos nouvelles fonctions.

Au moment où je me retirais, retentit tout à coup un petit cri de surprise et d’effroi. Ce cri avait certainement été poussé par une jeune femme, car la voix avait une fraîcheur à laquelle il n’était pas possible de se méprendre.

Je me retournai vivement.

Ce n’était pas une erreur. Derrière le battant ouvert d’une porte du salon, je distinguai des cheveux blonds, une jupe rose et un pied microscopique, chaussé d’un petit soulier découvert, qui s’enfuyait précipitamment. Je n’avais même pas eu le temps d’apercevoir le buste ni la figure de cette jeune femme.

Sans aucun doute, c’était une habituée de la maison, probablement la fille du comte, laquelle était entrée étourdiment dans le salon et que ma présence avait effarouchée.

Je continuai mon mouvement de retraite, et je sortis ; mais ce petit cri était entré si avant dans mon oreille, qu’il y restait. La limpidité et la sonorité de l’organe m’avaient tout particulièrement frappé.

Le lendemain matin, quand je revins, je trouvai le comte Borowski attablé devant une légère collation, qu’il arrosait d’un thé exquis et qu’il me força de partager avec lui, malgré mes timidités.

Un quart d’heure après, nous nous mettions en route. A onze heures et demie, nous arrivions à Bathoral.

Nous mîmes pied à terre ; j’aperçus autour de moi une dizaine de pauvres maisonnettes, représentant une bourgade de trente ou quarante habitants. Plus loin se montrèrent curieusement une dizaine de têtes étonnées.

– C’est là que demeurent nos ouvriers, me dit le comte en me les montrant du doigt. Ils prennent leur repas du matin.

Nous nous dirigeâmes en causant vers la mine, qui était située à cinq minutes de Bathoral. A l’entrée se trouvait une sorte de hutte, spécialement destinée au surveillant des travaux, et dans laquelle nous pénétrâmes.

Elle était pauvrement meublée d’une table, de quelques chaises, et éclairée par deux lucarnes très-étroites, mais elle était fort proprement tenue.

– C’est là que je déjeune toutes les fois que je viens ici, me dit le comte.

En effet, son domestique l’avait suivi, portant au bras un grand panier, sous le poids duquel il semblait succomber.

Sans que son maître lui eût dit un mot, il dressa le couvert. En un instant, la table disparut littéralement sous une profusion de victuailles et de bouteilles pleines. Je ne m’étonnai plus, en les voyant, que le pauvre homme eût tant de peine à les porter.

Le comte jeta sur la table un regard satisfait.

Deux couverts ! s’écria-t-il. Allons, c’est parfait ! Je vois que cette petite Kitia pense à tout.

Je prêtai l’oreille. Ce nom gracieux, et tout à fait inconnu en France, avait revêtu soudain une forme à mes yeux. Il m’avait fait penser à cette jupe rose et à ce petit pied mignon que j’avais entrevus la veille.

– Je m’y attendais, dit en riant Bodzogian.

– Vous deviez vous y attendre, en effet, poursuivit Daniel, car c’était bien de la même personne qu’il s’agissait. Mais je l’ignorais encore, et je vous avouerai très-franchement que ce jour-là je ne songeai guère à Kitia que pour la remercier du repas que nous avait préparé sa sollicitude.

J’avais un appétit d’enfer. Jamais, je crois, je n’ai dévoré comme ce jour-là. Le comte ne pouvait s’empêcher de sourire.

Cette faim de cannibale finit pourtant par se calmer. Vers une heure, nous nous rendîmes à la mine. Je fus présenté au surveillant et aux ouvriers comme le chef véritable de l’exploitation. Nulle autorité que celle du comte ne pouvait désormais prévaloir contre la mienne.

Alors commença la visite détaillée des galeries ; mais, rassurez-vous, fit gaiement Daniel, je ne vous ennuierez pas des longueurs de ce récit. Je vous dirai seulement qu’à première vue, je fus stupéfait de la simplicité naïve avec laquelle on procédait à l’exploitation et de l’outillage grossier qu’on avait mis à la disposition des ouvriers !

J’en fis l’observation au comte, qui me donna carte blanche à cet égard. Cependant, comme les modifications que je réclamaï dévaient être assez onéreuses, je crus devoir lui en montrer le devis avant de les mettre à exécution. Je fus donc obligé de me rendre plusieurs fois à Cracovie.

Ce fut ainsi que, dans une circonstance assez dramatique, je fis la connaissance de Kitia.

L'hôtel du comte occupait une vaste superficie de terrains, au fond desquels se trouvaient un potager et un verger chargé des fruits les plus beaux, – si beaux qu'ils éveillèrent la convoitise d'un voleur ou d'un gourmand.

Un beau matin, quand le jardinier vint pour les cueillir, il s'aperçut qu'il s'était levé trop tard. La récolte avait été faite pendant la nuit, en dépit de la plus complète obscurité.

Il alla se plaindre auprès de son maître, qui était très-friand de ces produits, et il fut décidé qu'on achèterait un chien de garde, à qui l'on confierait, tous les soirs, la police du jardin.

Le comte acheta, le jour même, un bull-dog de forte taille. On installa dans la cour une niche, à laquelle il fut attaché. Quand vint le soir, on le lâcha dans le jardin. Ses aboiements retentissants inspirèrent certainement aux voleurs une crainte salutaire, puisque aucun délit du même genre n'avait été constaté, depuis quatre jours qu'il remplissait ses fonctions de gardien.

Kitia, lorsqu'elle descendait dans la cour, ne manquait jamais de caresser cette magnifique bête.

Pour se faire bien venir du molosse, elle lui apportait chaque fois un morceau de pain blanc, lequel avait été toujours accueilli avec reconnaissance par le nouveau pensionnaire.

Le cinquième jour, soit qu'elle eût oublié de se munir de la friandise habituelle, soit qu'elle crût que le chien était suffisamment amadoué par ses caresses, elle vint à lui, les mains vides, et s'approcha sans défiance.

Il la laissa venir, sans témoigner la moindre hostilité ; mais, au moment où elle lui posait la main sur la tête, il fut pris d'une colère subite, se jeta sur elle, la renversa et commença par déchirer à belles dents les vêtements de la pauvre enfant.

Kitia poussait des cris déchirants. Sa voix avait des intonations d'épouvante et de douleur si poignantes qu'il me semble les entendre encore. En vain, avec ses petites mains blanches et frêles, elle essaya de

détourner l'énorme tête du molosse, elle ne réussissait qu'à augmenter sa fureur.

Ce fut sur ces entrefaites que je pénétrai dans l'hôtel. J'entendis les cris, j'en recherchai la cause et je vis ce qui se passait.

D'un bond je sautai sur le chien, auquel j'assénai successivement deux coups de pied vigoureux, qui lui firent lâcher prise et lui arrachèrent des cris de douleur. Mettant à profit ce court instant de répit, je pris Kitia par les épaules, et je réussis à la tirer de cette situation dangereuse.

Lorsque le *bull-dog* s'aperçut que sa proie lui échappait, il s'élança de nouveau avec un hurlement de rage. Fort heureusement la chaîne tint bon. La jeune fille était hors d'atteinte.

Au même instant, accouraient les domestiques et le comte lui-même, que les cris de Kitia avaient attirés.

On la transporta dans sa chambre, on lui prodigua des soins. Par bonheur elle avait eu plus de peur que de mal. Sa robe et ses jupons étaient en pièces, mais, à part deux ou trois égratignures aux mains, pas une morsure ne l'avait atteinte. J'étais arrivé juste à temps pour l'empêcher de succomber à la plus horrible des morts.

Le comte vint à moi et me tendit la main.

– Monsieur Daniel, me dit-il, je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour cette enfant.

Puis, m'examinant avec sollicitude :

– Mais vous-même, me demanda-t-il, n'avez-vous pas été mordu ?

Je lui expliquai comment j'avais attaqué l'animal à coups de pied et j'avais eu la chance de l'atteindre assez sérieusement pour dégager la jeune fille sans courir moi-même aucun danger.

– Tant mieux ! dit-il en me serrant de nouveau les mains. Cela n'arrivera plus, du reste, je vous le promets. Je vais faire abattre cette horrible bête à l'instant même.

En effet, il sonna et donna au domestique qui se présenta l'ordre de tuer le chien d'un coup de fusil.

On n'eut pas besoin de procéder à cette exécution sommaire. Le chien était mort presque immédiatement, dans sa niche, des coups de pied que je lui avais assénés.

L'oncle de Kitia me félicita doublement de mon courage et de ma vigueur.

Au même moment, la porte s'ouvrit, et Kitia parut, toute pâle encore de l'émotion qu'elle avait ressentie. Elle vint à moi et me remercia avec une effusion dont je ne saurais rendre l'éloquence.

J'essayai de protester ; mais l'action d'éclat dont ils me faisaient honneur eut pour moi ce résultat précieux : c'est que je ne restai pas pour eux un étranger et que je fus reçu par la suite avec plus d'égards qu'on n'en avait montré jusqu'alors au simple employé.

Quand je venais à Cracovie, le comte me retenait toujours à déjeuner ou à dîner. Parfois Kitia assistait à nos repas.

Ce fut ainsi que j'appris insensiblement quelle situation la jeune fille occupait dans la maison. Elle était la fille d'une sœur du comte Borowsky, laquelle avait épousé le baron Milanowitz.

Ils étaient morts, sans lui laisser la moindre fortune ; son oncle, qui n'avait plus de femme, qui n'avait pas d'enfants, l'avait recueillie chez lui, la faisait élever avec soin et comptait lui donner plus tard la direction de son intérieur.

A l'époque dont je vous parle, Kitia n'était encore qu'une enfant. Elle venait d'atteindre sa treizième année ; mais je ne saurais vous dire quelle grâce exquise et quelle délicatesse de sentiments se révélaient déjà dans ses moindres mouvements et dans son langage. On se sentait entraîné par une sympathie instinctive vers cette nature douce, aimante et communicative.

Quand elle me rappelait le péril auquel elle s'était exposée et l'impétuosité irrésistible avec laquelle je l'y avais arrachée, je l'écoutais, émerveillé d'entendre de telles expressions tomber de ses lèvres roses et inexpérimentées. Rien n'était cherché dans ces phrases naïves, desquelles s'échappait comme un parfum de franchise et de candeur juvénile.

Quant à moi, si je n'étais plus tout à fait un employé aux yeux du comte, je n'étais pas encore un ami.

Au bout d'une année, je commençai à faire de grands progrès dans son esprit. Les modifications que j'avais apportées dans l'outillage, les recherches nouvelles qu'une étude approfondie du terrain m'avaient fait entreprendre, furent couronnées du plus brillant succès. Non-seulement

j'avais découvert un filon beaucoup plus riche que celui qu'on avait exploité jusqu'alors, mais encore les améliorations que j'avais introduites donnèrent à la fin de la seconde année des résultats inattendus.

Le comte Borowski en fut ébloui. Il fit venir chez lui les trois propriétaires avec lesquels il était associé et leur mit sous les yeux les chiffres magnifiques auxquels j'étais parvenu.

Je fus mandé par ces messieurs à Cracovie, et chaudement félicité de l'intelligence dont j'avais fais preuve.

Ce fut dans ces circonstances que je me trouvai pour la première fois en présence du prince Karomisky, beau-frère du comte et copropriétaire des mines dont je dirigeais l'exploitation.

Le prince devait passer quelques jours auprès du comte. Il avait amené avec lui sa fille Nadinka, âgée alors d'une quinzaine d'années.

Déjà ils avaient appris le léger service que j'avais rendu à Kitia. Ils m'en félicitèrent bruyamment, mais brièvement.

A dater de ce jour, ma position changea du tout au tout dans la maison. J'y devins bien plus qu'un commis, bien plus qu'un ami même : on me considéra presque comme un oracle. Il me fut permis d'introduire, pour ainsi dire sans contrôle, toutes les améliorations que je jugerais nécessaires.

D'année en année, avec la plus sage économie, je réalisai des prodiges. Non-seulement je renouvelai tout le matériel, mais j'augmentai dans des proportions notables le rendement et les bénéfices.

Pendant ce temps, j'avais été admis chez le comte et chez le prince sur un pied de très-flatteuse intimité. Je n'avais que très-rarement entrevu Kitia, que son oncle avait placée dans un couvent de demoiselles nobles, pour qu'elle y terminât son éducation.

En revanche, j'avais vu très-souvent la fille du prince Karomiski, qui venait d'atteindre sa dix-huitième année. Je n'ai point à vous parler d'elle. La juger d'après ce qu'elle était, ou ce que je la croyais alors, serait peut-être porter sur elle un jugement téméraire. Elle me parut un peu coquette et très-superficielle ; mais elle a pu changer, j'ai pu me tromper moi-même, de sorte que je serais incapable de rien préciser, relativement à ses goûts ou à son caractère.

Bref, depuis quatre ans, j'habitais la Pologne, lorsque je reçus de mon notaire cette première lettre, qui devait bouleverser mon existence.

Tout d'abord, j'en conviens, je n'ajoutai qu'une foi médiocre à l'existence de la fortune dont le hasard me faisait hériter. Cependant je crus devoir communiquer cette nouvelle au comte, au prince et à leurs associés.

Je ne saurais vous dire quelle consternation se peignit sur leurs visages. On aurait dit qu'avec ma pauvreté s'évanouissaient toutes les espérances qu'ils avaient fondées. Je m'empressai de les rassurer.

J'essayai de leur faire entendre que cette fortune n'avait encore à mes yeux rien que de fort hyperbolique. Je leur démontrai ensuite que les contre-maitres et les ouvriers eux-mêmes étaient maintenant parfaitement au courant du nouveau mode d'exploitation que j'avais introduit. Mon absence ne devait, par conséquent, modifier en rien les résultats déjà obtenus...

– Comptez-vous donc partir prochainement ? me demanda le comte.

– Dans trois ou quatre jours au plus tard, lui répondis-je.

Ils se regardèrent, consternés.

Je réussis pourtant à dissiper la panique qui s'était emparée d'eux ; mais à leur tour, ils s'efforcèrent de me persuader que je n'avais pas besoin de retourner en France pour réaliser la succession qui venait de s'ouvrir.

– Croyez-vous, d'ailleurs, s, insinua le prince Karomisky, qu'il ne serait pas possible de vous offrir ici des compensations plus que suffisantes ?...

En me disant ces mots, il regardait Nadinka, dont je crus voir la joue s'empourprer assez vivement. Je ne l'affirmerais cependant pas, car je n'eus pas le loisir de m'arrêter longtemps à cette idée.

La seconde lettre que m'avait adressée mon notaire ne pouvait, en effet, me laisser aucun doute. J'étais bien et dûment l'unique héritier légitime de mon cousin Marignan. Il ajoutait que ma présence à Paris était indispensable « pour mettre à néant certaines compétitions qui menaçaient de se produire ».

Cette phrase me surprit un peu, car je ne me connaissais aucun parent. Aussi mon parti était déjà irrévocablement pris, lorsque j'annonçai au comte Borowski qu'il ne m'était pas possible de rester plus de trois ou quatre jours à Cracovie.

Le comte s'y attendait sans doute, puisque, désespérant de me retenir, il m'invita à passer chez lui la soirée du surlendemain, afin de causer plus longuement. J'acceptai, sans songer à l'agréable surprise qui m'était réservée.

Je vous ai dit que j'avais à peine entrevu Kitia pendant les deux dernières années de mon séjour à Cracovie. C'est ce que je regrettais le plus. Au moment de m'éloigner, il m'aurait été doux de revoir cette enfant ; mais je n'osai point formuler ce désir devant son oncle.

Je fus exact au rendez-vous. Aux diverses questions qu'il me posa, je répondis de manière à le rassurer pleinement. Je lui affirmai qu'à la condition d'exercer toujours une active surveillance, les deux contre-maitres, placés sous mes ordres, étaient maintenant au courant de leur besogne, que les mineurs dont je me servais avaient si bien pris l'habitude du nouveau travail auquel je les avais dressés, qu'il leur serait pour ainsi dire impossible de retomber dans les errements du passé. Je lui proposai enfin, s'il le jugeait nécessaire, d'aller voir de sa part le directeur de l'École centrale, aussitôt que j'arriverais à Paris, et de lui envoyer un des jeunes ingénieurs de la dernière promotion.

– Ce n'est pas de refus, me répondit-il. Seulement, ayez la bonté de me faire parvenir votre adresse, dès que vous serez installé, et attendez que je vous écrive pour faire cette démarche auprès du directeur.

Sa figure, un peu inquiète au début de notre netre-tien, s'était rassérénée et exprimait maintenant plus de confiance dans l'avenir,

– Allons, dit-il en réprimant un léger soupir, voici

5 l'heure du dîner qui s'approche ; si vous le voulez bien, nous irons rejoindre mes invités.

Je le suivis silencieusement.

Une dizaine de personnes, parmi lesquelles se trouvaient le prince Karomisky et Nadinka, étaient réunies dans le salon, et pourtant je n'en vis qu'une : Kitia ! mais non plus la jeune enfant que je connaissais, aux formes grêles, à l'apparence chétive, au regard indécis. Depuis dix-huit mois que je ne l'avais pas vue, une incroyable transformation s'était opérée en elle.

Kitia venait d'atteindre sa dix-septième année ; elle entrait dans le printemps de la vie. Au souffle tiède et parfumé de cette saison bienfaisante,

elle s'était épanouie comme la rose, dont elle avait la fraîcheur et le parfum. Déjà l'on découvrait en elle la grâce et la beauté dont la femme devait rayonner plus tard. Son corps s'était arrondi, ses formes s'accusaient harmonieusement sous la robe blanche et virginale qui drapait autour de son corsage ses plis transparents. Son regard doux et timide se levait sur moi, tandis qu'une imperceptible rougeur empourprait ses joues veloutées.

La métamorphose était si complète, que je demeurais immobile à la contempler, pouvant à peine croire que j'eusse devant les yeux la même jeune fille que j'avais connue jadis. J'admirais naïvement ces grands yeux bleus, si limpides et si francs, ces adorables cheveux d'un blond chaud, crépelés autour de son front, comme un nuage doré par les ardentes lueurs du soleil couchant, cette bouche petite et rosée qui souriait malicieusement et laissait voir les deux rangées de perles auxquelles ses lèvres carminées servaient d'écrin.

Témoin de ma stupéfaction, le comte se mit à rire bruyamment.

– Eh bien ! me dit-il, vous ne reconnaissez donc pas votre petite amie ?

Je balbutiai quelques mots confus d'admiration, qui colorèrent davantage encore le teint rosé de la candide enfant.

– C'est elle, poursuivit le comte, qui, sachant que vous alliez nous quitter, m'a demandé la permission de vous faire ses adieux.

Pour le coup, je rougis à mon tour avec un embarras si manifeste que le comte me regarda de son côté d'un air étonné.

Fort heureusement, on vint annoncer que le dîner était servi. J'étais sauvé ! Je courus au-devant de Kitia, je lui offris mon bras, et nous passâmes dans la salle à manger.

Pendant le brouhaha qui préside d'ordinaire aux commencements d'un dîner, j'avais eu le temps de me remettre de ma surprise. Je n'étais pas encore à bout cependant, car, en m'asseyant à la place qui m'était assignée, je m'aperçus que j'étais à côté de Kitia. Mon autre voisine était Nadinka ; mais je vous avoue que je n'y fis guère attention.

A part les politesses banales que j'adressais de temps en temps à la fille du prince, ce fut à sa consine que je prodiguai toutes les attentions, veillant avec une sollicitude enfantine à ce qu'elle ne manquât de rien, essayant de

prévenir ses moindres désirs, si entièrement occupé d'elle, en un mot, que je n'entendais, que je ne voyais rien de ce qui se passait autour de moi.

Ce n'était pas de l'amour que je ressentais pour elle cependant. Aujourd'hui même que cette charmante vision m'est apparue de nouveau, je serais fort embarrassé de dire quel sentiment elle me fait éprouver. Donnez-lui le nom qu'il vous plaira : enchantement, admiration irréfléchie, tendresse fraternelle, attraction magnétique... il y a de tout cela en moi.

Ce jour-là, lorsque je me levai de table, j'étais triste et préoccupé. Je me demandais, en la reconduisant au salon, en sentant son petit bras mignon s'appuyer tout tremblant sur le mien, si j'avais raison d'aller en France pour y recueillir la riche succession qu'on me promettait.

Ne valait-il pas mieux ne devoir qu'à mon travail cette fortune que je n'avais pas ambitionnée, sur laquelle je n'avais jamais compté, qui me tombait sur la tête comme une tuile ? Le bonheur n'était-il pas là, près de moi ?

Il est vrai que ces pensées me traversèrent l'esprit, comme l'éclair déchire le nuage. Je connaissais la morgue des grands seigneurs au milieu desquels j'avais vécu pendant quatre ans. Je savais bien que pas un d'eux n'aurait donné sa fille à Daniel Laborie, l'ingénieur.

Pourtant, quoi que je fisse pour la chasser, une arrière-pensée persistante s'était emparée de moi. Pourquoi ce jour-là m'avait-on placé, moi le plus humble d'entre tous, à côté de Nadinka et de Kitia ? Espérait-on que je m'éprendrais d'amour pour l'une d'elles, et qu'après avoir touché mon héritage, je reviendrais demander sa main ? Aurait-on accordé à l'homme cinq fois millionnaire ce qu'on aurait refusé à celui qui n'avait jusqu'alors pour dot que son talent et son courage

Me laissai-je entraîner dans cet ordre d'idées au point de m'égarer moi-même ? C'est possible. C'est même probable. Toujours est-il que, durant cette longue soirée, on me facilita étrangement les occasions de me rapprocher des deux jeunes filles. On organisa des tables de jeu, et nous restâmes seuls, Nadinka, Kitia et moi, dans un coin du salon, comme si nous eussions été des enfants sans conséquence et dont il n'y a pas lieu de s'occuper, pourvu qu'ils ne fassent pas trop de bruit.

Je m'indignai à la pensée qu'on spéculait déjà sur mes richesses à venir. Dans ces dispositions d'esprit, si je ne me montrais pas très-empressé envers Nadinka, je ne pouvais guère l'être davantage auprès de Kitia, vers qui je me sentais pourtant attiré par un irrésistible aimant. Que vous dirai-je ? La situation devenait cruellement embarrassante. Je ne trouvai qu'un moyen d'en sortir : sous prétexte que je n'avais pas terminé mes préparatifs de départ, je demandai la permission de me retirer.

Il me semble voir encore le regard chargé de reproches que m'adressa Kitia, quand elle entendit tomber de mes lèvres ces paroles inattendues.

Au moment où je prenais congé d'elle, elle me tendit lentement sa petite main, qui aurait tenu dans un baiser d'enfant.

– Soyez heureux, monsieur Laborie, me dit-elle d'une voix légèrement altérée, et croyez bien, quoi qu'il arrive, qu'à aucune époque de ma vie je n'oublierai ce que vous avez fait pour la pauvre Kitia.

– Mademoiselle, lui répondis-je, un peu troublé moi-même par ces paroles, cette reconnaissance que vous me témoignez et que je n'ai pas méritée, sera, je vous le jure à mon tour, un des plus doux souvenirs que je garderai de mon séjour à Cracovie.

Je m'emparai de sa main, que je serrai dans les miennes, je m'inclinai cérémonieusement devant Nadinka et je m'éloignai.

Depuis cette époque, je ne l'ai pas revue, et il n'y a pas plus d'un mois que, pour la première fois, j'ai rencontré à Paris le prince Karomisky et sa fille.

Le jour où le hasard nous mit en présence, ma première pensée fut de leur demander ce qu'était devenue Kitia. Je ne l'osai point. Je craignis de froisser l'amour-propre de Nadinka. J'espérais qu'elle me parlerait de sa cousine, qu'elle m'apprendrait si Kitia habitait toujours Cracovie, si elle était mariée... Je me trompais. La fille du prince se montra aimable, mais excessivement réservée.

Je ne m'en étonnai pas. Je comprenais parfaitement qu'une première entrevue, à la suite d'une séparation de deux années, ne pouvait pas, de part ni d'autre, provoquer les épanchements que ne font même pas toujours naître des relations plus suivies.

La seconde fois que je me trouvais avec le prince et sa fille, je ne fus pas plus heureux. La troisième fois, c'était ce soir. J'aurais mieux de l'insistance avec laquelle le prince m'offrit une place dans sa voiture, pour faire une promenade autour du lac.

– Enfin ! me disais-je. Je vais donc savoir...

Je me trompais encore. Pendant cette promenade de deux heures, il fut question de tout et de rien. On causa des pièces à la mode, des courses, des femmes en renom, des racontars de la semaine.

– Mais Kitia ! étais-je tenté de leur dire. Parlez-moi donc de Kitia !

Le prince ne se lassait pas de m'interroger.

Il me demandait si j'avais été définitivement mis en possession de la succession Marignan, à quel chiffre s'élevait la fortune de mon cousin, si j'avais monté ma maison, si je comptais recevoir, si j'avais choisi Paris comme résidence définitive, et si j'avais jeté mon dévolu sur quelque riche héritière.

Je répondis que je n'avais pris aucune résolution, que si je m'étais d'ores et déjà installé dans mon hôtel de l'avenue d'Eylau, je n'avais encore rien décidé relativement à mon séjour définitif, et que je ne songeais pas à me marier. Bref, lorsque je le quittai, il avait obtenu de moi tout ce qu'il désirait. Mais moi, de Kitia je ne savais rien, pas même si elle était de ce monde !

Et peut-être parce que ni lui ni sa fille ne m'en avaient soufflé mot, j'étais curieux de sa destinée. Je l'avais quittée avec regret, sinon avec douleur ; mais plus je m'étais éloigné d'elle et plus il y avait de temps, plus son image se représentait à ma pensée. Ni les années ni la distance n'avaient atténué la vivacité du souvenir qui m'était resté de sa chaste et touchante beauté.

– C'est bizarre, n'est-ce pas ? fit Daniel en se tournant vers Bodzogian, mais en ce moment, où je vous parle d'elle, son souvenir est aussi frais, aussi vivace que si je l'avais quittée hier. Et qui sait ?... Je ne jurerais pas que ce n'est pas elle...

Il s'arrêta brusquement et poussa un long soupir.

V

Bodzogian ne cherchait point à le distraire. Il l'observait, comme s'il désirait s'assurer que Daniel ne voulait pas pousser plus avant ses confidences.

Dès qu'il en eut acquis la certitude, il suspendit sa promenade et prit Laborie par le bras.

– Savez-vous, lui dit-il, que voilà une vision qui ressemble fort à un amour sérieux et profond ?

– Vous croyez ? demanda Daniel avec un sourire.

– J'en ai peur pour vous, répondit Ostranick ; mais voyons, est-il possible que vous n'ayez jamais eu de nouvelles de Kitia depuis que vous avez quitté Cracovie ?

– Je vous l'affirme.

– Vous n'avez donc pas écrit au comte pour lui donner votre adresse, ainsi qu'il vous l'avait demandé ?

– Je n'y ai pas manqué, dès mon arrivée.

– Et il ne vous a pas répondu ?

– Si fait. Il m'a répondu que ne se sentant plus le courage d'exercer la surveillance nécessaire, il venait de vendre ses mines, que le traité était signé, et que par conséquent il n'avait plus besoin de mes services auprès du directeur de l'École centrale.

– Et de sa nièce, pas un mot ?

– Il n'en était même pas question.

– Et ni le prince Karomisky ni sa fille ne vous ont parlé d'elle ?

– Ni l'un ni l'autre, je vous l'ai dit.

– Voilà qui est étonnant ! Mais vous ne comptez pas en rester là, je pense ? reprit Bodzogian. A la prochaine occasion, vous ne manquerez pas de leur demander...

– Je ne sais pas trop.

– Pourquoi ?

– Parce que... je me l'imagine du moins, s'ils ont évité de prononcer le nom de Kitia, c'est que, par un motif quelconque, ce sujet de conversation ne leur est pas agréable.

– Et vous ne voulez pas les désobliger ?

– Non.

– Cependant, vous nous l'avez déclaré tout à l'heure, vous n'avez aucune prétention à la main de Nadinka ?

– Aucune, s'empressa de protester Daniel ; malgré cela, et vous le comprendrez sans peine, je ne voudrais pas m'aliéner ses bonnes grâces. C'est par elle seule, ou par son père, que je puis apprendre ce qu'est devenue Kitia.

– Diable ! c'est juste, fit Bodzogian d'un ton grave.

– De quel air vous me dites cela ! Croyez-vous donc que ce soit difficile ?

– Oui.

– Comment ?

– Parce que, si je ne me trompe, le prince nourrit le secret espoir de vous avoir pour gendre. N'est-ce pas votre avis ?

– Je ne sais...Rien jusqu'ici ne me le fait supposer... balbutia Daniel.

– Allons, soyez franc, insista Bodzogian. Il est évident pour moi que s'il se montre envers vous si empressé, lui qui n'a eu avec vous jadis que des relations très-sommaires, ce n'est pas sans une arrière-pensée de ce genre.

– Je ne saurais pas plus vous répondre oui que non. Néanmoins, je ne vous le cache pas, je ne serais pas éloigné de l'admettre.

– A la bonne heure ! Dès lors, il n'est pas douteux que le prince ou sa fille éviteront de vous parler de cette jeune personne, pour peu qu'ils soupçonnent surtout que vous vous intéressez à elle.

– C’est précisément afin de ne pas le leur laisser voir que je me suis gardé de prononcer son nom.

– Bien ; mais ce que vous ne voulez pas faire, un autre peut le faire à votre place, proposa Ostranick.

– Un autre ? interrogea vivement Laborie. Qui ?

– Moi, répondit nettement Bodzogian.

– De quelle façon ?

– Rien de plus simple. Connaissez-vous la baronne de Beauchamp ?

– Non. Mais quel rapport ?...

– Écoutez bien. Le prince est lié avec cette dame. C’est chez elle que je l’ai revu, et c’est ainsi que je suis devenu sinon son ami, du moins une de ses connaissances les plus intimes. Je suis allé chez lui, j’y ai vu cinq ou six fois sa fille, je ne suis donc pas tout à fait un étranger pour elle.

– Bien. Après ? demanda Daniel.

– Or, continua Bodzogian, c’est demain que la baronne reçoit. Naturellement j’irai, et je m’y trouverai probablement avec le prince et sa fille, qu’il doit enfin lui présenter. Voulez-vous que je leur parle de Kitia ?

– Je le désirerais ardemment, mais sous quel prétexte ?

– Le prétexte est tout naturel. Je suis votre plus vieil ami. Vous m’avez raconté dans ses moindres détails votre séjour à Cracovie, les liaisons que vous y avez contractées... Parmi elles figure Kitia, la nièce du comte Boroswki, la cousine de Nadinka. Je leur demande si cette jeune fille est toujours en Pologne, si elle est mariée... Vous le voyez, cela coule de source.

– Sans doute, fit Daniel pensif, mais comment saurai-je ?...

– Après-demain je vous rapporterai fidèlement le résultat de cet entretien, interrompit Bodzogian, et même... j’y pense, il y a un moyen bien plus simple encore.

– Lequel ?

– Voulez-vous que je vous présente demain chez la baronne ?

– Certes, s’empressa d’accepter Daniel ; mais croyez-vous que, sans visite préalable...

– Qu’à cela ne tienne, dit Ostranick. Demain dans la journée, j’irai voir madame de Beauchamp et je lui demanderai la permission de vous amener

le soir.

– En effet, de cette façon, j’aurai des nouvelles immédiates... Ah ! mon ami, s’écria Daniel, vous m’aurez rendu là un véritable service !

– Vous plaisantez, se défendit en riant Bodzogian. En fait de services, ne suis-je pas deux ou trois fois déjà votre obligé ?

– Bah ! cela ne vaut pas la peine d’en parler, mon cher. Quelques billets de mille francs de plus ou moins...

– Sans doute, mais combien d’autres à votre place.

– Je vous en prie, qu’il ne soit plus question de cela, interrompit Daniel. Ou plutôt, puisque vous faites preuve envers moi d’une si grande obligeance, revenons à Kitia, si ce n’est au prince Karomisky. En effet, je vous ai appris ce qui s’est passé à Cracovie, mais je ne vous ai rien dit de ce qui m’est arrivé avant-hier.

– Il y a donc autre chose ? demanda Ostranick en souriant.

– Oui. Ne vous en doutiez-vous pas ?

– J’en étais sûr, répondit finement Bodzogian. Les quelques phrases qui vous avaient échappé dans le récit de vos aventures me laissaient assez clairement soupçonner qu’elles avaient eu une suite à Paris.

– Vous ne vous êtes trompé qu’à moitié, mon cher, quoique je ne sois pas plus avancé que je ne l’étais il y a deux jours. Oui, j’ignore encore si Kitia vit, si elle est à Paris, si elle n’y est pas... Et pourtant j’ai comme un vague pressentiment que je ne suis pas le jouet d’une erreur...

– Vous croyez donc l’avoir vue ? Quand ? Comment ? Dans quelles circonstances ? dit Ostranick avec la plus vive curiosité.

– Je vous l’aurais déjà dit, si je ne craignais d’abuser de votre complaisance.

– Mais au contraire ! protesta chaleureusement l’Arménien. Je vous écoute avec la plus grande attention.

– Et d’abord, mon cher, je crois que vous avez raison, et qu’il faut bien que j’appelle amour le souvenir de cette belle enfant, qui ne cesse de me poursuivre depuis que j’ai quitté la Pologne. Pourquoi m’en défendrais-je plus longtemps, d’ailleurs ? Ne suis-je pas, sans contrôle, libre de mes actions ? Cette passion, quel qu’en soit le dénoûment, n’est-elle pas préférable cent fois à toutes celles que vous me reprochez de ne pas avoir ?

Cette image, toujours présente à ma pensée, n'est-elle pas la plus saine et la plus douce compagne de ma solitude, de mon oisiveté ? Aussi je ne vous le cache pas : non-seulement je n'essaye plus de l'oublier, mais encore c'est avec une véritable volupté que j'aspire, même en vous parlant, le parfum de jeunesse et d'innocence qui s'en exhale. Depuis que j'ai rencontré le prince à Paris, surtout, Kitia est devenue la préoccupation de tous mes instants.

A ces mots, Daniel se tourna vers Bodzogian, qui continuait à l'écouter, souriant de ce même sourire sceptique qu'il avait sur les lèvres tout à l'heure.

– Si je me suis décidé à vous faire ces aveux, continua Laborie, c'est afin de vous faire mieux comprendre dans quelles dispositions d'esprit je me trouvais avant-hier, au moment où je remontais le boulevard des Capucines.

Je me dirigeais vers le *Grand-Hôtel*, pour aller faire ma provision de cigares, lorsqu'en traversant la rue Caumartin, je fus obligé de m'arrêter sur le refuge qui se trouve au milieu de la chaussée, afin de livrer passage à une suite incommensurable de voitures de noces.

Machinalement, pendant cette halte forcée, mes regards se dirigèrent sur la porte de la maison qu'habite le prince Karomisky, et qui, vous le savez, est située sur la droite, à l'entrée de la rue.

J'en vis sortir au même instant deux femmes, qui attirèrent immédiatement mon attention.

L'une d'elles était jeune, assurément. Quoique son visage fût couvert d'un voile très-épais de gaze marron, qui ne me permettait pas de distinguer ses traits, il me fut facile de deviner son âge à la vivacité de son allure, à l'élégance de sa fine taille, à la légèreté de son pied mignon.

L'autre, plus épaisse et plus lourde, vêtue d'un costume sombre, marchait à côté d'elle et se hâtait pour suivre le pas dégagé de la jeune femme qu'elle accompagnait.

Elles remontèrent la rue Caumartin. Certes, je ne suis pas de ceux qui ont la sotte habitude de suivre les femmes, et pourtant, dès que le défilé criard auquel j'assistais involontairement fut terminé, je m'élançai sur leurs traces.

Je n'eus pas de peine à les rejoindre ; mais, comme il eût été indiscret de trop m'approcher et de les suivre ostensiblement, je me tins à une distance

de vingt-cinq pas environ, sur le trottoir opposé, déployant une adresse de policier, afin de ne pas me faire remarquer.

C'était une folie assurément, cela ne devait me conduire à rien, puisque je n'avais pas l'intention de les aborder ; mais il m'avait semblé que la plus jeune avait quelque chose de Kitia. Et comme elle était précisément sortie de la maison qu'habitait le prince...

– Je comprends, dit Bodzogian avec un petit signe de tête.

– Les deux femmes marchaient précipitamment et sans regarder autour d'elles, poursuivit Daniel. On voyait qu'elles n'avaient pas de temps à perdre et ne se souciaient pas d'être reconnues. Après avoir dépassé la rue Saint-Nicolas, elles traversèrent la rue Caumartin et prirent le trottoir sur lequel je me trouvais. Je fus contraint de m'arrêter devant une boutique pour conserver ma distance.

Je les vis faire quelques pas encore, puis disparaître dans l'enfoncement formé par l'église Saint-Nicolas et le lycée Fontanes.

A mon tour, je me hâtai. J'arrivai juste à l'instant où elles venaient de franchir les sept ou huit marches du perron qui donne accès dans l'église. Je leur laissai le temps d'y pénétrer, puis, au bout de quelques minutes, j'y entrai également.

A cette heure, les fidèles étaient trop clair-semés pour qu'il me fût difficile de découvrir celles que je cherchais. Elles étaient agenouillées toutes deux dans la chapelle de la Vierge et priaient.

La jeune femme avait appuyé ses deux coudes sur le dossier de la chaise et avait enfoui son visage dans ses deux mains. La plus âgée, – une gouvernante ou une dame de compagnie, selon toute apparence, – avait d'incroyables distractions. Au lieu de prier, elle considérait sa compagne avec une inquiétude mêlée de tendre pitié.

Je compris bientôt pourquoi elle paraissait si douloureusement affectée. La jeune femme priait et pleurait à la fois. Je voyais son corps fragile, qu'agitaient des spasmes nerveux, et sa poitrine arrondie, que soulevaient des sanglots. Ses larmes coulaient en effet avec tant d'abondance, qu'elle fut obligée de prendre son mouchoir pour les essuyer ; mais elle fit glisser la fine batiste sous son voile avec tant de précautions, qu'il ne me fut pas possible de distinguer un trait de son visage.

D'ailleurs, l'obscurité dans laquelle était plongée la chapelle ne me l'aurait pas permis.

Malgré cela, j'étais si vivement intrigué que je m'étais rapproché de plus en plus et que je m'oubliais maintenant au point de considérer cette pauvre jeune femme avec une insistance réellement déplacée.

La gouvernante le remarqua et me lança un tel regard que, confus de mon inconvenance, je me retirai discrètement pour aller me poster à la sortie de l'église, tout à côté du bénitier.

J'étais certain qu'elles passeraient devant moi, avant de partir ; j'espérais même que la jeune femme relèverait son voile pour faire le signe de la croix.

En m'éloignant, j'avais vu la gouvernante se pencher à son oreille et lui signaler probablement ma présence, car, après avoir promené autour d'elles un regard effrayé, elles se levèrent toutes les deux précipitamment et se dirigèrent vers la sortie.

C'était là que je les attendais. Malheureusement la plus âgée des deux me reconnut, arrêta sa compagne par un brusque mouvement, au moment où celle-ci allait tremper dans le bénitier sa petite main finement gantée, et l'entraîna avec une brusquerie au fond de laquelle perçait une réelle épouvante.

Si rapide qu'eût été ce mouvement, la jeune femme avait eu le temps de lever les yeux et de m'apercevoir.

Pendant deux secondes peut-être elle demeura immobile et parut me regarder avec une fixité singulière ; puis, obéissant à l'impulsion que sa dame de compagnie lui avait donnée, elle disparut.

J'étais quelque peu interdit. Un instant j'hésitai sur ce que j'allais faire. Quand je me précipitai au dehors, résolu à toutes les audaces, la jeune femme venait de descendre les marches de l'église. Arrivée sur le trottoir, elle s'arrêta, porta la main à sa poitrine, comme si la respiration lui manquait, chancela, fit un ou deux pas en arrière, essaya de surmonter la faiblesse qu'elle éprouvait, et finit par s'évanouir entre les bras de sa compagne.

Par bonheur, ou plutôt par malheur pour moi, une voiture vide vint à passer. Le cocher, témoin de ce qui venait d'arriver, se rangea promptement

le long du trottoir sur un geste désespéré de la gouvernante.

La pauvre dame essaya alors, mais inutilement, de porter jusqu'à la voiture le corps inerte de la jeune femme. Ses forces n'étaient pas à la hauteur de son courage. Vingt bras se tendirent à la fois pour lui venir en aide. Le premier, je m'élançai. Sans la consulter, j'enlevai dans mes bras la pauvre enfant et je la transportai dans le coupé, dont un passant venait d'ouvrir la portière.

Loin de me remercier, la dame de compagnie me jeta un regard foudroyant et me repoussa avec dureté.

Elle se jeta dans la voiture, donna son adresse au cocher, qui fouetta son cheval et s'éloigna.

Cette adresse était bien celle de la maison dont je l'avais vue sortir. Je me précipitai dans la rue ; mais, malgré les plaisanteries dont on a criblé les chevaux de fiacre et l'agilité dont je suis capable, j'arrivai trop tard !

Un homme d'un certain âge, le concierge de la maison probablement, venait de prendre dans ses bras la jeune femme évanouie, tandis que la gouvernante mettait une pièce blanche dans la main du cocher, et le groupe disparaissait aussitôt sous la porte cochère, qui se refermait à grand bruit.

Ce fut un désappointement cruel ! J'aurais voulu arriver à temps pour rendre à mon inconnue le même service que je venais de lui rendre à la porte de l'église, savoir à quel étage elle demeurait, quel était son nom, entrevoir peut-être ce charmant visage dont je m'imaginais connaître les traits...

Hélas ! je demeurai consterné devant cette porte inexorablement fermée. Que faire ? Sonner ? Interroger le concierge ? J'en eus bien la pensée, parbleu ! mais si je ne m'étais pas trompé, si c'était bien Kitia, sur les pas de qui le hasard m'avait jeté, j'allais commettre la plus grande des imprudences !

En effet, puisque ni le prince ni sa fille n'avaient voulu me parler d'elle, c'est qu'ils avaient intérêt à dissimuler sa présence. Pourquoi ? Dans quel but ? Je ne le devine pas encore ; mais, dans tous les cas, j'aurais été bien maladroit de leur donner l'éveil, avant d'avoir acquis une certitude.

Plus ils prenaient de soins pour échapper à ma curiosité, moins je devais leur montrer que j'avais découvert leur secret. Si le concierge leur donnait

mon signalement, leur répétait les questions que je me proposais de lui adresser, c'était fait de mon amour ! Ils pouvaient, dès le lendemain, quitter Paris, conduire la pauvre enfant à tel endroit où il m'aurait été impossible de la retrouver.

– C'est juste, approuva Bodzogian.

– Après avoir hésité longtemps, acheva Daniel, je me résignai donc à m'éloigner. Est-ce Kitia ? n'est-ce pas elle ? Je n'en sais rien. Mon cœur me dit oui, parce qu'il est rempli d'elle ; mais, vous le savez, l'amour est aveugle. Voilà pourquoi je ne voulais pas tout d'abord vous parler de cette aventure. C'est ainsi que depuis deux jours je cherche inutilement un moyen pratique d'éclaircir les doutes qui m'ont assailli.

– Eh bien ! fit gaiement Bodzogian, je tâcherai d'être ce moyen pratique et d'asseoir vos incertitudes. Je vous l'ai promis, demain je vais m'en occuper.

– Tâchez d'être plus heureux que moi, répondit Laborie. Et maintenant, pardonnez-moi de vous avoir ennuyé si longtemps de mes hallucinations. Causons un peu de vous, cher ami. Vous me disiez tout à l'heure que vous n'étiez pas absolument satisfait, et je n'osais pas vous interroger ; mais, puisque vous vous intéressez si vivement à moi, vous ne trouverez pas étonnant que je prenne également quelque souci de ce qui vous concerne.

– J'en suis heureux et fier, dit Ostranick.

– Alors, répondez-moi. La longue absence que vous avez faite avait-elle pour but réel le voyage en Arménie que vous projetiez depuis l'année dernière ?

– Sans doute. Ne vous l'ai-je pas dit à mon retour ?

– Je m'en souviens. Seulement, vous ne m'avez pas confié quel en avait été le résultat...

– C'est vrai... fit Bodzogian avec un certain embarras.

– Eh bien, n'avez-vous pas atteint le but que vous vous proposiez ? Ne s'agissait-il pas d'un gros compte à régler entre votre père et vous ?

– Précisément, répondit vivement Bodzogian. Lorsque je l'ai quitté, il y a trois mois, il était bien convenu qu'il verserait entre mes mains toutes les sommes provenant de la succession de ma mère, et même qu'il me rachèterait personnellement tous les biens qui en font partie. Je devais

recevoir, pour ainsi dire à mon arrivée en France, ces traites, dont le montant s'élève environ à sept ou huit cent mille francs,

– Et vous n'avez encore rien reçu ?

– Pardon, j'ai touché déjà une cinquantaine de mille francs ; mais qu'est-ce que cela ? Une misère ! A peine ai-je eu de quoi boucher quelques trous...

– C'est qu'aussi vous vivez sur un pied ruineux, fit observer Daniel.

– Vous plaisantez, mon cher. Relativement au train de maison auquel j'ai été habitué dès l'enfance, je vis avec une simplicité qui frise la pauvreté.

– Vous s ! Avec deux chambres au premier étage dans le *Grand-Hôtel* ! Vous qui êtes de toutes les fêtes, que l'on voit à toutes les premières représentations, qui ne manquez pas une course de chevaux, qui connaissez toutes les célébrités du demi-monde !

– Bon ! Qu'est-ce que cela ? fit dédaigneusement Bodzogian. Apprenez donc que j'ai été élevé au milieu d'un luxe dont vous ne vous faites pas une idée, vous autres Européens. Ce luxe, je le retrouverais demain, s'il me plaisait de retourner définitivement dans mon pays, mais ce n'est pas mon idée. J'ai résolu d'entreprendre ici quelque grosse affaire qui me procure le moyen de soutenir à Paris un train convenable et d'y vivre selon mes goûts. Pour mettre ce projet à exécution, il me faut de l'argent. Aussi j'ai écrit avant-hier encore à mon père pour le presser de réaliser immédiatement ses promesses, et je ne doute pas qu'avant un mois ou deux, – peut-être plus tôt, car nos lettres sont capables de se croiser en route, – je ne sois enfin en possession d'une somme qui me permettra d'attendre sans impatience la mort du vieux Bodzogian.

– Je vous le souhaite de tout cœur, fit Daniel. Jusque-là, n'oubliez pas que vous pouvez compter sur moi.

– Merci, mais j'en userai le moins possible, dit Ostranick. Et maintenant, reprit-il, je vous laisse. Voulez-vous que nous convenions d'un rendez-vous pour demain soir ?

– Volontiers.

– Eh bien, où vous retrouverai-je après dîner ?

– A *Tortoni*, si bon vous semble.

– Parfait, j'y serai.

– Et vous aurez prévenu la baronne ?

– Je vous le promets.

– Alors à demain soir, neuf heures.

Les deux jeunes gens s'arrêtèrent. Ils étaient justement en face du *Grand-Hôtel*, où demeurait Bodzogian. Après avoir échangé une poignée de main, ils se séparèrent.

Tandis que Daniel remontait le boulevard, sur lequel il errait à l'aventure, mélancolique et désœuvré, Ostranick pénétrait sous la voûte de l'hôtel et se dirigeait vers la petite pièce dans laquelle était accrochée la clef de son appartement.

Le concierge lui remit deux ou trois cartes de visite et une enveloppe grise, faite de papier grossier, telle qu'en emploient les gens de chicane ou les administrations de second ordre.

Bodzogian promena sur les cartes un regard distrait et tâta du bout des doigts l'enveloppe grossière. Il ne put entièrement réprimer un geste d'impatience. Sans doute les noms qui étaient gravés sur le vélin, non plus que le contenu de ce pli vulgaire, ne lui apprenaient rien de bon.

Cependant il prit d'un air calme et souriant la bougie que le domestique lui tendait avec respect, et regagna son appartement, dont il ferma vivement la porte derrière lui.

Alors, jetant les cartes sur la table, il déchira l'enveloppe et en tira un papier timbré. C'était un acte d'huissier que l'officier ministériel, par un sentiment de délicatesse qui n'est plus rare aujourd'hui, lui avait fait parvenir avec la plus louable discrétion.

Il le parcourut rapidement et le froissa dans sa main avec colère.

– Décidément, murmura-t-il, cela se gâte ! Le tailleur, le chemisier, le loueur de voitures me harcèlent... Le bijoutier m'envoie du papier timbré... la confiance s'en va. Je n'ai qu'un moyen de la faire renaître, c'est d'arroser ces créanciers avides.

Il se promenait à grands pas dans sa chambre, en proie à une excessive agitation.

– Oui, reprit-il en s'arrêtant, mais pour leur imposer silence, il me faut au moins... vingt mille francs ! Eh bien ! que je manœuvre habilement demain

avec le prince et sa fille ; que je sache d'eux seulement si Kitia vit, si elle est libre encore, et Laborie me prêtera tout ce dont j'aurai besoin.

Pendant ce temps, continuant sur les boulevards sa promenade machinale, Daniel se dirigeait lentement vers l'avenue d'Eylau, dans laquelle il demeurait.

Une demi-heure après, il rentrait chez lui ; cette promenade lui avait fait du bien, mais n'avait pas diminué la vivacité des souvenirs qu'il venait d'évoquer. Ils lui rappelaient la seule époque de sa vie où il eût été franchement heureux. Il travaillait alors... il avait un but... L'oisiveté ne lui pesait pas, comme aujourd'hui. Il avait confiance en lui, il aspirait à devenir quelque chose !...

Maintenant il était riche à millions. Il ne désirait rien, ou plutôt, aux yeux des autres, il n'avait plus le droit de rien désirer. Pourtant ce passé regretté lui réapparaissait plus regrettable que jamais, depuis que la figure douce et mélancolique de Kitia s'était représentée de nouveau devant lui, enveloppée d'une sorte de nuage mystérieux, à travers lequel il croyait pressentir des malheurs inconnus et des souffrances imméritées.

Qu'était devenue la pauvre enfant ? Pourquoi le prince Karomisky et Nadinka gardaient-ils sur le compte de la jeune fille ce silence inexplicable ? Et si elle était à Paris, pourquoi la cachaient-ils avec tant de soin ?

Réellement Daniel éprouvait le besoin de savoir à quoi s'en tenir. Il ne se sentait plus uniquement attiré par une vaine curiosité ; il y était poussé par un intérêt réel, puissant, irrésistible. Il n'avait pas besoin de chercher longtemps pour s'expliquer de quel nom s'appelait une si tendre sollicitude. Dans le silence de sa chambre close, il entendait son cœur battre avec une rapidité fiévreuse.

Cependant Daniel ne se figurait pas encore qu'il fût sérieusement épris. Quoiqu'il ne s'en fût pas défendu en présence de Bodzogian, il essayait de s'en défendre lui-même, et s'efforçait de se persuader qu'il n'obéissait qu'à un sentiment bien naturel de cordiale amitié.

En effet, depuis son départ de Cracovie, il n'avait pas eu beaucoup le temps de s'inquiéter de ceux qu'il y avait laissés. Il les croyait tous dans une situation de fortune assez florissante pour qu'ils n'eussent rien à

redouter de l'avenir. Il avait eu d'ailleurs, de son côté, de graves préoccupations et même un gros procès à soutenir, justement à propos de la succession Marignan.

Laborie était bien entré en possession de ce riche héritage depuis quelques mois, ainsi que l'avait affirmé Bodzogian au jeune Armand de Gresles ; mais il n'avait pas pu lui raconter, car il l'ignorait lui-même, à la suite de quelles tribulations Daniel avait remporté cette lente et difficile victoire.

Nous allons donc combler cette lacune en quelques mots.

Le père de Daniel avait une sœur aînée, Augustine Laborie, qui, dès la plus tendre enfance, avait exercé sur son frère une tyrannie despotique, sous prétexte qu'elle avait six ans de plus que lui.

Il est vrai que six ans sont quelque chose quand on n'est qu'un enfant. Aussi, comme la mère d'Augustine et de Raymond était morte fort jeune, la fille aînée, du consentement de son père, avait pris de bonne heure la direction de l'intérieur, et usurpé sur son jeune frère une autorité qu'on aurait appelée maternelle, si elle n'avait pas été trop absolue.

Tant qu'il ne fut qu'un collégien, Raymond ne songea pas à se révolter ; mais le jour où l'adolescence fit bouillonner en lui les premiers ferments d'humanité, il releva la tête, ce dont sa sœur commençait à s'offenser très-sérieusement, lorsqu'elle épousa M. Marignan. Elle avait eu soin de choisir l'homme le plus insignifiant qu'elle eût rencontré, afin de continuer à exercer sur lui la prépondérance dans laquelle se complaisait définitivement son absolutisme.

Quoique mariée et mère d'un garçon dont elle avait fait son idole, elle ne renonça pas pour cela à vouloir régenter son frère ; mais celui-ci avait terminé ses études, s'était fait inscrire au tableau des avocats, et depuis longtemps avait déjà secoué le joug, lorsque éclata entre eux un dissentiment que madame Marignan érigea en véritable *casus belli*.

Raymond avait fait la connaissance d'une demoiselle Deloir, fort honorable et fort jolie jeune fille, qui possédait de très-précieuses qualités, mais qui était affligée d'un défaut terrible aux yeux de madame Marignan : elle n'avait aucune fortune !

En vain Raymond, qui n'était pas riche, prétendit vouloir avant tout se marier à sa guise ; sa sœur s'opposa énergiquement à ce qu'il épousât une « coureuse de cachets s », et lui déclara que s'il passait outre à cette volonté nettement formulée, elle ne le reverrait jamais.

Mademoiselle Deloir était en effet maîtresse de piano et professeur de langue française ; elle avait de nombreuses élèves et vivait largement dans une indépendance absolue.

Madame Marignan n'était pas issue de la cuisse de Jupiter. Pas davantage elle n'avait épousé un dieu de l'Olympe. Son mari était un simple commis d'agent de change, qui faisait à la Bourse des courtages et des reports, métier qui n'exige pas une dose extraordinaire d'intelligence. Cependant, comme Marignan était très-actif, il gagnait beaucoup d'argent, menait grand train, de sorte que sa vaniteuse moitié n'était pas loin de se considérer comme une des étoiles du monde financier.

Raymond, ne pouvant parvenir à vaincre son obstination, se passa de son consentement et épousa mademoiselle Deloir. Fidèle à sa promesse, madame Marignan persista dans son stupide entêtement et ne daigna même pas assister au mariage de son frère.

Toutes relations cessèrent entre eux, à dater de ce moment. Raymond Laborie eut un fils, auquel il donna le nom de Daniel, et poursuivit courageusement la carrière qu'il avait embrassée.

Par malheur, la profession d'avocat était loin, à cette époque, de rapporter ce qu'elle donne aujourd'hui. L'usage ne s'était pas encore introduit de glisser, avant toute plaidoirie, un ou plusieurs billets de mille francs dans le dossier qu'on apportait chez Démosthène ; de sorte que les clients se dérobaient en trop grand nombre aux obligations qu'ils avaient contractées, sachant bien qu'il était absolument interdit aux avocats, par les règlements de leur ordre, de poursuivre le remboursement des honoraires qui leur étaient dus.

Raymond Laborie gagnait pourtant assez amplement sa vie pour réaliser quelques maigres économies, mais il ne faisait pas fortune.

Au contraire, un vent propice ne cessait de gonfler les voiles du navire que dirigeait madame Marignan. L'or affluait chez elle et s'épandait

impudemment dans chacune des pièces du magnifique appartement qu'elle occupait rue de la Michodière.

On disait bien que la vanité la dévorait, qu'elle dépensait en réceptions, en bals, en dîners et en soupers fins, tout ce qu'elle faisait suer à son mari ; mais elle se complaisait dans ce faste dont retentissaient les moindres échos parisiens. Son frère ne pouvait pas l'ignorer, puisque tous les journaux qui ne vivent que de commérages mondains enregistraient à l'envi ces opulents balthazars et imprimaient jusqu'aux menus de ces coûteuses agapes. Elle se grandissait d'aise, à la seule pensée que ce luxe tapageur insultait à la médiocrité de Raymond, et donnait raison aux résistances qu'elle lui avait opposées.

Son fils, pendant ce temps, grandissait dans un des meilleurs collèges de Paris, s'habituaient insensiblement au luxe dans lequel il était élevé, prenait le ton et les allures du milieu frelaté dans lequel il vivait, apprenait à ne pas faire grand cas de l'argent, à traiter les femmes par-dessous la jambe, à jouer gros jeu, à courir les filles, à aimer la bonne chère, sachant à peine distinguer ce qui était honnête de ce qui ne l'était pas, pourvu que cela rapportât de gros bénéfices. En un mot, il devenait, dans toute l'acception du mot, un enfant du siècle.

On lui avait bien laissé entendre qu'il avait quelque part un oncle et un cousin, mais on les avait traités devant lui d'encroûtés ; de sorte qu'il n'avait même pas manifesté le désir de les connaître.

André, l'héritier présomptif des Marignan, terminait dans la section des cancre ses pitoyables études, quand, un dimanche d'hiver, par un temps exécrable, où la neige et la boue se confondaient en un mastic noirâtre, il arriva chez lui, crotté jusqu'à l'échine et de fort méchante humeur.

– Est-il possible, s'écria-t-il, de demeurer dans une rue pareille ! Réellement ça n'est pas *galbeux*, chère mère. Pour des gens comme nous, ça manque de chic.

Depuis longtemps, madame Marignan était de cet avis. Son ambition était d'habiter le boulevard. Elle donna immédiatement congé de l'appartement qu'elle occupait, pour louer le premier étage d'une maison contiguë au fameux *Cercle des Ganaches*, sur le boulevard Montmartre.

A cette occasion, on dut renouveler une bonne partie du mobilier, et l'on procéda à une installation princière.

– Pour le coup, se dit madame Marignan avec une joie féroce, Raymond va en faire une maladie.

Ce pronostic ne lui porta pas bonheur. A peine avait-elle fait planter le dernier clou qu'un refroidissement la força de se mettre au lit, dégénéra en fluxion de poitrine et l'emporta.

André venait de sortir du collège et commençait à mettre en pratique les théories subversives qu'il avait apprises, lorsque ce malheur le frappa. Il n'en fut pas trop douloureusement affecté et ne s'occupa que de porter un deuil *renversant*. Pendant qu'on ensevelissait sa mère, il courait les bijoutiers et les tailleurs, afin de choisir lui-même « tout ce qu'il y avait de plus *épatant* ».

Son père, homme froid, positif et essentiellement pratique, qui ne s'était jamais aperçu qu'il eût un cœur, puisqu'il n'en avait jamais souffert, supporta également avec un égoïsme héroïque le coup qui l'avait atteint.

Quelques jours après, le père et le fils prononçaient à table, assis en face l'un de l'autre, l'oraison funèbre de la pauvre morte, entre quelques douzaines d'huîtres et une bouteille de lur-saluces.

En effet, ce n'était guère qu'à table qu'ils se rencontraient.

Marignan, emporté par le torrent des affaires, continuait son courtage et ses reports.

Le matin il courait les maisons de banque, rentrait pour déjeuner à midi, se sauvait à la Bourse vers une heure, en sortait à trois heures pour dépouiller son carnet, rendait à ses gros clients trois ou quatre visites indispensables, rentrait vers quatre heures pour s'habiller, et faisait jusqu'au dîner une promenade hygiénique sur les boulevards.

Quand il couchait chez lui, le jeune André se levait à onze heures, déjeunait, sortait vers deux heures, sallait rejoindre ses amis chez quelque fille de la haute gomme, partait pour le bois de Boulogne vers trois heures et demie, l'heure *chique* par excellence, celle de l'aristocratie, de la finance, des désœuvrés et des cocottes à huit ressorts. Puis il entraînait au cercle, y taillait parfois un petit *bac*, revenait chez lui vers sept heures, y dinait à la hâte, passait généralement sa soirée au théâtre ou au bal, en compagnie

d'une belle petite du « tour du lac », et ne reparaisait guère au logis que le lendemain matin, une demi-heure avant le déjeuner.

Son père n'ignorait rien de cette vie étrange, qu'il avait menée si longtemps et que son veuvage lui avait permis de reprendre.

Lorsque son fils lui demandait de l'argent, il lui en donnait presque sans compter.

– Tu vas peut-être un peu vite, lui disait-il, mais il faut que jeunesse se passe. Quand tu en auras assez, tu en préviendras. Je te présenterai chez Gombeau, et tu Feras comme moi.

– Oui, p'pa, répondait André, en glissant dans sa poche les vingt-cinq ou cinquante louis qui accompagnaient cette bienveillante mercuriale.

Et il recommençait le lendemain son métier de paresseux et d'inutile.

Trois ans après, Marignan tomba malade, usé jusqu'à la corde par les excès de toute nature qu'il avait commis. Il mourut avec la même insouciance qu'il avait vécu, sans plus songer à l'avenir de son fils qu'à l'éternité dans laquelle il allait entrer.

André le regretta plus qu'il n'avait regretté sa mère : probablement parce que son père s'était toujours montré trop bon et trop indulgent envers lui.

Il avait toujours vu dépenser l'argent avec tant de prodigalité qu'il se croyait riche à millions ; mais lorsque, après avoir fait à son père de magnifiques funérailles, il procéda à l'inventaire du mobilier et des valeurs, il fut stupéfait de ne trouver dans la caisse qu'une quinzaine de mille francs en titres et en espèces. Le mobilier, il est vrai, avait coûté plus de cent mille francs, mais il n'en représentait même plus la moitié, du moment qu'il fallait le vendre aux enchères. Pourtant André ne pouvait pas garder à sa charge un loyer de huit mille francs.

Après avoir froidement envisagé cette situation inattendue, il en prit bravement son parti.

– Eh bien ! j'irai chez Gombeau, dit-il.

Gombeau était l'agent de change chez lequel Marignan faisait ses courtages.

Quand il eut vendu le mobilier, liquidé les dettes de sa succession, André se trouva à la tête d'un modeste capital de cinquante mille francs, qu'il s'occupa de faire fructifier.

Non-seulement il se rendit chez Gombeau, qui l'accueillit à bras ouverts, mais il alla faire visite aux principales maisons de banque dont son père exécutait spécialement les ordres de Bourse et réussit à en conserver quelques-unes.

Un mois après, il était installé très-confortablement dans un rez-de-chaussée de la rue d'Aumale, s'était fait une petite clientèle et embrassait courageusement ce métier de cheval de course, que Marignan avait mené toute sa vie.

De son oncle et de son cousin, il n'avait jamais entendu parler. Il les avait vus pourtant. Le jour où il avait enterré sa mère, il avait aperçu dans l'église, au premier rang, un homme âgé de quarante ans environ, d'aspect convenable et d'excellentes manières, mis avec beaucoup de correction, sinon avec beaucoup de chic, qu'accompagnait un enfant de dix ans, joli comme les amours.

Ce qui lui avait fait remarquer ce personnage, c'est que, seul au milieu de la nombreuse assistance, il avait versé d'abondantes larmes.

– Quel est cet homme ? avait-il demandé à son père.

– C'est Laborie, le frère de ta mère.

– Tu lui as donc envoyé une lettre de faire part ?

– Non. Il a sans doute appris la mort de sa sœur par les journa... Il est venu... Nous ne pouvons pas le mettre à la porte.

– Assurément, fit André.

Ce groupe avait attiré son attention. Autant que le permettaient les convenances, il ne cessa de l'observer, tant que dura le service funèbre.

Laborie, tout entier à sa douleur, n'eut aucune distraction ; mais le petit Daniel, encore trop jeune pour prendre une part active à la douleur de son père, lui qui n'avait jamais vu sa tante, levait sur André ses grands yeux noirs étonnés.

– Comment ! c'est mon cousin, et je ne le connais pas ! Et il ne nous parle même pas ! semblaient dire ses regards attristés.

André en fut louché, presque peiné. A la fin de la cérémonie, il les chercha de tous côtés pour les remercier. Laborie et son fils avaient disparu.

Quelques jours après, il avait oublié cet incident au milieu des dissipations dont il n'avait pas cessé d'embellir son existence. Depuis

longtemps il n'y pensait plus, lorsque Marignan mourut à son tour.

André vit alors défiler dans ses souvenirs tous ceux qui avaient pieusement escorté, trois ans plus tôt, le corps de sa mère. En tête de ceux-là figuraient Laborie et Daniel. Il voulut leur écrire, mais il ne connaissait pas leur adresse.

– Ils viendront, se dit-il, et, cette fois, je leur tendrai la main. Quel crime a commis mon oncle, après tout ? Il a épousé la femme qu'il aimait. Ma foi ! à sa place, je crois que j'en aurais fait autant.

Donc il comptait bien les voir figurer en tête du lugubre cortège. Il se trompait. Ni Laborie ni Daniel ne se montrèrent. C'était tout naturel : ils ne connaissaient pas Marignan. Les liens de parenté fictive qui les attachaient à lui s'étaient brisés le jour où Augustine avait cessé de vivre.

– Ils ont raison, pensa André. Eh bien ! j'irai les voir.

Cette belle résolution prise, il se lanca à corps perdu dans le tourbillon des affaires. Une fois pris dans cette espèce d'engrenage, il lui devint impossible d'en sortir. La vivacité du souvenir qu'il avait gardé s'effaca à mesure que ses tièdes regrets s'évanouirent. Il ne pensa plus à son oncle et à son cousin que de loin en loin, se promettant toujours d'y aller demain et ne trouvant jamais le temps nécessaire.

Enfin, comme si les affaires n'occupaient pas assez son activité, il contracta une liaison dans laquelle le cœur n'entra pour rien tout d'abord, mais dont l'habitude finit par faire une chaîne et resserra chaque jour de plus en plus les anneaux.

Cette femme se nommait Caroline Grelu. Elle avait le même âge qu'André, c'est-à-dire vingt-huit ans environ, et était mère d'un fils qu'elle cachait avec le plus grand soin.

C'était une simple fille entretenue, de basse origine, qui, depuis si longtemps qu'elle ne se le rappelait plus, avait jeté son bonnet par-dessus tous les moulins qu'elle avait rencontrés. Voyant s'approcher la trentaine, elle songeait à faire une fin, c'est-à-dire mettre la main sur un homme riche, doublé d'un esprit faible, sur lequel elle pût se rattraper des déboires qu'elle avait essuyés.

Marignan s'était trouvé avec elle pour la première fois dans un souper de garçons. Bien qu'il l'eût aperçue cent fois à Mabilles, au Château des Fleurs,

au Ranelagh, aux courses, au théâtre, il ne lui avait jamais parlé. Le hasard les plaça à côté l'un de l'autre ; Marignan lui fit a cour pendant deux longues heures, la reconduisit chez elle, et n'en sortit que le lendemain matin.

Il ne fut vraisemblablement pas trop déçu par la possession, car il retourna chez Caroline quelques jours après ; puis il devint plus assidu et finit par en faire authentiquement sa maîtresse. Six mois après, c'était chez elle qu'il recevait ses amis.

Pas plus que lui cependant, Caroline Grelu ne prenait au sérieux cette liaison.

Elle n'ignorait pas qu'André ne possédait rien, ou presque rien, en dehors de ses bénéfices de courtier André n'était donc pas l'homme qu'il lui fallait pour « faire une fin ». En attendant mieux, elle le subissait, sans se montrer plus exigeante qu'elle ne l'était elle-même sous le rapport de la fidélité.

Depuis deux ans ils vivaient ainsi, lorsque la plus incroyable des bizarreries fit tout à coup sortir Marignan de l'humble situation dans laquelle il végétait.

VI

C'était à l'époque de la guerre de Crimée.

L'appétit de Caroline Grelu commençait à se développer. Il prenait même des proportions d'autant plus effrayantes que Marignan n'étant alors à ses

yeux qu'un commanditaire provisoire, elle n'avait aucun intérêt à le ménager.

Pour satisfaire aux goûts dispendieux de sa maîtresse, sans se priver, de son côté, du bien-être dont il avait pris la douce habitude, il fut bien forcé de trouver une combinaison.

Jusqu'ici il s'était contenté de faire du courtage, ce qui lui rapportait, bon an mal an, une vingtaine de mille francs. Quant au petit capital dont il disposait, il le plaçait habilement en reports, et lui faisait rapporter dix ou douze pour cent, ce qui élevait ses revenus à un total de vingt-cinq mille francs environ.

Donc il vivait assez grandement, quand les exigences de mademoiselle Grelu se multiplièrent. Comment faire pour y suffire ? Il n'y avait pas d'autre moyen que de jouer pour son propre compte.

Il avait évité jusqu'ici ce gros danger. Son expérience des affaires lui avait montré combien la pente était glissante ! Il s'était bien gardé de s'y engager, désireux de se garder à tout événement une poire pour la soif. Il n'avait d'ailleurs pas le tempérament du joueur. Il était timide, hésitant, craintif. en un mot, il *manquait d'estomac*. Aussi était-il toujours enclin à jouer la baisse.

Par exception il s'était mis à la hausse, un jour qu'il partait pour la campagne avec Caroline. Il était même engagé fort au delà de ses propres ressources, tant il était fatigué de s'entendre toujours traiter de... poltron par sa maîtresse.

En quittant Paris, il comptait ne pas rester absent plus de trente-six heures et revenir à la Bourse du surlendemain, afin de surveiller ses intérêts. Le sort en décida autrement. Les fêtes auxquelles il avait été convié se prolongèrent. Avant trois jours, il n'était pas possible à Marignan de retourner à Paris.

Cette perspective redoubla les inquiétudes qui l'agitaient. Le second jour de sa villégiature, il put constater, en parcourant les journaux, qu'une légère hausse s'était produite. Il devint fou de joie d'abord, car cette hausse lui apportait d'un seul coup une centaine de mille francs ; mais sa timidité l'emporta bientôt sur toute autre considération.

Que deviendrait-il si la baisse survenait ? et elle ne manquerait pas de se produire après cette hausse inexplicable ! Non-seulement il perdrait les cent mille francs qu'il avait gagnés, mais encore il s'exposait à compromettre tout son avoir.

Vite ! il courut au bureau du télégraphe, sans en rien dire à personne, et envoya à son agent de change une dépêche ainsi conçue :

« Changez la position aujourd'hui même. »

Et il rentra le cœur allégé d'un poids énorme.

Or, ce jour-là, précisément, parvenait à Paris la nouvelle de la prise de Sébastopol. Il y eut à la Bourse, on s'en souvient, une hausse de deux francs sur la rente.

Ce ne fut que le lendemain, après avoir fait grasse matinée, que Marignan fut instruit de ce foudroyant événement. Il manqua suffoquer de douleur. Pour les intérêts de ce singulier patriote, la moindre défaite de nos armées eût cent fois mieux valu que cette victoire éclatante ! C'était pour lui la ruine, le déshonneur !

Ah ! s'il avait eu seulement le flair de rester à la hausse ! Ce n'était plus cent mille francs qu'il gagnait, c'était près de deux millions ! Pas du tout. Il avait eu peur, il s'était mis à la baisse, et non-seulement il lui fallait renoncer aux cent mille francs qu'il gagnait la veille, mais encore il perdait une somme si extravagante que ses pauvres petits cinquante mille francs y étaient engloutis vingt fois.

C'était la débâcle ! Pis encore, c'était la misère noire ! Car, s'il ne payait pas ses différences, il serait exécuté, chassé de la Bourse, et désormais hors d'état d'exercer le métier fructueux qui le faisait vivre depuis tant d'années !

Marignan n'était pas homme à supporter sans broncher de pareils assauts. Comme un voleur que saisit la panique, il planta là ses amis, sa maîtresse, et s'en revint à Paris, décidé à réaliser le peu qui lui restait avant de s'expatrier, puisque payer ne lui était pas possible.

Arrivé chez lui, il fit sa malle, afin de quitter la France le soir même, et se rendit chez son tapissier pour lui vendre, séance tenante, le coquet mobilier qui garnissait son appartement.

Au moment où il sortait, il se trouva face à face avec Gombeau, son agent de change, qui venait lui rendre visite.

Marignan se vit perdu ! Bien certainement Gombeau, qui se trouvait engagé dans la débâcle, puisqu'il était responsable, venait lui demander comment il comptait faire pour sortir de cette horrible situation.

Le malheureux aurait bien voulu éviter toute explication, mais Gombeau lui barrait le passage. Fuir était impossible... Marignan perdit la tête. Il s'affaissa contre le mur, qui se trouva là fort à propos pour l'empêcher de tomber.

Au même instant, il se sentit enlacé par deux bras vigoureux, tandis qu'une voix sonore criait joyeusement à son oreille :

– Ah ! cher ami, que je suis heureux ! Quel nez vous avez eu ! Quel coup de filet ! J'ai fait votre compte : vous gagnez deux millions huit cent quatre-vingt-treize francs soixante-dix centimes. Je venais voir si vous étiez de retour à Paris ou si je devais vous télégraphier ce magnifique résultat.

Marignan ouvrit d'abord de grands yeux étonnés, puis il se redressa vivement.

Comment ?... balbutia-t-il. Je gagne...

– Trois millions en chiffres ronds, oui, mon ami. Quelle superbe opération ! Ah ! si j'avais osé suivre votre exemple...

Marignan comprenait de moins en moins.

– Vous n'avez donc pas reçu ma dépêche d'hier matin ? demanda-t-il.

– Au contraire, cher ami. Et c'est justement cette dépêche, arrivée si à propos, qui a plus que triplé les énormes bénéfices que votre situation de la veille vous aurait déjà permis de réaliser.

Marignan devina alors qu'il y avait un malentendu, mais il n'en dit rien.

– Vous avez cette dépêche ? demanda-t-il.

– Sans doute. N'était-elle pas mon unique recours contre vous, si par hasard vous aviez perdu ?

– C'est vrai. Voulez-vous me la montrer ?

– Volontiers, fit Gombeau avec empressement.

A ces mots il sortit de sa poche un volumineux portefeuille et tira des innombrables papiers qui l'encombraient, la dépêche que lui avait envoyée son client.

Marignan y jeta les yeux et demeura stupéfait ! Il fit quelques pas, afin de s'assurer qu'il ne se trompait pas.

« Chargez la situation », disait la dépêche.

Il eut la force de se contenir. Sa nouvelle fortune était le résultat d'une erreur télégraphique. Soit au départ, soit à l'arrivée, l'employé qui avait transmis la dépêche, avait mis un r à la place d'un n.

Au lieu de *changer* la situation, Gombeau l'avait donc *chargée*, c'est-à-dire qu'il avait engagé son client pour moitié plus que celui-ci ne l'était auparavant

Marignan se garda bien d'avouer la vérité à son agent.

– A la bonne heure ! dit-il en s'efforçant de montrer le plus grand calme. Je ne vous cacherai pas que j'étais un peu inquiet. Aussi, j'ai planté là mes amis et Caroline, pour venir m'assurer que vous aviez bien exécuté mes ordres.

– Ainsi vous voilà pleinement rassuré ?

– Tout à fait tranquille, répondit Marignan, dont le cœur battait à lui rompre la poitrine.

– Alors que faut-il faire ?

– Me liquider ce soir même, à la petite Bourse du boulevard, si c'est possible.

– Ce sera fait, promit Gombeau. Demain je dresserai votre compte ; dans quelques jours vous pourrez toucher vos différences.

– C'est cela, fit Marignan, le front baigné de sueur.

De nouveau l'agent de change lui serra les mains avec effusion et s'éloigna.

Il était temps ! Marignan ne pouvait plus se soutenir. Les héroïques efforts qu'il avait faits pour ne pas trahir la joie dont il était pénétré, alors qu'il désespérait de la vie cinq minutes plus tôt, lui avaient cassé bras et jambes.

Il rentra dans son appartement et se laissa tomber sur son divan, en proie à un spasme nerveux qui se prolongea pendant près d'une heure. Il y avait de quoi, vraiment ! Se voir perdu, ruiné, déshonoré, obligé de chercher son salut dans la fuite, et se retrouver l'instant d'après à la tête d'une fortune

inespérée, si considérable qu'elle dépassait dix fois le chiffre le plus élevé qu'avaient atteint par la pensée les calculs mesquins de Marignan !

Il finit pourtant par se remettre et par reconquérir ce merveilleux aplomb qui est presque toujours l'apanage de la sottise et de l'impuissance. Il défit sa malle, remit toutes choses en place, et sortit. La nuit commençait à tomber. Au moment où il allait entrer chez Brébant pour y dîner, l'image de Caroline Grelu se dressa tout à coup devant lui.

Qu'allait-elle penser ? qu'allait-elle dire, en s'apercevant que Marignan l'avait abandonnée ?

– Vite ! tâchons de la calmer, murmura-t-il.

Il poussa jusqu'à la place de la Bourse, se rendit au bureau du télégraphe et écrivit à sa maîtresse :

« Rassure-toi. Suis à Paris pour surveiller intérêts. Résultats magnifiques : trois millions. »

– Et ne vous trompez pas, cette fois, recommanda-t-il à l'employé, en lui payant le prix de sa dépêche.

Celui-ci, sans s'abaisser jusqu'à répondre à ce malotru, le toisa de ce regard méprisant qu'affectent tous les employés envers le public.

Fort heureusement Marignan ne s'en formalisa pas. Il commençait à s'habituer à sa nouvelle fortune, et son cœur débordait d'une nouvelle ivresse, lorsqu'il entra enfin chez Brébant.

Quel ne fut pas son étonnement de voir se tendre à la fois vers lui les huit ou dix mains des habitués qu'il y rencontrait chaque jour. Et huit ou dix voix lui criaient à la fois :

– Mes compliments, mon cher ! – Quel toupet vous avez, Marignan ! – Eh bien ? vous avez le sac pour le coup ! – Hein ! quelle veine ! – Ça a dû vous sembler bon, cher ami ! – Quelle razzia, mon petit t ! Vous les avez donc tous nettoyés ? – etc..., etc.

Le pauvre diable ne savait plus à qui entendre. Il souriait à l'un, s'inclinait devant l'autre, serrait la main de celui-ci, répondait à celui-là, éperdu et comme noyé dans le flot de félicitations imméritées qui le débordait.

Il ne pouvait pas se figurer que le bruit de cet audacieux coup de Bourse fut déjà la fable de tout Paris. Ah h ! si l'on avait su que l'audacieux coup

de Bourse était le résultat d'une erreur télégraphique et qu'il avait suffi d'une lettre changée pour faire un nabab du misérable Marignan an !... Mais on l'ignorait, et l'heureux triomphateur se garda bien de s'en vanter.

Il y gagna non pas seulement l'énorme différence qu'il encaissa, quelques jours après la liquidation, mais encore la réputation d'homme fort, « sans en avoir l'air », qui fit de lui le héros de la spéculation.

On savait bien que le gain réalisé par lui était hors de toute proportion avec les modestes ressources dont il disposait ; mais, dans cet étrange milieu, qui n'a du tien et du mien que des notions très-confuses, personne ne songea à demander :

– Et s'il avait perdu, comment aurait-il payé ?

La fortune est une prostituée. Pour trois ou quatre travailleurs dont elle récompense les efforts, combien y a-t-il d'individus qu'elle prend par la main, au hasard, dans le tas qui grouille à ses pieds, et qu'elle élève au pinacle, sans qu'ils aient d'autres droits à sa bienveillance que leur nullité, leur vanité et la sottise de ceux qui les entourent !

Marignan fut de ceux-là. Grâce aux capitaux qu'il maniait aujourd'hui, il fut de toutes les entreprises nouvelles, souscrivit à toutes les émissions, encaissant avec un sérieux imperturbable toutes les primes que lui permettaient de toucher les actions dont il se trouvait détenteur. La *Banque universelle*, à elle seule, lui rapporta cinq cent mille francs, sans qu'il exposât un sou.

Grâce à ces tripotages, qui ne sont qu'un impôt prélevé par les faiseurs sur les gogos, par les dupeurs sur les dupés, Marignan parvint à doubler en dix ans, à coup sûr et sans jamais rien risquer, les trois millions qu'il avait gagnés presque malgré lui.

Caroline Grelu ne l'avait pas lâché ! Cette fois, elle tenait son homme ! Elle n'ignorait pas que l'on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre. Aussi changea-t-elle tout à coup de manière d'être avec Marignan. Sans renoncer à l'empire qu'elle avait su prendre et qui était sa principale force, elle entoura de fleurs les liens dans lesquels elle le tenait enchaîné, se fit bonne femme, ferma les yeux, comme la Pompadour, ou joua la mère de famille de mélodrame.

Quand survint la révolution qui s'était opérée tout à coup dans les finances de Marignan, celui-ci manifesta l'intention de prendre un appartement plus grand et plus conforme à sa nouvelle position. Il voulait avoir une galerie de tableaux, une belle collection de faïences, des chevaux, des écuries, des remises, donner de temps en temps un bon dîner à ses amis.

Elle l'approuva hautement et désira chercher avec lui cet appartement. Ils se mirent en quête et choisirent, boulevard de la Madeleine, un premier au-dessus de l'entre-sol, contenant quatre chambres à coucher, grand salon, petit salon, magnifique salle à manger, etc.

Le meubler était difficile et demandait beaucoup de temps. Or, Marignan allait toujours à la Bourse. Il se gardait bien d'y jouer, mais se tenait à l'affût de toutes les affaires nouvelles. Et puis, il avait de ce métier une si vieille habitude, qu'il ne pouvait pas s'en défaire.

Caroline lui proposa de faire à sa place toutes les courses et tous les achats. Il accepta. Alors elle lui fit entrevoir peu à peu quels soucis allaient l'assiéger, quelle difficulté il éprouverait, en sa qualité de garçon, à diriger une aussi lourde maison, quels tracas lui causeraient les cinq ou six domestiques qu'il allait prendre à son service.

Marignan était avant tout un jouisseur. Il aimait le plaisir, la bonne table ; mais il aurait voulu posséder toutes ces douceurs sans qu'elles lui coûtassent le moindre effort.

Le tableau que lui traça Caroline ressemblait de si près à un enfer qu'il hésita. Elle offrit alors de prendre sur elle cette lourde responsabilité, et parvint à lui persuader qu'il ferait mieux de garder, comme pied-à-terre, son logement de la rue d'Aumale, tandis qu'elle habiterait et dirigerait à son gré l'appartement du boulevard.

– Cela ne modifie en rien les projets que tu avais formés, lui dit-elle. Au lieu de recevoir chez toi, tu recevras chez moi. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec une tendre inflexion de voix, n'est-ce pas la même chose ? Ce qui est à moi n'est-il pas à toi ?

– C'est juste, fit Marignan.

Caroline se mit aussitôt à la besogne, et, il faut lui rendre cette justice, elle fit des prodiges ! En trois

mois, elle monta sa maison sur un pied royal. Meubles, tentures, argenterie, cristaux, chevaux et voitures, tout avait été patiemment choisi chez les premiers fabricants et fournisseurs.

La première fois que Marignan pénétra dans son appartement, il ne put réprimer un cri de joyeuse admiration.

Il paya sans marchander toutes les factures que lui présenta sa maîtresse, sans paraître remarquer qu'elles étaient toutes au nom de mademoiselle Caroline Grelu. Il était trop heureux pour s'inquiéter de semblables futilités.

Désormais il vécut donc chez elle, y traita ses amis, donna des soirées. Dans le principe, il allait tous les jours rue d'Aumale pour y changer de linge et d'habits ; puis il finit par trouver que c'était loin, que le logement était triste, et fit apporter chez Caroline la meilleure partie de sa garde-robe.

Elle s'en montra toute joyeuse. Désormais Marignan ne pouvait plus lui échapper. Afin de ne lui fournir aucun prétexte de rompre cette douce intimité, elle lui garda une fidélité de vestale. Bien plus, elle ne désespéra pas que plus tard... mais il ne fallait pas trop brusquer les choses pour y arriver.

Elle se contenta donc momentanément de produire son fils. Elle avait déjà parlé de lui à Marignan, qui l'avait fait mettre au collège et qui payait sa pension, mais qui ne l'avait jamais vu.

« Maintenant qu'ils étaient installés dans un appartement assez grand pour que cela ne les gênât aucunement », disait-elle, elle lui demanda l'autorisation de le faire sortir de temps en temps.

Du moment que cela ne le gênerait pas, Marignan y consentit. Un beau dimanche, il se trouva à table avec le jeune collégien, et dévisagea avec étonnement ce grand dadais de quinze ans qui lui tombait des nues.

Le jeune Armand était assez joli garçon et vous avait déjà certain air déluré, qui ne déplut pas trop à Marignan. Il le fit boire, lui donna un cigare et fut émerveillé de l'aisance parfaite avec laquelle l'enfant se tira de ces épreuves. Le soir, au moment où Armand prenait congé pour retourner au collège, Marignan lui glissa une pièce de cent sous dans la main.

Caroline fut enchantée de cette première entrevue ; elle revint à la charge. Armand fut désormais le commensal assidu de la maison, toutes les fois

qu'il put profiter des congés que lui accordaient les libéralités universitaires.

Il est vrai que souvent, trop souvent même, il était retenu au collège pour paresse ou pour indiscipline. Sa mère se désolait alors et versait des larmes sincères.

– Bah ! lui répliquait Marignan, tu es bien bête de te faire de la bile. J'ai été un cancre toute ma vie, ça ne m'empêche pas d'avoir six millions de fortune.

Caroline ne tarissait pas pour cela. Non-seulement le présent l'inquiétait, mais elle songeait à l'avenir de ce pauvre enfant. N'avait-elle pas été indignement abandonnée par celui qui l'avait séduite ? N'avait-elle pas été forcée de demander à l'inconduite les ressources qui lui manquaient ? – car j'appartenais à une honnête famille, trop fière pour me pardonner ma faute ; elle m'avait chassée, j'étais sans asile et sans pain...

– Oui, je sais, interrompait Marignan chaque fois que Caroline entamait ce larmoyant récit, dont il ne croyait pas un mot ; tu me l'as déjà dit.

Elle se taisait, pour recommencer huit jours plus tard, avec cette inflexible ténacité de la femme, qui veut vous planter son clou dans la tête ou dans le cœur et que nulle résistance ne rebute ni ne décourage.

– Eh bien ! sois tranquille, fit un beau jour Marignan impatienté, ton fils ne mourra pas de faim, je te le promets.

Qu'est-ce qu'elle demandait ? Pas autre chose. Le clou était entré ! Marignan s'était engagé, – verbalement, il est vrai. Cela ne suffisait pas à la prévoyante mère. Les paroles volent, les écrits restent.

Aussi, chaque fois que son amant s'absentait, soit pour aller à la chasse, soit pour passer quelques jours aux bains de mer, la rusée coquine refusait d'accompagner son amant. Si elle l'avait suivi, en effet, elle n'aurait pas eu le prétexte de lui écrire et la joie de recevoir ses réponses.

Or, dans chacune des lettres qu'elle lui adressait, elle finissait en lui parlant d'Armand, et lui rappelait l'engagement qu'il avait pris. Marignan répondait docilement qu'il ne l'avait pas oublié, s'engageait de nouveau, – par écrit cette fois, – et Caroline mettait religieusement de côté chacune de ces lettres.

Pour le moment, d'ailleurs, elle n'avait pas à se plaindre. Marignan faisait largement les choses. Armand avait terminé ses études, mais il n'avait pas encore pu, deux ans plus tard, obtenir son diplôme de bachelier.

Sa mère était navrée. Elle avait rêvé de voir son fils avocat, substitut ou notaire.

– Eh bien ! s'il n'est bon à rien, je le ferai entrer à la Bourse, dit Marignan avec une naïveté digne de l'âge d'or.

Caroline avait bien essayé de parler mariage, mais au premier mot qu'elle avait prononcé, il s'était levé, hautain, la lèvre frémissante, tel enfin qu'elle ne l'avait jamais vu.

– Tu sais, lui avait-il répliqué sèchement, ne me parle jamais de cela, si tu veux que nous restions ensemble.

Caroline se le tint pour dit ; mais alors que deviendrait-elle, si le malheur voulait que Marignan mourût avant elle ? En serait-elle réduite, « après lui avoir sacrifié son temps et sa jeunesse », à mourir de faim, comme elle l'avait fait le jour où un misérable avait abusé d'elle et l'avait rendue mère ? Marignan y avait-il songé ? Avait-il fait un testament ?

Le grand mot était lâché ! Un testament ! C'était, en effet, la seule chose que Caroline pût ambitionner, maintenant que ses ouvertures de mariage avaient été accueillies par une fin de non-recevoir si absolue.

Fidèle à son système de correspondance, ce fut donc vers ce but unique que tendirent désormais toutes les épîtres, dont elle bombardait Marignan pendant les absences qu'il se permit.

Il répondit, sans rien déterminer à la vérité, mais promettant qu'il tiendrait sa parole et que sa maîtresse n'aurait jamais lieu de regretter le temps qu'elle lui avait consacré. Il désigna même le notaire chez lequel devait être rédigé cet acte suprême.

Caroline alla le voir, lui montra les lettres de son amant et lui demanda s'il était dépositaire d'un testament quelconque.

– Pas encore, répondit l'officier public, mais, puisque c'est son intention, M. Marignan ne tardera probablement pas à venir me consulter.

Le fait est que l'infortuné millionnaire, obsédé par les assauts multipliés que sa maîtresse livrait sans relâche à son indifférence, était décidé à faire son testament, ne fût-ce que pour avoir la paix. Il avait écrit à Caroline une

dernière lettre, dans laquelle, sans fixer au juste la somme qu'il lui destinait, il annonçait que rendez-vous était pris pour le jeudi suivant avec son notaire, à qui il devait dicter définitivement ses dernières volontés.

Caroline respirait. Elle touchait au port, lorsque Marignan, ayant attrapé à la chasse une épouvantable fluxion de poitrine, fut ramené par ses amis rue d'Aumale, avec une fièvre de cheval, et y mourut trois jours après, sans avoir repris connaissance.

Ce fut un coup épouvantable pour mademoiselle Grelu. Marignan n'avait pas fait son testament. L'héritage sur lequel elle avait compté, en tout ou en partie, allait-il lui échapper ? Non, ce n'était pas possible.

Sur-le-champ, elle convoqua chez elle ses deux conseillers ordinaires : une tireuse de cartes et un ancien clerc de notaire de Provins, nommé Grabut, lequel, après avoir été condamné à dix-huit mois de prison pour abus de confiance, était venu s'établir à Paris, y avait ouvert un cabinet et y exerçait la profession louche d'homme d'affaires.

Caroline savait fort bien que Marignan avait pour cousin un avocat du nom de Laborie, et que ce cousin avait un fils nommé Daniel ; mais elle n'ignorait pas que Laborie et Marignan se connaissaient à peine, même de vue. Dans sa stupide ignorance des lois élémentaires qui régissent une société dont elle n'était que le parasite, elle se figurait que personne au monde ne soupçonnait l'existence de Laborie et ne se doutait pas des liens de parenté qui l'unissaient à Marignan. Et, comme elle avait religieusement collectionné, classé, étiqueté toutes les lettres de son amant, elle se flattait que cette immense fortune ne pouvait pas lui échapper.

Lorsqu'elle fit part à ses conseillers de ces circonstances, qu'elle leur avait laissé ignorer jusqu'à présent, la tireuse de cartes hocha la tête, affirma qu'il fallait faire le grand jeu, et que, moyennant dix francs, l'oracle se prononcerait infailliblement.

Le clerc de notaire haussa les épaules, mais il la laissa faire et attendit patiemment que cette sibylle de foire eût achevé la scène de mystification à laquelle elle procédait. Chacun son tour, c'était trop juste.

Caroline, après avoir donné ses dix francs, se pencha en avant et suivit avec une avidité croissante les moindres mouvements de la prophétesse.

Bien qu'il y eût beaucoup de pique dans le jeu, celle-ci déclara que la réussite était immanquable, mais qu'il y aurait « un petit empêchement ».

– Cependant, le succès est assuré, conclut-elle, puisque les quatre as sont sortis.

Quand vint le tour de l'homme d'affaires, il se montra moins confiant dans le résultat. Il connaissait d'autant mieux la loi qu'il en avait été victime, et ne s'illusionnait aucunement sur les droits que possédait la famille, droits qui primaient tous les autres, tant que la volonté expresse du défunt ne s'était manifestée par aucun acte authentique.

Il essaya de le faire comprendre à Caroline, mais, au premier mot qu'il prononça, elle s'emporta.

– Non, s'écria-t-elle, il est impossible que la justice donne raison à un Laborie, qui n'était rien de rien à Marignan, contre moi qui ai sacrifié à cet animal les seize plus belles années de ma vie !

– Je l'espère comme vous, répondit l'homme d'affaires, qui flairait un bon procès et qui ne pouvait pêcher qu'en eau trouble. Cependant, puisque vous me faisiez l'honneur de me consulter, mon devoir était de vous signaler les obstacles que vous pouviez rencontrer.

– Vous n'êtes qu'un âne, répondit Caroline avec colère.

L'impassible Grabut accueillit cette sortie avec un sourire qui signifiait : – Va toujours, tu me le payeras.

A aucun prix il n'entendait perdre cette bonne aubaine. Aussi déclara-t-il que le bon droit était incontestablement du côté de sa cliente, qu'au fond il était parfaitement d'accord avec la tireuse de cartes. L'obstacle qu'il prévoyait n'était pas autre chose que le petit empêchement dont les cartes avaient parlé.

Il fut donc décidé que le jour même il irait chez le notaire de Marignan, pour avoir la certitude qu'aucun testament n'avait été déposé et pour revendiquer dès à présent la succession au nom de Caroline Grelu ; – car, ajouta-t-il, les lettres que nous possédons, et que nous sommes prêts à produire, en temps et lieu, équivalent à un testament olographe.

Le notaire le laissa dire, n'approuvant ni ne désapprouvant par aucun signe les prétentions de la vieille fille.

Lorsqu'elle apprit que le notaire n'avait pas protesté, Caroline bondit de joie et se crut à la veille d'une victoire éclatante. A tout hasard, elle chargea Grabut de s'informer des Laborie. Étaient-ils morts ? Étaient-ils vivants ? S'ils étaient morts, en effet, le succès n'était plus douteux.

Tout cela se passait deux heures après que venait de rendre l'âme celui que Caroline avait traité d'animal.

Comprenant enfin que cette courte oraison funèbre était insuffisante, elle se rendit au domicile de Marignan.

– Tout de même, disait-elle à son fils en attachant devant la glace les brides de son chapeau noir, nous avons une rude veine qu'il ne soit pas mort ici ! Il nous aurait tout empesté...

Et elle sortit, tout de noir habillée, alla hypocritement s'asseoir au chevet du mort, tenant à la main son mouchoir, imbibé d'eau, pour montrer que de larmes elle avait répandues ! Elle envoya chercher une garde-malade pour l'ensevelir, une sœur pour réciter les prières suprêmes et passer la nuit sur un fauteuil, jouant avec un talent de comédienne consommée son rôle de veuve éplorée.

Mais elle avait donné ses ordres à Armand, pour qu'il fit toutes les démarches nécessaires, afin que ce rôle ne se prolongeât pas trop longtemps et que Marignan fût enterré dans les vingt-quatre heures.

De même, ce fut Armand qui copia sur le carnet d'adresses de Marignan les noms de toutes les personnes auxquelles il envoya des lettres de faire part. Dans ces lettres, il s'était bien gardé de nommer les Laborie. Sur le conseil de maître Grabut, elles avaient été rédigées de la manière suivante :

« Les amis de M. Félix-André Marignan ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en sa personne, et vous prient. etc. »

Le lendemain de sa mort, à trois heures, c'est-à-dire trente-deux heures après qu'il eut rendu le dernier soupir, Marignan fut donc enterré pompeusement, au milieu d'un immense concours de boursiers, de banquiers et de financiers.

C'était Caroline qui les avait reçus, qui avait conduit le deuil, qui avait présidé à tous les détails de la funèbre cérémonie, pâle, défaite, les yeux

rougis par les larmes. On admira son dévouement et son énergie. Chacun vint l'en féliciter.

Enfin, vers cinq heures du soir, elle rentra chez elle.

– Ouf ! soupira-t-elle en se laissant tomber sur sa causeuse. C'est fini ! le tour est joué ! Ah ! nom d'un chien !... heureusement qu'il ne crèvera qu'une fois !

Le soir, à neuf heures, harassée de fatigue, elle se coucha et s'endormit d'un imperturbable sommeil.

Le lendemain matin, son homme d'affaires arriva, joyeux, se frottant les mains.

– Tout va bien, tout va bien ! s'écria-t-il en entrant

– Quoi donc ? demanda Caroline.

– Vous savez bien... les Laborie...

– Oui. Après ?

– Eh bien ! ils sont morts.

– Tous ?

– Tous. je ne le crois pas ; mais l'avocat, le frère de la mère de Marignan, est mort il y a six ans, et sa femme l'avait précédé de huit mois dans la tombe.

– Mais Daniel ?

– Qui, Daniel ?

– Eh ! le fils de Laborie, parbleu !

– Ah h ! Il se nomme Daniel ? Soit. Eh bien ! on n'a pas pu me dire au juste ce qu'il était devenu. Il est sorti de l'École centrale, il y a quatre ans, avec son diplôme d'ingénieur, il est parti pour l'étranger. en Valachie. en Russie. en Pologne. quelque chose comme ça.

– Ainsi, dit Caroline pensive, on ignore où il est.

– Oui. Le concierge de la maison qu'il habitait avant son départ n'a plus entendu parler de lui.

– Mais si l'on voulait absolument le savoir, où faudrait-il s'adresser ?

– Ma foi !... c'est très-embarrassant... Peut-être que le directeur de l'École centrale serait en état de nous renseigner...

– Vous croyez ?

– Dame ! je ne vois guère que lui... ou les amis de M. Daniel... mais nous ne les connaissons pas, nous ne savons même pas s’il en a...

– Eh bien ! allez voir ce directeur.

– Sous quel prétexte ?

– Imaginez ce que bon vous semblera. Dites-lui que vous avez été en relations d'affaires avec le père de Laborie. Il était avocat, rien n'est donc plus vraisemblable. Ajoutez que vous vous intéressez au sort de Daniel, que vous avez une place avantageuse à lui proposer, ici même, à Paris. Surtout, pas un mot de sa famille ! Gardez-vous bien de prononcer le nom de Marignan !...

– Soyez sans crainte, promet Grabut.

Il prit sa serviette sous son bras et se rendit à l'École.

Au moment où il entra, il se croisa avec le notaire de Marignan, qui en sortait.

L'homme d'affaires pressentit que le même motif qui l'amenait y avait conduit l'officier ministériel. Il se rendit chez le directeur, qui ne fit aucune difficulté pour lui apprendre que Daniel était à Cracovie.

– Du reste, ajouta-t-il, je crois que M. Laborie sera à Paris dans quelques jours. Si vous voulez bien me laisser votre nom et votre adresse, je les lui remettrai.

– C'est inutile, monsieur, je vous remercie. Je reviendrai la semaine prochaine, répondit évasivement maître Grabut.

Il revint chez Caroline, mais il ne lui fit part ni de sa rencontre avec le notaire, ni de ce que le directeur lui avait dit relativement à l'imminente arrivée de Daniel. Il devinait que dès à présent le jeune ingénieur était prévenu du décès de Marignan, mais il ne voulait pas effrayer sa cliente avant que le procès fût entamé.

Celle-ci demeura donc convaincue que Laborie resterait introuvable au fond de la Pologne, où nul autre qu'elle assurément n'aurait l'idée d'aller le relancer.

Cependant un premier déboire lui était réservé. Lorsque, dans l'après-midi, elle retourna chez Marignan, afin de fureter dans ses papiers et de faire main basse sur tout ce qui serait à sa convenance, elle trouva tous les

meubles et tiroirs, sans exception, fermés par de petites bandes de toile, à l'extrémité desquelles flamboyait un cachet de cire rouge.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle avec stupéfaction.

– Ce sont les scellés, répondit le concierge ; on est venu les poser ce matin.

– Mais qui les a fait mettre ?

– Le procureur de la République, madame.

– Eh ! dit-elle, je me fiche bien du procureur...

Elle voulut passer outre et ouvrir un tiroir, mais le concierge lui saisit la main avec une telle vivacité qu'elle poussa un cri de douleur.

– Oh ! pardon, fit-il, mais c'est moi qui suis responsable de tout ce qu'il y a ici, et je ne me soucie pas d'aller en prison pour vos beaux yeux.

Elle s'éloigna, frémissante de rage et d'impuissance, et regagna son appartement, en proie à des terreurs mortelles.

– Pourvu qu'en mon absence on n'ait pas mis aussi les scellés chez moi ! murmura-t-elle.

Par bonheur, elle n'eut pas cette horrible déception. Seulement elle pressentit que cela n'irait pas tout seul, ainsi qu'elle l'avait cru tout d'abord.

VII

Les renseignements que maître Grabut avait fournis à Caroline sur la famille Laborie étaient rigoureusement exacts. Daniel avait perdu son père

et sa mère.

La pauvre dame avait succombé à la suite d'une violente gastrite, résultat des privations qu'elle s'était imposées pendant sa jeunesse. Quant au courageux avocat, il était mort en pleine audience, au beau milieu d'une plaidoirie, comme le soldat sur le champ de bataille. Une congestion cérébrale l'avait terrassé. On l'avait relevé, reconduit chez lui, où il avait expiré une heure après, sans avoir pour ainsi dire fait un mouvement.

Son fils était encore au collège. On courut chez le proviseur, qui autorisa Daniel à sortir sur-le-champ ; mais quelque diligence qu'eût faite le pauvre enfant, il n'embrassait plus qu'un cadavre au moment où il baignait de ses larmes le visage de son malheureux père.

Trois jours après, triste et découragé, l'infortuné rentrait au collège. Tout était fini ! Il était seul au monde et ne trouvait dans les papiers du défunt qu'une quarantaine de mille francs de titres au porteur, péniblement amassés par l'avocat.

Fort heureusement Laborie laissait parmi les membres du barreau des souvenirs de droiture et de probité qui lui avaient valu deux ou trois robustes amitiés.

Ces trois amis se concertèrent pour liquider au plus tôt la situation de Daniel. Il était temps pour lui de prendre un parti, puisqu'il n'avait plus que sept mois à passer au collège.

Après qu'on eut vendu pour le compte de l'orphelin tout ce qui ne lui était pas strictement indispensable, on l'installa dans une petite chambre convenablement meublée, et on lui conseilla de choisir une carrière qui lui permit de gagner immédiatement sa vie, tout en lui réservant le plus brillant avenir.

Or, ni le barreau ni la médecine ne pouvaient le conduire à rien avant dix ans au moins. Le commerce valait mieux, sans doute ; mais tant de chances aléatoires plaidaient contre lui qu'il fut écarté, et comme Daniel n'avait pas fait les études spéciales nécessaires pour entrer dans les Écoles militaires, ce fut sur l'École centrale que s'arrêta définitivement le choix de ses amis.

Il se rendit sans difficulté aux excellentes raisons que l'on fit valoir auprès de lui, passa un brillant examen et entra le cinquième à l'École.

Il sentait trop bien lui-même combien il était nécessaire qu'il se créât une position. Aussi travailla-t-il avec une ardeur infatigable, sans se laisser tenter par les mille et une séductions auxquelles la jeunesse cède généralement avec tant de facilité.

Le directeur de l'École, auquel il avait été recommandé et qui n'ignorait rien de sa situation précaire, le surveilla, l'encouragea tout particulièrement, et promit de s'occuper de lui, dès qu'il aurait conquis son diplôme d'ingénieur civil. Daniel sortit victorieusement de toutes les épreuves et gagna le deuxième rang lors des examens définitifs.

Cela n'avait pas été sans écorner quelque peu le petit capital que lui avait laissé son père. Cependant il lui restait encore une trentaine de mille francs, lorsque le directeur, fidèle à sa promesse, le fit partir pour Cracovie avec quatre mille francs d'appointements.

Si tentant que fût le chiffre de ces émoluments, Daniel n'aurait peut-être pas consenti à s'expatrier, si l'homme bienfaisant qui avait fini par s'intéresser réellement à lui ne s'était formellement engagé à le rappeler en France, aussitôt qu'il pourrait lui procurer une position avantageuse.

Daniel partit donc ; mais il était loin de se douter, à cette époque, qu'il quitterait la Pologne pour un tout autre motif que l'avancement sur lequel il comptait.

Il avait bien entendu parler des Marignan par son père. Il avait appris quelle fortune incroyable son cousin avait acquise, mais jamais, au grand jamais, il n'avait conçu l'espérance qu'il pût en hériter un jour. Aussi, ce fut presque avec un sentiment de défiance qu'il accueillit la première lettre que le notaire de Marignan lui fit parvenir.

Il ne s'enthousiasma pas. Il ne se précipita pas, comme le vautour, sur cet héritage inattendu. Peut-être même ne se serait-il pas dérangé, si une nouvelle lettre du notaire, plus pressante que la première, ne lui eût apporté le chiffre exact de cette fortune et ne l'eût engagé à faire valoir ses droits sur une succession dont il était le seul héritier légitime.

Il revint donc à Paris. Avec quelle joie il retrouva sa petite chambre de garçon, toute pleine encore des souvenirs de son enfance, dont chaque meuble lui rappelait les êtres chéris qu'il avait perdus !

Il fut d'autant plus heureux de la retrouver que des difficultés surgissaient relativement à la succession qu'il était venu revendiquer.

Ces difficultés, on le devine, c'était Caroline qui les avait fait naître. Or, quand il faut plaider, on ne sait jamais si l'on gagnera son procès, ni quand il sera terminé. Ce procès, Daniel eût peut-être même renoncé à le soutenir, si les amis de son père, et le notaire de Marignan lui-même, ne lui avaient représenté que ce serait une duperie d'abandonner des droits acquis, au profit d'une femme qui appuyait uniquement ses réclamations sur une correspondance sans valeur.

Caroline perdit, en effet, son procès en première instance.

Les livres qu'on avait trouvés chez Marignan et qui étaient tenus avec un ordre parfait, constataient que le mobilier, les chevaux et les voitures de Caroline avaient atteint le chiffre respectable de deux cent trente-cinq mille francs, et que la fille Grelu avait reçu, de la main à la main, des titres au porteur s'élevant à cent vingt mille francs environ.

Le tribunal jugea donc que Marignan ayant suffisamment reconnu par ces largesses la sollicitude dont il avait été l'objet, la succession n'avait pas besoin d'en grossir la somme.

En vain Caroline prétendit-elle, en montrant ses factures, qu'elle avait payé de ses deniers personnels tous les fournisseurs, qu'elle n'avait rien reçu de son amant ; les juges avaient sous les yeux les livres de Marignan, qui ne pouvaient laisser aucun doute dans leur esprit sur la manière dont les sommes stipulées avaient été employées par lui.

Déboutée de sa demande, condamnée aux frais, Caroline, furieuse, interjeta appel.

Maître Grabut, qui avait suivi l'affaire en son nom, avec beaucoup de soin, bien qu'il ne comptât point sur le succès, lui suggéra alors l'idée de tenter une négociation amiable avec Daniel.

Elle se révolta d'abord contre cette idée ; mais Grabut lui ayant fait observer qu'après tout il serait fort joli d'encaisser, sans coup férir, deux ou trois millions, elle consentit.

Ce fut donc maître Grabut qui se chargea d'aller porter à Daniel ces paroles de paix et de conciliation. Cette démarche n'aboutit à aucun résultat.

Au premier mot que toucha l'homme d'affaires de cette question délicate, Daniel se leva, lui montra la porte, et lui déclara qu'il ne connaissait pas la fille Grelu, qu'il n'avait aucun désir d'entrer en relation avec elle, qu'il ne céderait en un mot pas un pouce des droits que le premier jugement avait consacrés.

Grabut en fut réduit à battre en retraite et revint, tout consterné, apporter à sa cliente cette réponse décourageante. Alors Caroline s'emporta, pesta, sacra, s'entêta, fit le serment qu'elle épuiserait toutes les juridictions. – Ce que voyant, l'homme d'affaires se retira, enchanté de la perspective que cette résolution réservait à la note de ses honoraires.

Caroline perdit encore son procès en appel, mais ne se tint pas pour battue. Elle voulut aller jusqu'en cassation.

Elle était à peu près certaine maintenant de ne pas obtenir gain de cause, mais elle se réjouissait à l'idée que Daniel se morfondait dans sa petite chambre, depuis dix-huit mois, sans pouvoir toucher à ces millions qu'il convoitait.

Cette satisfaction fut de courte durée. Le pourvoi de Caroline fut rejeté, et Daniel Laborie fut enfin déclaré seul et unique héritier de la fortune de son cousin Marignan.

Caroline poussa un rugissement féroce, lorsque Grabut lui fit part de ce résultat irrévocable. Le procès qu'elle venait de soutenir lui avait coûté plus de vingt mille francs ! Il fallut pourtant bien qu'elle en prit son parti.

Elle donna congé de son splendide appartement, vendit son luxueux mobilier, ses équipages, dont elle retira un peu plus de cent mille francs, et disparut un beau jour sans que personne sût ce qu'elle était devenue.

Quelque temps après, un ami de Marignan la vit au marché des Batignolles, un panier de légumes au bras, et frileusement enveloppée dans les plis d'un tartan vulgaire. Sans doute, elle grignotait dans ce quartier lointain les huit ou dix mille francs de rente qu'elle avait sauvés du naufrage.

Quant à Daniel, dès qu'il fut en possession de son héritage, il acheta, dans l'avenue d'Eylau, un petit hôtel et consacra à le meubler tous les arrérages qui s'étaient accumulés entre les mains de son notaire pendant les dix-huit mois que le procès avait duré.

Son temps avait donc été bien pris depuis qu'il avait quitté la Pologne, et ses idées avaient forcément suivi une tout autre direction. S'il n'avait pas complètement perdu le souvenir de la gentille Kitia, ce souvenir était du moins très-effacé, le jour où le hasard le Temit en présence du prince Karomisky et de Nadinka.

Il est vrai qu'à dater de ce moment, l'image de la gracieuse enfant se représenta sans cesse à sa pensée, principalement aux heures de solitude et d'ennui, pendant lesquelles son désœuvrement et le silence de son hôtel lui pesaient si fort.

Sa conversation avec Bodzogian, les confidences auxquelles il s'était laissé entraîner, avaient encore aiguisé sa vivacité de ce souvenir et produit sur son esprit une impression toute nouvelle. Jamais, en effet, comme à cette heure tardive où il pénétrait dans ses appartements déserts, il n'avait senti le vide et l'isolement dans lesquels il se trouvait.

Il attendit le lendemain avec une impatience dont il ne se rendait pas compte. Bodzogian aurait-il vu la baronne de Beauchamp ? Aurait-il obtenu d'elle l'autorisation de présenter Daniel ?

La journée lui parut interminable. Enfin, vers huit heures du soir, il se rendit à *Tortoni*.

Bodzogian l'avait devancé. Dès qu'il le vit paraître, il se leva avec empressement et courut à sa rencontre.

– Eh bien ? lui demanda Daniel.

– Tout est pour le mieux, répondit Ostranick ; j'ai la baronne aujourd'hui, elle nous attend.

– Partons, alors, fit Laborie.

– Oh ! vous êtes pressé, mon cher, dit Bodzogian avec un sourire. Patience ! il n'est que huit heures. Nous avons le temps de prendre notre café et de fumer un bon cigare.

Daniel se résigna, mais à neuf heures il ne tenait plus en place. Il se leva, entraîna le jeune Arménien, et ils se dirigèrent vers la rue de la Victoire, où demeurait madame de Beauchamp,

Chemin faisant, Daniel adressa à Bodzogian quelques questions relatives à la baronne. Celui-ci ne put y répondre d'une manière catégorique. Il ne connaissait pas intimement madame de Beauchamp. Tout ce qu'il avait

entendu dire d'elle, c'est qu'elle était veuve et que son mari avait été colonel.

– A-t-elle des enfants ? demanda Daniel.

– Elle a une fille, toute jeune, fort jolie, également veuve, quoiqu'elle n'ait pas plus de vingt ans.

– Comment se nommait son mari ?

– Le comte de Pradiles.

– Que faisait-il ?

– Rien. Je sais seulement qu'il appartenait à l'une des grandes familles de la Provence.

– Il était riche, alors ?

– Assurément.

– Sa femme a-t-elle hérité de sa fortune ?

– Je ne le crois pas, mais je suis à peu près certain qu'il lui en a laissé une partie.

Daniel n'eut pas le temps de pousser plus loin ses investigations.

Ils venaient de s'arrêter devant la porte du numéro 89. Bodzogian sonna, prit les devants et franchit trois étages.

– Nous y voilà, dit-il.

Il était environ neuf heures et demie.

Une domestique jeune et gentille, au minois effronté, leur ouvrit la porte et les introduisit dans le salon, après avoir longuement dévisagé Daniel qu'elle ne connaissait pas.

Dans ce salon, fort petit, se trouvaient seulement trois personnes : la baronne, sa fille, et un certain M. Molitor, que l'on présenta à Laborie.

La conversation s'engagea et roula sur les banalités d'usage. Madame de Beauchamp fit compliment à Daniel de la beauté de ses voitures et de ses chevaux, – qui étaient certainement, ajouta-t-elle, les mieux attelés qu'elle eût remarqués.

– Je ne manquerai pas de le dire à mon cocher, auquel cela fera le plus grand plaisir, répondit Daniel ; car pour moi, madame, je vous avouerai franchement que je n'y connais pas grand'chose.

– N'importe, monsieur, répliqua la baronne avec le plus gracieux sourire. Ce que votre cocher ne peut pas savoir eu pour vous, c'est le bon goût avec

lequel vous avez choisi la forme, la couleur de vos équipages et la livrée de vos laquais.

– Je m'estime heureux, madame, qu'un si mince mériteait tant de prix à vos yeux, fit Daniel, un peu déconcerté de recevoir un compliment de cette nature en pleine poitrine.

Au même instant, la porte du salon s'ouvrit de nouveau, et le prince Karomisky parut, tenant par la main sa fille, qu'il présentait le jour même à la baronne.

Or, Nadinka était véritablement belle. Ses abondants cheveux noirs, noués en torsades épaisses, tranchaient sur la blancheur de sa peau, lisse et luisante comme le satin. Elle portait une robe brochée mauve clair, habilement mélangée de satin violet plus foncé. Le corsage légèrement échancré, qui l'emprisonnait, modelait des formes harmonieuses, et dessinait une taille admirablement cambrée.

Ses traits étaient réguliers et d'une ligne presque irréprochable. Les yeux, châains, étaient grands et bien fendus ; le nez, droit, tombait bien sur une bouche moyenne et pourvue de dents merveilleusement alignées ; le menton, gracieusement arrondi, terminait avec harmonie l'ovale du visage ; le col se courbait avec élégance et suivait sans effort les ondulations que le buste lui imprimait.

Pourtant l'expression générale de la physionomie laissait beaucoup à désirer sous le rapport du charme et de la mobilité. L'œil était fier, la lèvre inférieure un peu dédaigneuse. Le masque entier péchait par la roideur et manquait d'animation. Elle avait trop de la statue et pas assez de la femme. Elle provoquait l'admiration, mais non pas la sympathie, encore moins l'amour.

Pendant qu'elle était l'objet de la curiosité générale, elle avait promené dans le salon un regard circulaire et tressailli en apercevant Daniel.

Celui-ci ne s'en était même pas aperçu. Pendant le brouhaha de la présentation, il observait, lui aussi, ce qui se passait autour de lui.

Le peu que lui avait appris Bodzogian ne lui suffisait pas. Il cherchait à pénétrer les mystères de cet intérieur, dans lequel il s'introduisait avec une irrégularité de formes réellement surprenante de la part d'une baronne de bon aloi.

Dès son arrivée, il avait flairé le monde interlope ; l'impertinence déplacée avec laquelle l'avait examiné la domestique, dénotait une familiarité qui ne se rencontre guère que dans la bourgeoisie la plus vulgaire. Quand il entra dans le salon, son œil, habitué à ne se reposer que sur des objets riches à la fois de leur simplicité, du calme de leurs couleurs et de leur bon goût, fut offusqué du luxe criard et disparate au milieu duquel il se trouvait. Quel meuble jurait avec l'autre ? Quelle chose avait offensé son regard ? Il aurait été fort en peine de le dire.

Il ne put s'en rendre compte à l'instant même, puisqu'il fut accaparé aussitôt par la baronne ; mais dès qu'il eut recouvré sa liberté, c'est-à-dire dès que le prince et Nadinka eurent fait leur apparition, il s'aperçut bien vite que ce luxe était frelaté et qu'il était dans un bric-à-brac de marchande à la toilette, mais non pas dans un salon.

Et quel bric-à-brac, encore ! Si les meubles avaient été authentiques, si les mille riens qui garnissaient la vitrine avaient eu le moindre mérite, il aurait compris à la rigueur ce goût un peu effaré pour les vieilleries ; mais pas un objet n'avait plus de valeur que le canapé et les sièges de velours grenat qui composaient l'ameublement. Les bibelots informes que l'on distinguait à travers les glaces de l'étagère étaient d'horribles porcelaines peinturlurées à la douzaine, des paniers en filigrane doré, des tasses du Japon à vingt-cinq sous, des soucoupes de Chine montées sur des cuivres baveux, que recouvrait prétentieusement une couche d'or au wernis.

Quand Daniel eut terminé ce rapide examen, il n'était pas loin de se croire chez une vieille cocotte, qui avait rôti son balai de l'Élysée-Montmartre à Mabilles, et sur l'étagère de laquelle chacun de ses adorateurs avait posé une ordure valant de deux à dix francs.

Son attention se porta alors sur madame de Beauchamp. Elle paraissait âgée d'une quarantaine d'années et avait certainement possédé jadis ce qu'on appelle la beauté du diable ; mais ses yeux de souris, son nez qui défiait les nuages, sa bouche qui souriait sans cesse, son menton à fossette, étaient envahis déjà par un tel embonpoint, qu'ils n'avaient pour ainsi dire plus forme humaine.

Elle avait beau se noircir le coin des yeux pour les agrandir, se mettre du blanc de perle sur la peau pour en atténuer la rougeur, de la pommade rosat

sur les lèvres pour leur conserver une fraîcheur imaginaire, elle n'en réussissait que mieux à faire ressortir les bouffissures que le temps et la graisse avaient déposées sur le minois chiffonné qu'elle avait eu peut-être il y a vingt ans.

Daniel passa donc à la comtesse de Pradiles.

Antonine avait une autre tournure que sa mère. Elle était réellement femme et portait avec une aisance parfaite une toilette de faille grise agrémentée de bleu.

Ses yeux bleus, doux et languissants, avaient un peu de hardiesse, sa petite bouche dessinait un sourire trop provocant, sa désinvolture manquait même de la distinction que son titre semblait annoncer et que ne démentait pas la perfection de ses formes ; mais elle était jeune, veuve, probablement un peu coquette ; ses allures n'avaient donc rien de précisément choquant.

Ce qui déparait un peu l'ensemble de son visage, c'était la longueur du menton, et surtout la distance qui séparait le nez de la lèvre supérieure. Évidemment ce n'était pas par excès d'intelligence qu'elle péchait. Sans doute son instinct de femme lui avait fait sentir qu'elle n'était pas faite pour briller par l'esprit, et c'était afin de dissimuler son insuffisance qu'elle produisait si résolûment tout ce qu'elle avait de bien.

C'est ainsi que, pour cette soirée presque intime, son corsage, décolleté carré, laissait voir, et bien au delà, la naissance d'une gorge dont les contours et la peau mate n'avaient du reste rien que de fort plaisant pour l'observateur.

Daniel n'aurait pas mieux demandé que de rester dans l'ombre et de poursuivre ses investigations. Déjà même il jetait un coup d'œil dans une chambre meublée et tendue de damas de soie jaune, telle qu'on en rencontre tant dans le quartier Breda, lorsque la baronne se dirigea vers lui, amenant par la main le prince Karomisky.

Elle allait les présenter l'un à l'autre quand le prince, en reconnaissant Laborie, lui tendit non-seulement une main, mais les deux mains à la fois.

– Ah ! mon cher, s'écria-t-il avec son rude accent de Polonais, quelle bonne fortune de vous rencontrer ici ! Comment, c'est vous ? Par quel hasard ?

Puis, se tournant bruyamment vers sa fille :

– Nadinka, cria-t-il à travers le salon, qui d’ailleurs était fort étroit, M. Laborie qui est ici !

Quoiqu’elle l’eût si bien vu, dès son arrivée, qu’elle savait rougi jusqu’aux oreilles, la jeune femme ne joua pas trop mal le plus profond étonnement. Elle se leva avec la plus louable vivacité. Déjà même elle avait fait plus de la moitié du chemin, lorsque Daniel courut au-devant d’elle et s’inclina cérémonieusement.

Le groupe principal se concentra aussitôt autour du jeune archimillionnaire. Antonine vint s’y mêler à son tour, et enfin M. Molidor s’approcha, lui aussi, désireux sans doute de contempler à l’aise un homme qui remuait les billets de banque à la pelle. Seul Bodzogian, un peu plus sceptique et moins facile à éblouir, ne quitta pas le fauteuil dans lequel il était étendu.

Daniel fut littéralement assailli. Tandis que la baronne essayait de reprendre son thème favori des chevaux et des voitures, Antonine vantait les merveilles dont l’hôtel de Laborie était orné, dont elle avait entendu célébrer les magnificences, et poussait l’indiscrétion jusqu’à demander s’il n’y avait pas moyen de les visiter.

Madame de Beauchamp avait applaudi à cette excellente idée, lorsque la porte s’ouvrit, et la bonne annonça :

– Monsieur de Gresles !

En entendant prononcer ce nom, personne ne se dérangea. Ce fut à peine si madame de Beauchamp envoya de la main au nouveau venu un petit salut protecteur. Antonine ne daigna pas non plus faire un pas à sa rencontre. Loin de lever les yeux sur M. de Gresles, elle baissa les paupières et se détourna légèrement. Bodzogian demeura cloué sur son fauteuil, et M. Molidor garda son immobilité contemplative.

Seul, peut-être, Daniel ne fut pas maître d’un léger tressaillement. Il n’aimait pas ce jeune homme. L’antipathie qu’il ressentait était purement instinctive, mais augmentait à mesure que les événements semblaient le rapprocher de lui.

Armand de Gresles n’avait certainement aucune valeur aux yeux de la maîtresse de la maison, puisqu’elle affectait une si grande indifférence

envers lui. Alors, que venait-il faire dans ce salon où il était ostensiblement accueilli avec tant de froideur ?

Il s'avavançait, souriant et plein de confiance en lui, sollicitant les mains qui ne se tendaient pas vers la sienne. Après avoir serré la main de la baronne, salué tour à tour sa fille, le prince et Nadinka, il s'approcha de Daniel, devant lequel il s'inclina, et alla rejoindre 1 Bodzogian, avec lequel il se mit à causer bruyamment.

Daniel, qui ne l'avait pas perdu de vue depuis son arrivée, crut remarquer que la comtesse de Pradiles éprouvait en sa présence un embarras que, malgré tous ses efforts, elle ne parvenait pas à dissimuler. Au lieu de répondre franchement au salut qu'il venait de lui adresser, elle avait salué d'un air distrait, les yeux toujours fixés à terre, et avait repris aussitôt avec Daniel la conversation qu'elle avait commencée.

Le désir qu'elle avait émis de visiter l'hôtel de Laborie avait fait des prosélytes. La baronne s'y était rangée sur-le-champ. Le prince et Nakinda surtout trouvèrent que c'était une excellente idée et l'appuyèrent chaudement. M. Molidor se contenta d'opiner discrètement d'un signe de tête approbatif.

En effet, pour des femmes surtout, la partie projetée offrait de piquants attrait. Visiter ensemble l'intérieur luxueux d'un garçon, dont les convenances leur interdisaient de franchir individuellement le seuil, avait à leurs yeux tout le charme du fruit défendu. Elles insisèrent donc pour que Daniel les autorisât à venir chez lui en petit comité, tel que le hasard d'aujourd'hui l'avait formé, et lui demandèrent à quelle heure elles pourraient se présenter, sans crainte de se montrer indiscrètes.

Il ne pouvait guère se défendre contre des curiosités si pressantes. Il répondit donc qu'on pouvait, sans la moindre indiscretion, se présenter chez lui à toute heure, et pria ces dames de vouloir bien lui indiquer celle qui leur conviendrait le mieux.

Antonine et sa mère battirent des mains et consultèrent Nadinka. La jeune femme déclara qu'étant absolument libre de son temps, elle se mettait à la disposition de la baronne et de la comtesse.

Séance tenante, il fut décidé qu'on se trouverait le lendemain, à trois heures, avenue d'Eylau.

Alors, comme un essaim d'abeilles, les dames s'éparpillèrent dans le salon avec des démonstrations de joie enfantine

Bientôt après, la domestique apporta sur un plateau le thé et les gâteaux.

Armand de Gresles se tenait à l'écart, indifférent en apparence à ce qui se passait autour de lui, mais ne perdant ni un mot ni un geste de ce qui se disait ou se faisait sous ses yeux.

La baronne, pendant que sa fille servait le thé, avait rapproché son fauteuil de celui de Nadinka, qu'elle interrogeait curieusement sur le climat, les mœurs et les habitudes de la Pologne.

Bodzogian s'était levé paresseusement et avait rejoint le prince, après avoir échangé avec Daniel un regard d'intelligence.

Celui-ci se trouvait seul au milieu du salon, face à face avec Molidor, qui continuait à l'examiner avec une sorte de déférence admirative.

Daniel put donc, à son tour, jeter les yeux sur ce singulier personnage. Autant qu'on pouvait en juger à première vue, Molidor devait avoir environ cinquante ans et n'était pas riche. En effet, quoiqu'il fut très-correctement vêtu d'un habit noir et cravaté de blanc, on devinait sans peine que ces vêtements démodés avaient été achetés au clou de quelque marchand d'habits, et qu'ils avaient déjà fourni, sur le dos d'un autre, un assez long service.

Avec sa figure imberbe, sa peau blafarde, ses traits flasques, ses yeux ronds, cachés par des lunettes d'or, ses longs cheveux, jadis blonds, très clair-semés, Molidor ressemblait assez à un vieux maître clerc de province ou à quelque professeur, chargé de famille, d'un lycée de troisième classe.

– Monsieur, dit-il à Laborie, je ne vous ferai pas compliment de vos chevaux ni de vos voitures, ni de tout ce luxe bien entendu que vous déployez. Ce sont là des biens auxquels peuvent prétendre, du jour au lendemain, tous ceux que la fortune a favorisés. Si je vous félicite sincèrement de posséder la richesse, c'est qu'en dehors de ces trésors, qui n'éblouissent que les esprits étroits ou superficiels, votre richesse vous permet d'entreprendre de grandes choses.

Il avait prononcé ces paroles d'un ton grave et doctrinal, posant soigneusement chaque virgule et chaque point entre ses membres de phrase,

articulant tous les mots avec la plus grande netteté, souriant en parlant, comme s'il éprouvait un certain plaisir à s'entendre.

– C'est un professeur, pensa Daniel. Je ne me trompais pas. Vous avez raison, monsieur, reprit-il à haute voix. On n'a pas grand mérite à collectionner de belles choses, quand on a de quoi les acheter ; tandis que faire le bien, se consacrer à des œuvres utiles, encourager les arts, venir en aide à l'industrie, sont des jouissances réelles pour celui qui possède et qui ne veut pas vivre dans une abrutissante inertie.

– A la bonne heure ! s'écria joyeusement Molidor. Mais, pardon. les idées que vous venez d'émettre sont-elles bien réellement les vôtres ?

– Assurément, monsieur. Je n'éprouve aucun embarras à vous déclarer que mon oisiveté me pèse horriblement.

– Seriez-vous donc disposé à favoriser une entreprise sérieuse, à avancer quelques capitaux pour faciliter l'éclosion d'une grande idée ?

– N'en doutez pas, monsieur, si cette idée a un but, si elle est utile et pratique.

Molidor faillit bondir de joie, mais il se contint. Après avoir promené autour de lui un regard défiant, comme s'il redoutait quelque surprise, il se rapprocha de Daniel, et, si bas que celui-ci l'entendit à peine :

– Eh bien ! monsieur, dit-il, voulez-vous me permettre de vous communiquer cette idée ?

– Certes. Parlez, je vous écoute.

– Oh ! non, pas ici, se défendit Molidor. Ce n'est pas dans ce milieu frivole que l'on peut causer de choses sérieuses.

– Comme il vous plaira, fit Laborie.

– Serait-il indiscret de vous demander un rendez-vous pour après-demain ?

– Aucunement, monsieur.

– Ainsi, je pourrai me présenter à votre hôtel entre neuf et dix heures, sans vous déranger ?

– J'aurai l'honneur de vous attendre, monsieur, répondit Daniel.

Au même instant, Antonine arrivait et lui présentait une tasse de thé.

Puis, s'adressant à Molidor :

– Mon ami, lui dit-elle, en lui désignant une tasse pleine, qui fumait sur le plateau, vous êtes servi.

Molidor s'inclina et se dirigea vers la table, tandis qu'Antonine, ayant servi les autres invités, demeurait avec Daniel et l'engageait du geste à s'asseoir auprès d'elle.

Ce que personne n'avait remarqué, à l'exception peut-être de la baronne, qui la surveillait d'un œil inquiet, c'est qu'Antonine, en servant le thé à Armand de Gresles, avait échangé avec lui quelques mots rapides.

– Tu l'as reconnu ? avait dit Armand. C'est lui.

– Oui, je savais aujourd'hui, à trois heures, qu'il devait passer la soirée ici.

– Mais qui donc vous l'a présenté ? Est-ce le prince ?

– Non, c'est Bodzogian.

– Mais alors, cela ira tout seul ! fit Armand avec un soupir de satisfaction. Allons, sois aimable avec lui ; moi, je me charge de Nadinka.

Après avoir posé sa tasse sur le guéridon, il se dirigea vers le groupe formé par la baronne et Nadinka.

– Eh bien ! vous êtes contente, je pense ? glissa-t-il à l'oreille de madame de Beauchamp en passant auprès d'elle.

Elle ne lui répondit que par un signe de tête imperceptible, présenta M. de Gresles à Nadinka comme le fils d'une de ses meilleures amies ; puis, lorsqu'elle les vit assis l'un à côté de l'autre, elle se leva pour aller tenir compagnie à ce pauvre Molidor, qui, demeuré seul, buvait son thé et se bourrait de gâteaux avec une résignation exemplaire.

– Proposez une partie d'écarté au prince, dit-elle à Molidor. Il faut que je parle à Bodzogian.

– Mais si je perds... fit l'homme aux lunettes d'or.

– Je payerai, promit la baronne.

Molidor se leva docilement, ouvrit une table de jeu, alluma deux flambeaux, prépara les cartes, les jetons, et se dirigea vers le prince.

– Prince, dit-il, vous serait-il agréable de faire un écarté avec moi ?

– Volontiers, répondit le grand seigneur, avec une vivacité témoignant de l'empressement qu'il avait de se soustraire à l'interrogatoire que Bodzogian lui faisait subir.

En effet, il quitta le canapé et alla s'asseoir à la table de jeu.

Madame de Beauchamp vint aussitôt occuper auprès de Bodzogian la place que le prince avait laissée vide.

Quant à Nadinka, elle avait toutes les peines du monde à dissimuler la mauvaise humeur et la jalousie dont elle était possédée. Loin de prêter la moindre attention aux galanteries d'Armand, elle ne quittait pas des yeux le groupe formé par Daniel et par Antonine, qu'elle couvait d'un regard haineux.

A la fin, n'y tenant plus, elle se leva brusquement et ne trouva, pour interrompre leur conversation et se spustraire aux obsessions de M. de Gresles, pas d'autre moyen que de se mettre au piano. Elle préluda par quelques accords bruyants.

– Si nous faisions un peu de musique ? proposa-t-elle avec un sourire forcé.

– C'est cela, c'est cela ! répondirent à la fois tous les invités, à l'exception d'Armand, très-vexé de son insuccès.

Nadinka commença aussitôt un chant monotone, un peu sauvage, mais d'une mélodie exquise, qu'elle avait rapporté de son pays.

Dès les premières mesures, Daniel fit signe à Antonine de se taire et prêta une oreille attentive.

Le front de Nadinka rayonna d'une joie subite.

Blasés, selon toute vraisemblance, sur les séductions de la musique, ou absorbés par des intérêts plus sérieux, la baronne et Bodzogian ne daignèrent pas interrompre la conversation qu'ils avaient entamée.

– Mon cher ami, disait madame de Beauchamp, vous m'avez parlé l'autre jour des embarras momentanés que vous causait le silence étrange de votre père...

– C'est vrai, fit Ostranick en toussant légèrement.

– Vous vous souvenez alors des regrets sincères que j'ai exprimés de ne pas pouvoir vous venir en aide.

– Je m'en souviens, madame.

– Eh bien, êtes-vous sorti de ces embarras ?

– Pas encore, répondit Bodzogian avec hésitation.

Tout en prononçant ces paroles, il levait sur la baronne un regard étonné, se demandant où elle voulait en venir.

– Ainsi, reprit madame de Beauchamp, pas de réponse de votre père ?

– Non, madame.

– Mais vos amis ?

– Je ne me suis pas adressé à eux, madame. Vous le savez d’ailleurs, un étranger, en France, a plutôt des connaissances que des amis.

– Sans doute. Cependant vous me parliez aujourd’hui de M. Laborie en termes tels, que j’avais le droit de supposer dans vos relations une intimité plus étroite qu’il n’en existe ordinairement entre de simples connaissances.

– Vous avez raison, madame. Je connais Laborie depuis des années ; mais je ne me suis guère lié avec lui que depuis son retour en France.

– Eh bien, n’est-il pas assez riche pour vous avancer ce dont vous avez besoin ?

– Assurément, madame... Seulement... balbutia Bodzogian, je n’ose pas recourir à lui.

– Pourquoi ?

– Oh h ! pour toutes sortes de raisons que je serais fort embarrassé de vous expliquer en quelques mots. Je craindrais surtout qu’une tentative d’emprunt, si habilement déguisée qu’elle fût, ne brisât les excellentes relations que j’ai eues avec lui jusqu’à ce jour.

– Alors je vais vous proposer un moyen de gagner, le plus honorablement du monde, cent cinquante ou deux cent mille francs.

Les paupières de Bodzogian s’agitèrent d’une manière imperceptible. Malgré sa profonde habitude de dissimulation et son impassibilité ordinaire, le chiffre l’avait ébloui.

– Je vous écoute, madame, dit-il avec vivacité.

– Vous n’ignorez pas, mon cher ami, que, même dans les familles les plus considérées, il est d’usage, lorsqu’un mariage se fait, de donner à la personne qui a servi d’intermédiaire un cadeau proportionné à la fortune réciproque des époux.

– Je le sais, chère dame, fit Ostranick, qui commençait à lire dans le jeu de madame de Beauchamp.

– C’est une affaire de ce genre que je viens soumettre à votre obligeance. Vous sourit-elle ?

– Je ne saurais répondre oui, sans savoir au juste de quoi il s’agit. Veuillez vous expliquer plus clairement, et croyez que je vous écoute avec la plus religieuse attention.

– En deux mots, voici la chose : Antonine a vingt ans. Elle est devenue veuve, vous le savez, à la suite du plus déplorable événement ; de sorte qu’elle n’a pour toute fortune que sa dot. Cette dot s’élève bien à deux cent mille francs, ce qui est déjà un fort joli denier ; mais elle ne pèsera pas d’un grand poids auprès de l’homme sur qui j’ai jeté les yeux. Vous devinez de qui je veux parler ?

– Je le crois, dit Bodzogian. Est-ce de Laborie qu’il est question ?

– Vous y êtes. Alors parlons peu et parlons bien. Voulez-vous me prêter votre concours ?

– Voyons d’abord à quelles conditions...

– Oh ! je ne suis pas ambitieuse, mon cher. Que M. Laborie, en épousant Antonine, lui reconnaisse dans le contrat un tout petit million d’apport, et je serai contente.

– On le serait à moins, fit Bodzogian. Et pour obtenir ce million... vous donneriez... combien ?...

– Cent cinquante mille francs, je vous l’ai dit.

– Vous aviez même parlé de deux cent, madame.

– Je ne m’en dédis pas. Je les donnerais.

– Comptant ?

– En titres de rente et en obligations françaises.

– Fort bien, mais quand ?

– Le jour où le mariage serait consommé. Vous voyez que je ne lésine pas, ajouta madame de Beauchamp.

Ostranick était devenu grave et réfléchissait.

Pendant ce temps, Nadinka avait achevé, au milieu des applaudissements, le morceau qu’elle exécutait.

A mesure qu’elle faisait vibrer l’instrument sous ses doigts habiles, Daniel s’était penché en avant, avait quitté sa place et s’était dirigé vers le piano, comme si cette musique l’eût fasciné.

Il était debout auprès de la jeune femme, visiblement troublé, haletant, ne perdant pas une note de cette mélodie mélancolique et profondément touchante, en dépit de sa rudesse et de son étrangeté.

– Mais il y a des paroles sur l’air que vous venez de jouer, fit-il observer à Nadinka, enivrée de ce succès.

– En effet, répondit-elle.

– Ne les savez-vous pas, madame ?

– Je les connais, monsieur, mais je ne sais pas chanter.

– Ah ! c’est dommage ! fit Daniel.

– Vous avez donc déjà entendu ce morceau ? interrogea la jeune femme.

– Oui, madame e ; deux fois.

– Où donc ?

– A Cracovie.

– Chez qui ?

– Chez le comte Borowski.

– Mais qui le chantait ?

– Votre cousine, Kitia.

– Comment ! fit la jeune femme dont le front se rembrunit. Elle a osé... devant vous...

– Non pas devant moi, madame. J’étais venu rendre visite au comte, et je l’attendais, lorsque j’ai entendu, dans la pièce voisine, sa jeune nièce chanter l’air dont vous avez si bien rendu les moindres modulations. Évidemment Kitia ne me savait pas là. Aussi je me gardai bien de faire un mouvement, de peur de l’effaroucher.

– Je vois que vos souvenirs sont précis, fit Nadinka avec une nuance de dépit.

– Je m’en défends si peu, madame, que si je ne craignais pas d’abuser de votre complaisance, je vous supplierais d’exécuter une seconde fois ce morceau.

– C’est cela ! Bravo ! bis ! crièrent Armand de Gresles et Antonine, qui se tenaient de chaque côté du piano.

– Le fait est que c’est ravissant, dit Molidor qui venait de tourner le roi.

Nadinka fut bien obligée de recommencer.

Cet incident avait attiré l’attention de la baronne et de Bodzogian.

Elle avait froncé les sourcils et murmurait à demi-voix, sans songer que l'Arménien était auprès d'elle :

– Ah ça ! est-ce que M. Laborie ferait la cour à madame Gorossmann ?

– Non, répondit sur le même ton Bodzogian.

– Vous croyez ?

– J'en suis sûr.

– Tant mieux alors, car, pour sa part, elle a l'air de le dévorer des yeux. Eh bien ! voyons, ma proposition vous sourit-elle ?

– Je ne dis pas non.

– Et je puis compter sur vous ?

– Pas encore. Si nous n'avons rien à craindre de Nadinka, il est une autre personne... Dès demain, je la sonderai à fond sur ce sujet, et, suivant ce qu'elle m'apprendra, je vous donnerai dans deux jours une réponse définitive.

– C'est convenu, fit madame de Beauchamp en se levant.

Ils se séparèrent et vinrent, comme les autres, former le cercle autour de l'exécutante.

Quand les dernières notes de ce chant bizarre eurent cessé de résonner à ses oreilles, Daniel se laissa tomber sur un fauteuil, en proie à une rêverie profonde.

Nadinka fronçait les sourcils. Quant à la baronne, qui ne comprenait rien à ce qui se passait, elle se rapprocha de lui d'un air inquiet.

– Désirez-vous prendre une seconde tasse de thé, monsieur Laborie ? demanda-t-elle avec toute la grâce qui lui restait.

Daniel sursauta, comme si l'on venait de le réveiller, et promena autour de lui un regard indécis.

– Oh ! pardon, madame... balbutia-t-il. La poésie sauvage de cette mélodie... les circonstances dans lesquelles je l'ai entendue jadis...

– Mais vous n'avez pas besoin de vous excuser, monsieur, répliqua madame de Beauchamp. Rien n'est plus naturel.

En disant ces mots, la baronne s'asseyait à la droite de Daniel et faisait signe à sa fille de se placer à sa gauche, tandis qu'Armand accablait Nadinska de compliments exagérés, et essayait de faire valoir auprès d'elle les avantages dont la nature l'avait doué.

– Vous avez parlé, si je ne me trompe, d'une demoiselle Kitia ? fit madame de Beauchamp pour entrer en matière.

– En effet, madame.

– C'est un nom délicieux et vraiment original. Et cette personne, dites-vous, est la cousine de madame Nadinka ?

– La cousine germaine, oui, madame.

– Le comte Borowski avait donc deux sœurs ?

– Précisément. L'aînée avait épousé le prince Karomiski ; la plus jeune s'était mariée au baron Milanowitz, un très-bon et très-courageux officier, qui n'avait malheureusement aucune fortune.

– Ils demeuraient donc chez le comte ?

– Non, madame, mais la mère de Kitia était morte, alors que la pauvre enfant n'avait pas plus de dix ans, et son père s'était fait tuer dans une des dernières insurrections dont la Pologne a été le théâtre. A douze ans, Kitia se trouvait donc orpheline et sans biens. Le comte Borowski, qui était veuf et sans enfants, lui ouvrit les portes de sa maison, l'adopta, compléta son éducation et en fit une jeune personne accomplie.

– Et elle est toujours avec lui ?

– Non, madame. Le comte est mort.

– Et Kitia, qu'est-elle devenue ?

– Je l'ignore, madame.

– Elle est donc restée à Cracovie ?

– C'est probable.

– Elle s'y est mariée, sans doute...

Daniel ne répondit pas. Il devint pâle et ressentit au cœur une douleur atroce. Il n'avait jamais songé à cela Comment ! il était possible que Kitia... Mais, au fait, pourquoi pas ? Elle devait avoir aujourd'hui dix-neuf ans... Rien n'était plus vraisemblable.

Comment admettre, en effet, que le prince eût laissé Kitia à Cracovie et ne l'eût pas emmenée avec lui à Paris, s'il n'avait été pleinement rassuré sur le sort de sa nièce ?

Ce fut pour Daniel une désillusion cruelle.

Madame de Beauchamp avait une trop grande expérience des hommes et des choses pour ne pas remarquer dans quel trouble singulier le nom de

Kitia et les souvenirs qui s'y rattachaient avaient jeté Laborie.

– Est-ce qu'il l'aimerait ? se demandait-elle avec inquiétude.

Alors, se rappelant tout à coup les paroles que Bodzogian venait de prononcer tout à l'heure :

– Cette autre personne, dont il parlait, et de qui il paraissait se préoccuper plus que de Nadinka, serait-ce Kitia ? murmura-t-elle.

Ses regards se dirigèrent sur la fille du prince.

Depuis qu'il était question de sa cousine, Nadinka, qui semblait auparavant ne supporter qu'avec une répugnance manifeste les assiduités de M. de Gresles, soutenait maintenant avec lui une conversation très-animée.

Quant au prince, il continuait avec Molidor la partie qu'il avait engagée, et y prêtait une attention d'autant plus soutenue, que le jeu favorisait insolemment son trop heureux adversaire.

Faisaient-ils exprès, tous les deux, de demeurer étrangers au sujet que la baronne avait abordé ? Vraiment on aurait pu le croire. Une indifférence semblable n'était pas naturelle, quand il s'agissait d'une jeune fille qui leur était attachée par les liens de la plus étroite parenté.

Un instant, la baronne songea à les interpeller directement. Elle commençait à s'intéresser elle-même au sort de Kitia, duquel lui semblait dépendre maintenant le mariage de sa fille avec Laborie ; mais elle réfléchit que mieux valait en ce moment laisser dans les ténèbres ce point obscur, sur lequel Bodzogian lui apporterait probablement dans deux jours tous les éclaircissements désirables.

Elle changea donc brusquement la conversation, et désireuse de faire briller à son tour le petit talent de musicienne dont Antonine était douée, elle la pria de se mettre au piano et de chanter quelque chose.

La jeune femme ne se fit pas prier. Elle n'avait rien de la virtuose ; mais elle possédait une mémoire prodigieuse et un talent d'assimilation réellement étonnant. Sans musique, et pour ainsi dire d'instinct, elle retrouvait sur le clavier les airs qu'elle avait entendus, en retenait les paroles et savait les accompagner juste assez pour soutenir une voix fort agréable, quoique peu sonore et peu étendue.

Dans le domaine de ces aptitudes spéciales rentraient principalement les airs d'opérette. Elle les chantait vraiment avec beaucoup de légèreté et de

crânerie, poussant l'esprit d'assimilation qui lui était particulier jusqu'à imiter et rendre assez exactement l'organe, la diction, les gestes des actrices qui les avaient interprétées au théâtre.

Antonine obtint un succès éclatant. Le prince Karomisky quitta la table de jeu, en posant deux louis sur le tapis vert, pour se livrer tout entier au charme de cette musique entraînante.

Molidor se leva également, après avoir empoché les jaunets avec un plaisir qu'il n'eut pas la force de dissimuler, et que, fort heureusement, madame de Beauchamp fut la seule à remarquer.

L'attention générale était concentrée sur Antonine, qui égrenait, les unes après les autres et sans se faire prier, les ariettes de toutes les opérettes en vogue. Elle obtint un succès fou de rire, en imitant les gestes et la voix imperceptible de Céline Chaumont, dans les couplets de la *Princesse de Trébizonde* :

Quand je dans' sur la corde roide...

Tout le monde était étonné, ravi, enthousiasmé ; Daniel lui-même applaudissait à tout rompre. C'était la première fois qu'il entendait transporter de la scène à la ville ces chansonnettes burlesques. Cela l'amusait très-naïvement.

– Quelle excellente cabotine ferait la comtesse ! se disait-il en l'écoutant.

N'importe, le succès d'Antonine avait fait oublier sans peine celui que Nadinka venait de remporter, l'instant d'auparavant, avec sa mélodie nationale.

La baronne rayonnait. Aussi ne voulut-elle pas que sa fille poussât l'expérience jusqu'à se rendre fastidieuse. Elle interrompit donc Antonine en plein succès, et pria Nadinka de donner à ses amis un nouvel échantillon « du délicieux talent dont elle avait fourni la preuve ».

Nadinka n'osa pas s'en défendre. Elle prit place au tabouret ; mais comprenant, avec cet instinct de la femme qui ne s'égare jamais, qu'elle ne détruirait pas l'effet qu'Antonine avait produit, elle ne voulut du moins rien jouer de banal et qui fût connu déjà de ceux qui l'écoutaient.

Elle n'exécuta donc que des airs de son pays et y déploya tour à tour un profond sentiment et une grande puissance. Elle fut très-applaudie, mais

non pas avec cet enthousiasme qui avait accueilli les égrillardises qu'Antonine détaillait si savamment.

Désireuse pourtant de reprendre, aux yeux de Daniel principalement, tous ses avantages, elle termina en recommençant pour la troisième fois, et sans que personne le lui redemandât, l'air qui avait si fort impressionné Laborie.

Si ce ne fut qu'auprès de lui, elle obtint du moins un succès complet. Daniel ne perdait pas une note de musique, pas un mouvement de ses doigts agiles, pas une expression de sa physionomie. C'était tout ce qu'elle demandait.

Certaine alors que cette mélodie survivrait dans l'esprit du jeune ingénieur à toutes les cascades de la comtesse, elle ferma le piano et se leva.

Il était onze heures. On se remit à causer quelque temps encore. Ce ne fut pas le coup d'œil le moins pittoresque de la soirée. Nadinka et Antonine vinrent s'asseoir à la droite et à la gauche de Laborie ; madame de Beauchamp se mit en face de lui, afin de surveiller les moindres évolutions de l'ennemi, tandis que le prince s'appuyait familièrement sur le fauteuil de Daniel, et que Molitor se plaçait devant lui, derrière la baronne, pour ne pas se laisser oublier.

Bodzogian et Armand se tenaient debout devant la cheminée, étrangers en apparence au spectacle de ces ambitions déchaînées.

Quant à Daniel, il s'était laissé entourer avec une nonchalance bienveillante, ne paraissant se douter en aucune façon qu'il fût un objet d'ardente convoitise pour tous ces chasseurs de millions qui se groupaient autour de lui.

Cependant, vers onze heures et demie, il se leva et demanda la permission de se retirer.

Le prince lui offrit une place dans sa voiture, mais Laborie s'excusa, en disant qu'il n'avait pas commandé la sienne pour avoir la satisfaction de rentrer à pied.

– Du moins, monsieur, dit la baronne, il reste bien entendu que nous serons chez vous demain, à trois heures ?

– J'espère même que vous n'y manquerez pas, mesdames, répondit-il galamment, en se tournant vers Antonine et Nadinka.

– Soyez tranquille, monsieur, promit Molitor.

Daniel prit congé. Bodzogian s'en alla en même temps que lui, et ils disparurent.

Le prince et sa fille partirent quelques instants après, puis ce fut le tour de Molidor, qui s'engagea à revenir le lendemain, à deux heures précises.

La baronne, Antonine et Armand demeurèrent seuls dans le salon.

– Eh bien, madame ? fit Armand en s'adressant à madame de Beauchamp. Que vous disais-je ? Voyez-vous maintenant rien d'impossible au projet que je vous ai soumis ? Le ciel ne se déclare-t-il pas ouvertement en notre faveur ? Laborie n'est-il pas venu chez vous, sans que j'aie même pris la peine de l'y conduire ? Et, convenez-en, ce n'était pas le plus facile !

– Sans doute, mais vous n'y êtes pour rien, mon cher.

– Je ne m'en vante pas non plus. Je n'ai pas caché à Antonine mon étonnement de trouver cet homme ici ; mais qu'importe ? Il n'en est pas moins venu. Vous allez demain chez lui. Si vous avez envie d'en faire votre gendre, le reste vous regarde. Quant à moi, j'espère que vous ne me reprocherez plus d'avoir trahi votre confiance. Me suis-je assez sacrifié ce soir ? Avais-je l'air d'un monsieur qui n'est bon à rien ? Ai-je été assez maître de moi-même ? Ai-je compromis votre fille par le moindre geste imprudent ?

– Vous avez été très-convenable, je vous rends justice ; mais, franchement, vous me devez bien cela après l'indigne conduite que vous avez tenue envers moi et envers cette sotte d'Antonine.

– Eh h ! madame, répliqua cyniquement Armand, si votre fille possède aujourd'hui les deux cent mille francs dont vous prenez si largement votre part, à qui le doit-elle ? Est-ce à elle ou est-ce à moi ?

– C'est à vous, je n'en disconviens pas.

– Alors, trêve de reproches, ma chère dame ! J'aime – votre fille à ma façon, moi. Laissez-moi faire, elle ne sera jamais malheureuse par ma faute. Si je ne lui avais pas amené le comte de Pradiles, juste à point pour endosser la paternité de notre enfant, où en serait-elle aujourd'hui ?

– Elle serait pure, monsieur, répondit précieusement la baronne, et n'en serait pas réduite aux expédients pour trouver un mari.

– Laissez-moi donc tranquille ! fit Armand avec un haussement d'épaules. Antonine aurait fini par faire comme vous, ma bonne Coinard.

Elle aurait cascader avec un autre, au lieu de cascader avec moi ; elle ne serait pas comtesse ; elle aurait mis, comme vous, vingt-cinq ans pour ramasser quatre-vingt pauvres mille francs à tous les coins de rue...

– Monsieur ! interrompit madame de Beauchamp, qui suffoquait de rage.

– Allons, calmez-vous, dit Armand. Vous savez bien que vous ne pouvez pas *le faire à la pose* avec moi. Pendant ces vingt-cinq ans, vous avez fait vos farces avec ma mère, qui me les a toutes racontées. Ainsi, n'espérez pas me persuader que vous ayez été la vertu même, ni que le colonel baron de Beauchamp, votre ancien amant, ait servi dans un autre régiment que la table d'hôte de la rue des Martyrs.

– Et quand cela serait ? fit nettement la baronne, ivre de colère ; est-ce devant ma fille que vous devriez me le rappeler ?

– Votre fille ? ricana Armand. Ah ! parbleu ! il y a longtemps qu'elle sait à quoi s'en tenir. Allons, ma bonne Rose Coinard, ne nous fâchons pas. Si j'ai tenu à vous dire une bonne fois toutes vos vérités, c'est pour en finir avec ces airs indignés et méprisants que vous affectez envers moi. Tel n'était pas votre avis, souvenez-vous-en, quand vous m'avez attiré chez vous, il y a trois ans. C'était pour votre compte que vous me trouviez joli garçon et que vous m'offriez les conseils de votre longue expérience. Je vous ai préféré Antonine, qui pensait comme vous, mais qui avait vingt ans de moins : voilà mon crime, je le sais. Eh bien ! que voulez-vous ? Il faut bien en prendre votre parti et ne pas trop me traiter en chien galeux, si vous désirez que nous restions de bons et loyaux associés. Vous savez bien que je n'aurais qu'un mot à dire pour faire fuir à tire-d'aile les pigeons que j'ai amenés chez vous, et. pour réduire à néant ces projets de mariage, auxquels vous sembliez ce soir mordre avec tant d'appétit.

Madame de Beauchamp ne répliqua pas. Elle suffoquait, mais elle avait peur.

Antonine eut pitié d'elle.

– Allons, Armand, dit-elle d'une voix câline, ne sois pas si dur pour ma pauvre mère e !

– Je ne demande pas mieux, répondit-il ; mais alors pas de prud'homie stupide ! Pourquoi me traite-t-elle toujours en ennemi, quand je ne veux que ton bien et le sien, quand, pour te rendre veuve et libre, j'ai fait... ce qu'elle

n'aurait jamais osé faire, assurément ? Donnons-nous la main tous les trois, croyez-moi ! Acheminons-nous ensemble vers la fortune, au lieu de nous entre-dévorer. Allons, est-ce dit ?

Alors il se pencha vers la baronne.

– Voyons, ma petite Rose, dit-il avec une tendre inflexion de voix, il paraît que vous étiez bonne fille dans le temps ; ma mère, du moins, me l'a dit souvent. Oubliez une bonne fois la farce que je vous ai jouée ; soyons amis, unissons nos efforts, nos ressources, notre esprit, pour atteindre le but que nous poursuivons. Voulez-vous ? Que diable ! cinq millions en valent bien la peine, il me semble !

– Ah ! si vous eh arrivez là, Armand, soupira la grosse Rose, décidément vaincue, je vous pardonne tout t !

– A la bonne heure ! mais plus de reproches, plus de sottises et inutiles rancunes ! Vous le promettez ?

– Oui ; mais soyez prudents, tous les deux. Ne compromettez pas le succès par des sensibleries dangereuses.

– Soyez tranquille, maman, fit Armand en l'entourant de ses bras. Nous serons bien sages. Antonine a promis de m'obéir aveuglément, et, quant à moi, vous savez si je meurs d'envie de reprendre à ce Laborie les millions qu'il m'a volés !

Rose Coinard s'attendrit enfin et lui tendît la main, en signe de réconciliation.

Antonine l'embrassait, pendant qu'Armand lui souriait. Le tableau était vraiment touchant.

– Ah ! mes enfants, que c'est bon de s'aimer et d'être aimé ! dit la baronne, dont le cœur ne sut pas résister à ces caresses et qui nageait en pleine idylle.

VIII

Bodzogian était bien loin du calme et de l'indifférence qu'il avait affectés pendant cette longue soirée.

Pour lui, la question se résumait à ceci : Vaut-il mieux servir Daniel que la baronne ? Dois-je me contenter momentanément d'emprunter à celui-ci les vingt mille francs dont j'ai absolument et immédiatement besoin ; ou serait-il plus avantageux pour moi d'attendre et d'aider madame de Beauchamp à jeter Antonine dans les bras de Laborie, et de toucher les deux cent mille francs qu'elle m'a promis ?

Mais, au fait, qui l'empêchait de concilier à la fois ces deux intérêts ? Il ne s'agissait que de satisfaire pour l'instant la curiosité de Daniel, de lui faire entrevoir la possibilité de retrouver Kitia, sauf à l'en empêcher plus tard et à lui faire épouser la comtesse de Pradiles.

Telle était, en effet, la résolution que Bodzogian avait prise pendant que tant d'intérêts divers s'agitaient sous ses regards impassibles.

C'était un singulier caractère que ce Bodzogian. Bien élevé, possédant des connaissances étendues, intelligent distingué, doué d'une physionomie avenante, il avait tout ce qu'il faut pour réussir en ce monde par le travail et l'activité, s'il n'avait été dévoré, dès sa plus tendre enfance, par une insatiable ambition.

Issu d'une famille honorée, il avait grandi dans la plus modeste aisance, lorsque son père eut la fatale idée de l'envoyer à Paris.

Le vieux Bodzogian possédait, en effet, en Arménie des terrains immenses, mais qui ne lui rapportaient absolument rien. Sachant en quel état de négligence et d'abandon se trouvait l'agriculture en Arménie, et désireux, dans l'intérêt de sa nombreuse progéniture, de faire valoir un jour ces terrains improductifs, il envoya son fils aîné à Paris chez un professeur dont on lui avait vanté le mérite, afin que celui-ci le préparât aux examens nécessaires pour entrer à l'École de Grignon. Le professeur s'acquitta à son honneur d'une tâche que l'intelligence de l'élève lui rendait facile.

Malheureusement, Ostranick, livré à lui-même à un âge que toutes les séductions attirent, n'eut pas la force de résister aux innombrables tentations que Paris faisait chaque jour naître sous ses pas.

Dans le principe, le vieux Bodzogian se montra assez crédule pour donner à son fils tout l'argent que celui-ci lui demandait ; mais quand Ostranick, qui était sorti de l'École depuis deux ans, parla de séjourner encore deux ou trois ans à Paris, sous prétexte d'y perfectionner son éducation agricole, le père se fâcha et le somma de revenir aussitôt. Ostranick fit la sourde oreille. A trois reprises, il avait dévoré les sommes que le vieux Bodzogian lui avait fait parvenir pour payer son retour, lorsque son père, las de vider sa bourse dans ce tonneau des Danaïdes, lui déclara enfin qu'il ne lui enverrait plus une obole.

Ostranick en fut réduit aux expédients pour soutenir le train de vie qu'il avait mené jusqu'alors.

Il avait fait de belles connaissances ; il les mit d'abord à contribution ; puis, quand ces ressources lui firent défaut, il se rejeta sur les marchands : il se fit passer pour un riche fils de famille, que des difficultés momentanées empêchaient de toucher un opulent patrimoine, acheta des parures de diamants, des objets d'art, des chevaux, des voitures, qu'il revendait le jour même, donnant des à-compte aux plus pressants avec l'argent que les autres lui avaient fourni, continuant à jeter l'or par les fenêtres, sans souci du lendemain, bravant l'avenir, détournant la tête pour ne pas mesurer du regard l'abîme au fond duquel il roulerait tôt ou tard.

L'heure terrible allait sonner pour lui, lorsqu'il rencontra Laborie.

Le jour où ils se retrouvèrent, ils renouèrent connaissance à table. Précisément Daniel venait d'hériter de son cousin Marignan ; il raconta à

Ostranick l'origine de sa nouvelle fortune.

Celui-ci manifesta une grande joie. Lui aussi, il était riche, disait-il. Sa mère, qu'il avait eu la douleur de perdre, lui avait laissé des biens considérables. Il avait fait un voyage en Arménie et chargé son père de vendre ces riches domaines, attendu qu'il était bien décidé sa ne jamais quitter Paris.

– Seulement, ajouta-t-il, on ne vend ni comme on veut, ni le prix qu'on veut, dans notre pays ; de sorte que je tire un peu la langue.

– Qu'à cela ne tienne ! proposa Daniel. Je suis à votre disposition.

Ostranick se garda bien d'accepter ce jour-là.

– Y pensez-vous ? se récria-t-il. Un homme comme moi n'en est pas à quelques billets de mille francs près.

Daniel n'était pas encore assez habitué à sa nouvelle fortune pour ne pas être ébloui. Il crut naïvement à la table que Bodzogian lui avait récitée. Chaque fois qu'il le rencontrait, il lui demandait :

– Eh bien ? avez-vous enfin reçu.

– Pas encore ; je n'y comprends rien !

– Mais alors vous devez être à court d'argent ?

Il fallut que Daniel employât presque la violence, ant Bodzogian s'en défendait avec vigueur, pour lui faire accepter à plusieurs reprises deux ou trois billets de mille francs.

Tout passe, tout lasse, tout casse. Bodzogian sentait oien que cette ressource allait lui manquer, comme les autres ; mais pour jouer jusqu'au bout son rôle de riche étranger, il ne pouvait modifier en rien sa manière de vivre.

Malgré cela, la corde était si tendue et si usée qu'elle menaçait de rompre s'il ne frappait pas un grand coup, c'est-à-dire s'il ne désintéressait pas ses créanciers et ne se reconstituait pas un nouveau crédit.

Comment leur faire prendre patience ? Il n'y avait pas deux moyens. Il fallait que Laborie lui donnât de quoi les faire taire, en attendant que la baronne lui fournît de quoi les payer, – car la baronne, qu'il avait mise à l'épreuve quelques jours auparavant, n'était pas femme à rien avancer sur des chimères !

Hésiter n'était donc plus possible. Aussi, lorsqu'en sortant de chez madame de Beauchamp, Daniel s'empara du bras de Bodzogian, celui-ci prit un petit air mystérieux rempli d'alléchantes promesses.

– Eh bien ? demanda Laborie. Vous avez causé de Kitia avec le prince. que vous a-t-il dit ?

– Ma foi ! dit Bodzogian, je vous avouerai que je n'ai pas pu tirer grand'chose du prince. Ce satané Molidor est venu lui proposer une partie, au moment où je commençais à obtenir.

Daniel laissa échapper un geste d'impatience.

– Cependant, se hâta d'ajouter Ostranick, il m'a confessé une partie de la vérité.

Laborie respira plus librement.

– Seulement, continua l'Arménien, il tient, je ne sais pourquoi, à ce que la chose demeure secrète jus qu'à nouvel ordre. Si l'amitié que j'ai pour vous me porte à trahir la confiance qu'il m'a montrée, j'ose donc espérer que vous ne m'en ferez pas repentir, en laissant deviner au prince ou à sa fille, par la moindre inconséquence de langage, que je vous ai répété ce que je suis le seul à savoir.

– Ne craignez rien, cher ami, protesta Daniel.

– Vous me le jurez, n'est-ce pas ?

– Sur l'honneur !

– Eh bien ! mon cher, fit Bodzogian, apprenez d'abord que Kitia vit, qu'elle est toujours libre et plus jolie que jamais.

– Ah ! dit Laborie dont la poitrine parut soulagée d'un grand poids. Mais que fait-elle ? Où est-elle ? demanda-t-il coup sur coup avec une vivacité fiévreuse.

– Voici ce qui s'est passé, dit Ostranick du même air mystérieux. A la mort du comte Borowski, qui l'avait recueillie et dont elle s'imaginait sans doute devenir l'héritière, Kitia fut un peu déconcertée de voir que l'immense fortune de son oncle lui échappait et passait entre les mains de sa cousine. Aussi reçut-elle assez froidement les avances que lui firent le prince et sa fille pour l'engager à venir demeurer chez eux. Comprenant jusqu'à un certain point le dépit que devait éprouver la pauvre enfant, ceux-ci eurent la délicatesse de ne pas insister, et la laissèrent dans la maison

qu'habitait le comte de son vivant, sous la tutelle d'une femme âgée, qui remplissait, depuis quinze ans, dans leur maison les fonctions de gouvernante. Ils se contentèrent de pourvoir à tous ses besoins, en attendant que la douleur et la déception de Kitia se fussent apaisées.

– Voilà une conduite qui me surprend beaucoup, fit Daniel avec un étonnement réel. Je n'aurais jamais cru Kitia si fort attachée aux biens de ce monde, qu'elle éprouvât la moindre désillusion, en voyant lui échapper une succession sur laquelle elle n'avait pas le droit de compter.

– Peut-être... fit Bodzogian an ; mais il paraît que cela fut ainsi, et que Kitia leur garde encore rancune de la spoliation dont elle les accuse.

– Comment ! s'écria Daniel. Elle ose accuser...

– Non pas à haute voix, corrigea vivement Ostranick, mais elle ne les accuse pas moins, en persistant à ne pas vouloir vivre auprès d'eux, ainsi qu'ils n'ont cessé de le lui proposer.

Cela paraissait si monstrueux à Laborie qu'il secoua la tête avec incrédulité.

– Attendez, dit Bodzogian, je n'ai pas fini. Soit que Kitia finisse par s'ennuyer dans le fond de la Pologne, soit qu'elle reconnaisse enfin les torts dont elle s'est rendue coupable, elle vient, tout dernièrement, de changer d'avis. Dans la dernière lettre qu'elle écrivait à Nadinka, elle annonçait qu'elle acceptait enfin les offres de sa cousine, et qu'elle ne tarderait pas à venir les retrouver.

– Ah ! fit joyeusement Daniel. Mais alors, reprit-il d'une voix altérée, ce n'est donc pas elle que j'ai vue sortir, il y a trois jours, de la maison qu'habite son oncle ?

– Nécessairement, non, répondit Bodzogian d'un ton péremptoire.

– C'est singulier... J'aurais juré... La même taille... la même couleur de cheveux... un peu plus forte peut-être... mais elle a deux ans de plus qu'à l'époque où je l'ai quittée...

– Cela n'a rien d'étonnant, mon cher ; mais vous avez été le jouet d'une illusion, puisqu'on l'attend d'un jour à l'autre. Seulement, je ne sais pourquoi, le prince ne se soucie pas de divulguer son arrivée, et, d'un autre côté, il m'a laissé entendre qu'il ne serait pas fâché de la marier le plus tôt possible.

– Voilà pourtant qui est assez difficile à concilier.

– Sans doute ; mais voulez-vous que je vous dise toute ma pensée ?

– Je ne demande que cela.

– Eh bien, j’ai cru comprendre que le prince se défie de vous, et que c’est principalement à vous qu’il désire cacher le retour de sa nièce.

– A moi ? Et pourquoi ?

– Comment ! vous ne le devinez pas ? Est-ce bien possible ? Vous ne vous êtes pas aperçu que le prince voudrait vous avoir pour gendre, et que Nadinka ne demande pas mieux ?

– Vous le croyez donc aussi, vous ?

– C’est clair comme le jour. Ils craignent probablement tous les deux que la vue de Kitia ne réveille en vous certains souvenirs... certaines préférences... qui, malgré la pauvreté de cette enfant, feraient pencher la balance en sa faveur. – Et, d’après ce que vous me racontiez l’autre jour, convenez qu’ils n’ont pas tout [à fait tort, ajouta Ostranick.

– Soit ; mais alors comment le prince espère-t-il sortir de cette impasse ?

– De la façon la plus simple du monde : en choisissant d’avance le mari qu’il compte donner à Kitia.

– Vous croyez ? fit Daniel effrayé.

– J’en suis certain.

– Et ce mari... il vous l’a nommé ?

– Pas précisément, mais il m’a donné à entendre que ce serait...

– Qui ? demanda Laborie, en voyant que son ami hésitait.

– Moi, répondit Bodzogian.

– Vous ! Et vous avez accepté ?

– Tudieu ! comme vous y allez, mon cher ! Je n’accepte jamais d’abord les situations qui ne sont pas très-clairement définies ; ensuite je n’aurais pris assurément aucun engagement sans vous avoir consulté.

– De sorte, fit Daniel pensif, que tout cela n’existe encore qu’à l’état de projet...

– Bien entendu. Dans tous les cas, je ne trahirai certainement pas l’amitié qui nous unit ; mais comprenez-vous à présent pourquoi le prince m’a recommandé la plus grande discrétion et pourquoi j’ai exigé moi-même votre parole que vous ne me vendriez pas ?

– Je le comprends. Maintenant, qu’allez-vous faire ?

– Pas grand’chose, répondit Ostranick. Je vais voir venir le prince, laisser arriver Kitia, et dès qu’elle sera à Paris, comme je serai le premier à le savoir, je vous en avertirai.

– Vrai ? vous feriez cela pour moi ? s’écria Laborie, emporté par la reconnaissance.

– Certes. Ne suis-je pas votre ami, – plus que cela, votre obligé ?

– Ne parlez donc pas de cela, Bodzogian. C’est une misère. – Savez-vous quand elle arrivera ? reprit-il.

– Non, et c’est ce qui me contrarie le plus, car il me sera impossible de l’attendre longtemps.

– Pourquoi ?

– Parce que j’ai deux ou trois créanciers récalcitrants, qui menacent de me poursuivre. Or, la lettre que j’ai reçue de mon père aujourd’hui... Tiens ! c’est vrai, je ne vous l’ai pas dit encore...

– Non. Vous avez reçu une lettre ?

– Par le courrier de ce matin.

– J’en suis heureux pour vous, cher ami, surtout si cette lettre vous apporte de bonnes nouvelles.

– D’excellentes, fit Bodzogian. Mon père m’annonce que vers le commencement du mois prochain je recevrai un premier à-compte de huit cent mille francs sur ce qu’il me doit.

– Alors, vous êtes sauvé ?

– Sans doute, mais j’ai encore de vingt à vingt-cinq jours à patienter, et ces maudits créanciers refusent de m’accorder aucun délai. Il serait donc fort possible que je fusse obligé de disparaître, jusqu’au jour où je serai enfin maître de la situation.

– Vous ! quitter Paris en ce moment... quand Kitia peut arriver d’un instant à l’autre... Et je ne le saurais pas ! Non, c’est impossible ! s’écria Daniel avec agitation.

– J’en suis aux regrets pour vous, mon pauvre 1 Laborie, mais vous sentez bien que je ne puis pas courir la chance d’être mis en prison, comme un voleur, quand je suis à la tête d’une fortune que je vais peut-être réaliser dans quelques jours...

– Je ne suis donc pas là, moi ? fit Daniel.

– Vous plaisantez, mon ami, se défendit Bodzogian. Vous que j’ai déjà mis à contribution trois ou quatre fois ! Vous qui avez été si bon, si généreux...!

– Non pas tant que vous venez de l’être envers moi, riposta Daniel. Ainsi, comptez sur ma gratitude éternelle.

– Vous m’accablez de confusion, cher ami ; mais je m’accepte pas, je ne puis pas accepter. Songez qu’il ne s’agirait pas cette fois de deux ou trois mille francs...

– Combien vous faudrait-il donc ?

– Vingt mille francs au moins, pour calmer l’appétit de ces affamés.

– N’est-ce que cela ! dit joyusement Daniel, vous les aurez.

– C’est que... cela presse horriblement.

– Les voulez-vous aujourd’hui ?

– A pareille heure ! Comment ! vous avez chez vous...

– Je ne les ai pas en billets, mais je vous donnerai, sur mon banquier, un chèque que vous pourrez toucher demain à la première heure.

L’œil de Bodzogian étincela.

– Non, fit-il brusquement, je ne veux pas. Un tel sacrifice de votre part...

– Un sacrifice ? dit Laborie. Vous riez, mon cher ! J’ai trois ou quatre fois cette somme à ma disposition, et je ne sais comment la dépenser. Laissez-moi donc jouir du seul plaisir que donne la fortune : faire des heureux !

– Si réellement cela ne vous gêne pas, j’accepte donc, répondit Bodzogian.

– Alors, il faut que vous preniez la peine de venir jusqu’à mon hôtel.

– Ce sera pour moi un double plaisir, mon ami, puisque cela me permettra de vous être utile. Mais il se fait tard... je ne voudrais pas revenir à pied, chargé d’une somme de cette importance. Si nous prenions une voiture ? proposa Ostranick, impatient de toucher le chèque que Daniel lui avait promis.

– Volontiers, fit Laborie.

Ils venaient d’atteindre la place de la Concorde. Bodzogian héla un coupé dans lequel ils montèrent, et ils atteignirent bientôt l’avenue d’Eylau.

Daniel prit son carnet de chèques, en remplit une feuille, qu'il déchira et tendit à l'Arménien.

– Voilà qui est fait ! dit-il en souriant. Surtout, ne manquez pas de m'avertir aussitôt que Kitia sera à Paris !

– Je n'y manquerai pas, promit Bodzogian avant de s'éloigner.

Il remonta en voiture, possédé d'une joie qui tenait du délire.

« Avec un niais comme Laborie, se disait-il, on ne doit désespérer de rien. J'ai commencé ce soir, j'aurai bientôt fait de le dégoûter de Kitia. Après ça, je lui pousserai Antonine comme je voudrai. »

Ainsi se traduisait la reconnaissance de ce misérable.

Bien entendu, il n'y avait pas un mot de vrai dans l'histoire qu'il avait racontée à Daniel. Le prince ne lui avait rien dit ; il ne savait rien, absolument rien. Il avait forgé ce récit à plaisir, grâce aux confidences que le prince et Laborie lui avaient faites, chacun de leur côté.

En effet, aux premiers mots qu'il avait touchés au prince de Kitia, celui-ci avait feint de ne pas le comprendre. Quelle Kitia ? Comment Bodzogian la connaissait-il ? Quel intérêt avait-il à s'informer d'une chose qui ne le regardait pas ? Aux questions que lui posait Ostranick, il n'avait cessé de répondre par d'autres questions, ne cachant ni ses défiances, ni sa résolution de garder le silence.

Le prince n'avait donc pas prononcé un seul mot qui pût mettre Bodzogian sur la trace de Kitia, lorsque Molidor vint lui proposer une partie et lui épargner la peine de rompre brusquement la conversation. Mais qu'importait à l'aventurier ? Nul ne pouvait lui demander compte de ses calomnies, puisque Daniel avait juré le se taire.

Quant à Daniel, il était resté sous le coup des révélations étranges que Bodzogian venait de lui faire. Une révolution si soudaine dans les sentiments et la conduite de Kitia l'avait laissé incrédule ; mais comment pouvait-il en douter après les assertions d'un homme qu'il croyait honnête, qu'il mesurait par conséquent à sa taille, et dont rien ne pouvait lui faire suspecter la bonne foi ? N'aurait-il pas été monstrueux de soupçonner un homme qui protestait si hautement de son amitié, de son dévouement, qui sacrifiait avec tant de générosité ses propres intérêts à ceux de ses amis ? Daniel avait fini par croire à tout ce que Bodzogian lui avait raconté.

Il était donc fort triste et sérieusement affligé.

Comment, Kitia était encore à Cracovie ! Comment, elle était tombée si bas ! A quels perfides conseils avait-elle donc obéi ? Car Daniel avait beau accepter comme vrais les renseignements que lui avait donnés Bodzogian, il ne pouvait pas admettre qu'en agissant ainsi, la jeune fille eût obéi à ses propres inspirations.

Malgré tout, ce lui fut un grand crève-cœur !

– Allons ! n'y pensons plus !... se disait-il en se mettant au lit.

Il essaya de fermer les yeux et de s'endormir. En dépit de ses efforts, il n'y parvint pas. L'image de Kitia le poursuivait et ensoleillait l'obscurité dans laquelle il était plongé – non pas l'image de Kitia telle que la lui avait dépeinte Bodzogian, mais telle qu'il l'avait connue jadis, avec ses beaux cheveux blonds d'or crépelés, avec ses grands yeux bleus, profonds et doux, avec l'adorable ingénuité qui se peignait sur l'ovale pur de son visage raphaélesque, son sourire espiègle et candide à la fois, sa grâce enfantine, ses joues roses, veloutées comme la pêche, et ses dents nacrées, véritable collier de perles, auxquelles ses lèvres roses servaient d'écrin.

Il voulait l'oublier pourtant. Il ralluma sa bougie et prit un livre, pour occuper son insomnie, pour fuir surtout la charmante vision qui l'obsédait ; mais les caractères dansaient comme des feux follets dans la lande, les mots s'alignaient sans cohésion devant ses yeux éblouis. Ses regards se fixaient bien sur le livre, mais sa pensée était ailleurs. Il revoyait dans ses moindres détails la soirée qui avait précédé son départ de Cracovie, soirée dans laquelle Kitia avait voulu faire ses premiers débuts de jeune fille, afin de lui dire adieu.

Il se rappelait la grâce enchanteresse de la chère enfant, la légère teinte de mélancolie qui recouvrait son visage et perçait jusque dans son sourire résigné, le regard chargé de regrets qu'elle lui avait adressé au moment où il s'éloignait... Tout cela était aussi frais dans sa pensée que s'il l'avait quittée la veille.

Et, de ces souvenirs, il ne lui resterait plus rien ! La Kitia d'autrefois s'était transformée en une fille de boursier, sachant le cours de la rente, connaissant la valeur de l'argent, calculant combien de jouissances la

succession de son oncle devait lui rapporter, et furieuse de voir que ces richesses lui avaient échappé !

Était-ce possible ? Il fallait bien l'admettre, puisque Bodzogian l'avait dit. En effet, Daniel s'expliquait maintenant pourquoi Kitia n'accompagnait jamais ni le prince, ni Nadinka, et pourquoi ceux-ci se renfermaient dans le singulier silence qui l'avait si fort étonné. C'est que Kitia n'était pas à Paris, et qu'ils ne voulaient pas avouer quels motifs honteux la retenaient à Cracovie.

– Qu'elle y reste donc à jamais ! murmura Daniel en s'endormant, vaincu par la fatigue et la souffrance.

Le lendemain, quand il sonna son valet de chambre et quand celui-ci eut ouvert les rideaux et les persiennes, Daniel bondit hors de son lit. Onze heures ! Comment, il était onze heures !

– Dépêchons-nous, François, lui dit-il. Il faut que tout soit en ordre avant trois heures. J'attends une assez nombreuse compagnie.

Le valet s'inclina silencieusement et procéda à la toilette de son maître, qui put se mettre à table vers midi, mais ne fit pas grand honneur au déjeuner.

Il donna ses ordres, fit garnir son cheval de selle et alla faire un tour au Bois, afin de dissiper les pesanteurs que cette nuit d'agitation lui avait laissées.

Vers deux heures, il rentra, boutonna une redingote noire sur un gilet blanc, et se rendit dans sa galerie. C'était là que, depuis six mois, il s'était plu à entasser toutes les merveilles d'art, de sculpture et de peinture qui avaient attiré son attention.

Çà et là, dans cette galerie, qui mesurait vingt-cinq mètres de long sur dix de large, il avait fait placer des divans, très-bas et très-larges, sur lesquels il s'étendait paresseusement, le cigare à la bouche, changeant de place à chaque instant, pour étudier, les uns après les autres, et dans tous les sens, les bronzes, les statues, les tableaux, les bahuts, les faïences, les ivoires, les émaux, les cires, dont il s'était entouré.

Dans cette pièce seulement, il jouissait des bienfaits de la fortune. Être riche pour vivre au milieu des délicatesses de l'art, à la bonne heure ! Quant au luxe des appartements, des chevaux et des voitures, il ne s'en occupait

pas. Il abandonnait ce soin aux domestiques, sachant bien que, par amour-propre, messieurs de l'écurie ne voudraient pas rester au-dessous de leurs confrères.

Son valet de chambre commandait dans la maison ; son cocher avait la haute main dans l'écurie. Quand il leur avait donné ses ordres, Daniel ne s'occupait plus de rien. Et, précisément parce qu'il ne s'en occupait pas, il était un peu volé, mais admirablement servi. Que lui importaient quelques billets de mille francs ? N'évitait-il pas par ce moyen les tracasseries d'une surveillance jalouse, les criailleries de l'un, les réclamations de l'autre ? C'étaient le valet de chambre et le cocher qui recrutaient tout le personnel dont ils avaient besoin. Maintenant, arrangez-vous !

Daniel s'en trouvait très-bien. Au lieu d'avoir huit domestiques à gourmander, il n'en avait que deux. Si la moindre chose clochait dans le service, c'était à François ou à Toby qu'il s'en prenait. Aussi François et Toby se montraient-ils cent fois plus sévères envers leurs subordonnés que leur maître ne l'eût jamais été.

Trois heures venaient à peine de sonner, lorsqu'un grand bruit retentit dans le vaste et sonore escalier.

La baronne, Antonine et Nadinka, qu'accompagnaient le prince et Molidor, envahissaient l'hôtel avec des petits cris effarouchés, des joies de pensionnaires en escapade, admirant au passage les tapisseries de haute lisse qui recouvraient les panneaux, ainsi que deux admirables statues de bronze et marbres polychromes, qui servaient de lampadaires à cette somptueuse antichambre.

Elles furent introduites enfin, après avoir traversé le salon, dont la richesse provoqua de nouvelles admirations, dans la galerie où les attendait Daniel et vers laquelle les guidait François.

A peine échangèrent-elles quelques mots de politesse avec le maître de céans. Elles s'éparpillèrent aussitôt pour contempler de plus près les merveilles qui, de toutes parts, sollicitaient leur curiosité. Rien ne les déconcerta, ni la nudité des statues de marbre, ni les ceintures de chasteté qui se cachaient sous les vitrines, à côté d'une foule d'autres objets, aussi précieux par le fini de leur travail que par leurs formes élégantes et leur ancienneté.

Elles s'appelaient d'un bout de la galerie à l'autre, rougissant, échangeant à voix basse leurs réflexions, tantôt graves et réservées, tantôt éclatant de rire, sans que l'on sût pourquoi. Parfois elles appelaient Daniel pour lui demander certaines explications, qu'il leur donnait de la meilleure grâce du monde, ravi lui-même des étonnements que provoquaient ses trésors.

Le prince admirait, lui aussi, en toute franchise, bien que d'une façon moins bruyante. Quant à Molidor, il ne quittait pas d'une semelle Laborie, dont il semblait être l'aide de camp, pour ne pas dire l'ombre.

Au bout d'une demi-heure, les dames en avaient assez. Honorine demanda s'il serait indiscret de visiter le reste des appartements. Daniel s'offrit à leur servir de guide ; elles acceptèrent.

Elles ne lui firent grâce de rien. Les chambres à coucher, les cabinets de toilette la salle de bains, le fumoir, la bibliothèque, le petit et le grand salon, elles parcoururent tout, même l'étage supérieur, où se trouvaient la lingerie, les chambres de domestiques, la réserve des liqueurs et, dans la plus grande des pièces en façade, la chambre de garçon qu'habitait Daniel avant d'acheter cet hôtel. Il n'avait consenti pour aucun prix à se séparer de ces meubles, frais encore, mais surannés de forme et d'étoffe, qui lui rappelaient les jours tranquilles de sa jeunesse laborieuse. Tout y avait été disposé par lui dans le même ordre qu'autrefois. Rien n'y manquait, pas même les portraits de son père et de sa mère, qu'il n'avait pas voulu dépayser et qui trônaient au milieu de leurs meubles, familiers.

– Ce n'est pas beau, disait Daniel, et pourtant, je vous en fais l'aveu, nulle part je ne me trouve mieux que dans cette chambre modeste, qui me rappelle bien moins ma pauvreté que les êtres chéris dont mon cœur gardera le culte éternel.

Molidor hochait gravement la tête.

– Ce n'est pas beau, murmurait-il, mais je m'en contenterais bien !

Cette visite terminée, on redescendit au premier étage et l'on entra dans la salle à manger, qui provoqua de nouvelles admirations. Elle était entièrement tendue de cuir cordouan, rehaussé d'or. Les deux panneaux principaux étaient remplis par des natures mortes de Desportes. Les deux buffets d'ébène ployaient sous le poids de l'argenterie, que les rayons du

soleil, filtrant au milieu des épais rideaux d'Aubusson, éclairaient de reflets joyeux.

Sur la table, une collation avait été dressée par l'ordre de Daniel. Les cristaux et les porcelaines étincelaient de feux multicolores autour des pâtisseries variées dont Le napperon de Chine était surchargé.

Un valet de pied, droit et immobile, en culotte courte et en livrée, se tenait, la serviette sur le bras, prêt à obéir au moindre geste du maître.

– Est-ce que Bodzogian ne viendra pas ? demanda le prince.

– Je ne l'attends pas, monsieur, répondit Laborie.

Et tout bas, il ajouta :

– Tiens ! Pourquoi me demande-t-il ça ? Est-ce qu'il y aurait du nouveau ? Kitia serait-elle arrivée ?.

Il brûlait du désir d'interroger le prince, mais n'osait pas, de peur de laisser deviner les confidences que Bodzogian lui avait faites.

Quant aux dames, elles buvaient une tasse de thé et grignotaient un gâteau. Molidor n'attendait pas que le domestique les lui présentât pour en tâter sa large part. Il étendait le bras, prenait dans l'assiette qui se trouvait à sa portée, sans choisir, entassant sur les glacés au café, au rhum ou au chocolat, les éclairs, les milanais, les petits fours, dînant silencieusement de ces pâtisseries délicates, qui représentaient à ses yeux les fruits du jardin des Hespérides.

Vers cinq heures enfin, la baronne donna le signal du départ. Elle exprima ses remerciements avec une loquacité verbeuse et félicita Laborie du goût exquis avec lequel il avait improvisé cette magnifique installation. Elle ne s'était imaginé rien de semblable, confessa-t-elle.

Il est certain qu'elle avait fait avec une sollicitude de belle-mère l'inventaire de ce luxueux mobilier, au milieu duquel elle ne désespérait pas de venir se fixer plus tard, lorsque Antonine aurait épousé Daniel.

A son compte, il n'avait pas fallu moins de cinq à six cent mille francs pour réunir les chefs-d'œuvre qu'elle venait de contempler. Que serait-ce donc dans quelques années, lorsque Laborie, avec la patience et la délicatesse qu'on était obligé de lui reconnaître, aurait comblé les vides qui déparaient encore cette admirable collection ?

Par les mêmes raisons, le prince, lui aussi, avait été très-content et très-impressionné de cette visite. Il ne s'expliquait pas qu'un homme d'aussi obscure origine et d'aussi mince fortune que l'était Daniel eût réalisé en si peu de temps de tels prodiges, et que pas une fois son-goût ne se fût égaré sur des objets indignes.

Après avoir joint ses remerciements à ceux de la baronne, il allait se retirer avec sa fille, lorsque Laborie lui demanda, à son tour, la permission de lui rendre la visite qu'il venait de recevoir.

Le prince demeura un instant interdit. Il consulta du regard Nadinka, qui se montra aussi embarrassée que lui, baissa les yeux, rougit et se détourna pour ne pas répondre. Cependant la faveur que sollicitait Daniel était si naturelle et de si peu d'importance, qu'il était impossible de la lui refuser.

Le prince fit donc un effort pour contraindre ses lèvres à sourire.

– Ce sera avec le plus grand plaisir, répondit-il, en continuant son mouvement de retraite.

– C'est que... balbutia Daniel, je ne sais pas encore à quelle heure je puis me présenter chez vous.

– Ah ! c'est juste, fit le grand seigneur avec une teinte étourderie. Vous serez à peu près sûr de nous trouver tous les jours de une heure à deux, ou de cinq à six.

Daniel s'inclina.

Antonine et Nadinka lui firent leur plus gracieuse révérence et se retirèrent.

Molidor, qui les suivait, adressa à Laborie un grand salut diplomatique.

– A demain matin ! lui glissa-t-il à l'oreille en se redressant.

Daniel accompagna jusque sur le palier du premier étage cette horde d'indiscrets. Un valet de pied descendit avec eux, pour leur ouvrir les portes vitrées de l'antichambre, et l'hôtel rentra bientôt dans son silence accoutumé.

Laborie poussa un long soupir de soulagement, revint dans la galerie et se laissa tomber sur un divan.

Il était préoccupé de la singulière attitude que le prince et sa fille avaient gardée au moment où il avait sollicité l'honneur de leur rendre visite.

Il se rappelait, en effet, que le prince, tout en se montrant fort aimable envers lui, ne l'avait jamais engagé à venir le voir. En rapprochant cette particularité de l'embarras évident que Nadinka et son père avaient montré avant de lui répondre, il en arriva à se demander s'il n'y avait pas un mystère au fond de ces hésitations inconcevables.

– Je parie que Kitia est arrivée et qu'ils ont peur de nous mettre en présence, murmura-t-il. Mais alors, si elle est à Paris, c'est d'aujourd'hui. En ce cas, Bodzogian doit le savoir, puisque c'est à lui qu'on la destine...

Aussitôt, il sonna.

– Dites à Toby de faire atteler au coupé le cheval de service, ordonna-t-il à François, qui disparut aussitôt.

Après avoir transmis l'ordre qu'il avait reçu, le valet de chambre vint retrouver son maître, lui aida à endosser son pardessus, lui tendit son chapeau, sa canne et ses gants.

– Faudra-t-il attendre monsieur ? demanda-t-il.

– C'est inutile. Je ne sais pas moi-même à quelle heure je serai ici. Ah ! à propos ! Demain matin, à dix heures, doit venir ici un certain M. Molitor. Si je ne vous avais pas encore sonné, vous le feriez entrer dans le fumoir et vous viendriez me prévenir.

Au même instant, le valet de pied vint annoncer que le coupé stationnait devant le perron de l'hôtel.

Daniel descendit. Toby était sur son siège. Un groom de quatorze ans tenait ouverte la portière du coupé, dans lequel son maître s'élança.

– Au *Grand-Hôtel*, dit-il.

Vingt minutes après, Laborie mettait pied à terre sur le boulevard des Capucines. Il s'informa. Bodzogian était sorti.

Au lieu de reprendre sa voiture, il remonta à pied des boulevards, jusqu'à ce qu'il eût atteint le *Café Toroni*, où il entra. Bodzogian n'était pas là ! Il laissa échapper un geste d'impatience et poussa jusqu'au *café Riche*, où l'Arménien s'arrêtait quelquefois. Personne encore !

Il continua son chemin dans la direction du faubourg Montmartre, s'arrêtant successivement devant tous les cafés, qu'il explorait d'un regard inquiet. Pas de Bodzorian !

C'était cependant l'heure à laquelle Ostranick faisait habituellement son apparition sur le boulevard.

De guerre lasse, Daniel revint à *Tortoni*, s'assit devant une table, se fit servir un verre de madère et attendit, non pas patiemment, à la vérité, car il se tournait et se retournait dans tous les sens, frappant de l'extrémité de ses doigts fiévreux le bord de la petite table de fer à côté de laquelle il était assis.

Une grande heure s'écoula ainsi. Vainement il dévisageait les passants, échangeait avec des indifférents un coup de chapeau, rallumait son cigare qu'il avait laissé s'éteindre, s'agitait sur sa chaise, consultait sa montre à tout instant. Il était six heures et demie, et Bodzogian ne paraissait pas !

– Peut-être le retrouverai-je chez *Bréban*, dit-il à demi-voix.

Il se leva.

– Si vous voyez M. Bodzogian, dit-il au garçon, veuillez le prévenir que je l'attends chez *Bréban*, et que j'ai absolument besoin de lui parler.

A ces mots, il remonta de nouveau les boulevards, traversa le faubourg Montmartre et pénétra dans le restaurant. Toujours pas de Bodzogian !

Il commanda son dîner, appela le maître de la maison et lui demanda si, par hasard, Ostranick ne se trouvait pas au grand salon ou dans un des cabinets de l'entre-sol. Mais non. Personne n'avait aperçu le riche étranger.

Daniel dîna d'assez mauvaise humeur. A huit heures, il se décida à quitter la place.

– Bien sûr, je le trouverai dans un théâtre quelconque, pensa-t-il.

Il monta en voiture et se fit successivement conduire dans tous les théâtres où se jouaient les pièces à succès. Nulle part il ne découvrit la trace de l'introuvable Bodzogian.

A dix heures et demie, il y renonça et retourna à *Tortoni*. Par extraordinaire, l'Arménien n'y avait point paru ce jour-là.

Pour tromper son impatience, Daniel se promena pendant plus d'une heure sur l'étroit espace compris entre la rue Drouot et la rue de la Chaussée-d'Antin. Il s'assit enfin, dégusta lentement un soyer, attendit une heure encore et toujours inutilement ; mais, lorsque les boulevards devinrent absolument déserts et que les portes du café se fermèrent, il fut bien obligé de lever le siège.

Il retourna au *Grand-Hôtel*. Bodzogian n'était pas rentré de la journée. C'était une fatalité ! Il traça à la hâte sur une carte de visite ces quelques mots :

« Je vous ai cherché partout ce soir. Venez chez moi demain, dès que cela vous sera possible. J'ai à vous parler. »

Enfin, à une heure et demie, il était chez lui. Quelles circonstances avaient empêché Bodzogian de se montrer aux heures où l'on était sûr de le rencontrer ? Daniel était fort intrigué.

– Qui sait... se disait-il, le prince l'a peut-être invité à dîner pour lui présenter Kitia... Il a passé la soirée avec elle... il y est sans doute encore. Si j'y allais voir...

Il en eut sérieusement la pensée ; mais pouvait-il se présenter chez le prince au milieu de la nuit, ou croquer indéfiniment le marmot sous ses fenêtres ? Il n'y fallait pas songer.

– D'ailleurs, pensa-t-il, Bodzogian viendra certainement demain matin, et je saurai la vérité.

Il se calma et s'endormit, mais le lendemain, à huit heures, il était sur pied, tressaillant toutes les fois qu'il entendait vibrer le timbre de l'antichambre.

A dix heures précises, il se fit un bruit de portes dans l'appartement.

– C'est Bodzogian ! pensa Daniel.

Presque aussitôt, François parut et annonça :

– M. Molitor !

Laborie laissa échapper un geste de dépit. Vêtu d'un costume complet de velours noir et chaussé de pantoufles rouges, il se rendit dans le fumoir, où l'attendait Molitor, qui ne quittait décidément jamais son habit noir ni sa cravate blanche.

Daniel lui fit signe de prendre un siège, s'assit sur un divan, alluma une cigarette.

– Je vous écoute, monsieur, dit-il enfin, voyant que Molitor gardait le silence.

– Monsieur, commença le visiteur avec une gravité doctorale, vous vous êtes sans doute demandé ce que j'étais et de quelle nature était la combinaison que j'avais à vous soumettre.

- C’est la vérité, monsieur.
- Eh bien ! je suis professeur.
- Je m’en doutais, interrompit Daniel avec un sourire. A quel endroit, monsieur ?
- A Monte-Carlo.
- Vous dites ?... fit Laborie, qui crut avoir mal entendu.
- A Monte-Carlo, accentua lentement Molidor.
- Pardon, fit observer Daniel, mais je ne sache pas qu’il y ait une université ou un collège à Monte-Carlo.
- Non, monsieur, mais il y a un casino.
- Eh bien ! dans ce casino, y fait-on autre chose que jouer ou entendre d’excellente musique ?
- Non, monsieur ; mais... précisément... je suis professeur. de trente et quarante...

Daniel ne fut pas maître d’un soubresaut violent.

- Et j’ai trouvé une combinaison qui me permet d’affronter tous les hasards, poursuivit Molidor sans se déconcerter. Je suis donc certain de faire sauter la banque autant de fois qu’il me plaira.

Daniel se prit à sourire. Il avait entendu parler souvent déjà de ces systèmes infaillibles, bien qu’il ne les eût jamais mis à l’épreuve.

Ce sourire même n’arrêta pas Molidor. Il tira de la poche de son gilet trois ou quatre petits cartons ; sous le revers de son habit, il prit une grosse épingle à tête noire e ; dans la poche de côté, un énorme paquet de cartes ; dans celle de derrière, un sac de haricots, qu’il répandit sur la table voisine.

- Vous ne me croyez pas, monsieur, dit-il avec une dignité comique, mais je ne me décourage pas pour si peu. L’expérience des moyens que je mets en pratique vous démontrera victorieusement que ces défiances n’ont aucune raison d’être.

A ces mots, il prit les cartes.

- Coupez, monsieur, dit-il à Daniel, et mêlez vous-même, si vous supposez par hasard que ces cartes ont été préparées.
- Pardon, si je vous arrête, fit Laborie, mais est-ce uniquement dans le but de solliciter ma commandite que vous êtes venu ici ?
- Oui, monsieur.

– Et en dehors de cette profession, que faites-vous ?

– Je donne des leçons de français, monsieur.

– Ah ! vous avez ouvert un cours, peut-être ?...

– Non, monsieur, je me rends à domicile.

– C'est un métier bien dur à votre âge, monsieur !

– Peuh !... dit le professeur en clignant de l'œil, je ne me plains pas trop. Sur sept ou huit leçons que je devrais donner tous les jours, il est bien rare que j'en donne plus de trois.

– Comment cela ? interrogea Daniel avec un étonnement nouveau.

– Dame... vous sentez bien, monsieur... quand ces dames sont allées au bal masqué... ou quand elles ont longuement soupé. ou encore quand elles sont un peu trop fatiguées, elles n'ont guère le cœur de se lever matin pour prendre une leçon d'orthographe... elles me renvoient en me payant la moitié de mon cachet.

– Qui est de...

– Trois francs, monsieur.

– Ainsi, fit Daniel en fronçant les sourcils, vous gagnez en moyenne sept francs par jour à ne rien faire et neuf francs à enseigner le français ?

– Vous l'avez dit, monsieur. Encore arrive-t-il souvent que ces dames, quoique de très-bonne humeur, et peut-être même à cause de cela, ne sont pas en train de travailler. Alors, comme elles sont bonnes filles, elles payent le café ou l'absinthe ; on rit, on bavarde... et le temps passe, – ce qui ne m'empêche pas de réclamer mes trois francs avant de m'en aller.

– Pardon, dit Daniel, celles que vous appelez ces dames sont des filles, n'est-ce pas ?

– Je ne prétends pas le contraire, monsieur ; mais que voulez-vous ?... Dans ma situation, je ne puis guère choisir ma clientèle. Ça s'est trouvé comme cela par suite de mes relations avec Caroline Grelu. avec la baronne.

– Ah ! vous connaissez Caroline Grelu ?

– J'ai cet honneur, oui, monsieur. C'était jadis une amie des plus intimes de la baronne, que je connais aussi très-particulièrement.

– Mais quelle baronne ? Serait-ce madame de Beauchamp ? demanda Laborie stupéfait.

– Oui, monsieur.

– Comment ! interrompit Daniel en se levant. Madame de Beauchamp est liée avec des petites dames ! C’est elle qui vous patronne dans ce monde singulier !

Molidor devina, à l’indignation qui se peignait sur le visage de son interlocuteur, que celui-ci ne savait rien des antécédents de la baronne, et qu’il commettait une maladresse en les divulguant.

– Vous vous méprenez, monsieur, dit-il, ou je me suis mal expliqué. J’ai cru que vous me demandiez si je connaissais madame de Beauchamp, et je vous ai répondu que j’étais un de ses amis intimes ; mais je n’ai pas dit que c’était elle qui me recommandait dans le monde – dont nous parlons.

– Vous avez pourtant bien nommé la baronne, affirma Daniel que cette explication n’avait pas convaincu.

– Oui, mais je n’ai pas prononcé le nom de madame de Beauchamp.

– Alors de quelle baronne était-il question ?

– Oh h ! vous savez aussi bien que moi que les baronnes me manquent pas parmi ces dames. Elles ont lestement fait de s’affubler d’un blason auquel elles n’ont aucun droit. Ainsi la baronne d’Alvimar, dont je voulais parler, n’a eu d’autre peine, pour s’emparer de son titre, que de prendre le nom d’un riche Espagnol avec lequel elle est restée deux mois et qui l’a plantée là pour s’en retourner chez lui. D’ailleurs, que nous importe ? reprit le professeur. Tous ces détails n’ont rien à voir dans la démonstration victorieuse que je prétends vous faire. Par conséquent, souffrez que je commence.

– Ne vous donnez pas cette peine, fit sèchement Laborie. Rentrez vos cartes et vos haricots. Votre système fût-il plus infailible que le Pape, je ne ferais rien pour l’encourager

– Pourquoi donc, monsieur ? dit Molidor avec hauteur.

– Parce que jouer à coup sûr, ce n’est plus jouer.

– Qu’est-ce donc, monsieur ?

– C’est voler.

– Monsieur, s’écria le professeur exaspéré, un tel langage dans votre bouche !...

– Rend parfaitement ma pensée, interrompit Daniel, pris à son tour de dégoût et de colère. Allez demander à vos petites élèves l'argent dont vous avez besoin. Leur métier me semble fait on ne peut mieux pour s'entendre avec le vôtre.

A ces mots, il sonna. Le valet de chambre accourut.

– Reconduisez monsieur, ordonna-t-il à François.

Et il rentra dans sa chambre.

Molidor avait courbé l'échine devant cette explosion soudaine. En toute hâte, il ramassa dans son chapeau les cartes, cartons et haricots, qu'il avait alignés sur le tapis, et se dirigea vers la porte, que le valet de chambre tenait ouverte.

Quand il fut sur le trottoir, il refit soigneusement ses petits paquets, repiqua sur le revers de son habit son épingle à tête noire, qu'il n'avait même pas oubliée, et s'éloigna en montrant le poing à l'hôtel.

Daniel ne pensait déjà plus à ce fantoche.

– Et Bodzogian qui n'arrive pas ! murmura-t-il.

Il allait et venait dans sa chambre avec une agitation fébrile, soulevant de temps à autre les rideaux de tulle brodé, pour interroger de l'œil les profondeurs de l'avenue. Ce fut en vain. A midi, quand on lui annonça que le déjeuner était servi, il commençait à désespérer.

Il attendit encore jusqu'à deux heures, prenant et Tejetant les journaux du jour, feuilletant et refermant ses albums, mâchonnant un cigare éteint, qu'il finit par cracher avec horreur. Bodzogian n'avait pas paru.

– Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, dit-il résolûment, j'irai moi-même à la recherche de la vérité.

Aussitôt il s'habilla et sortit.

IX

Daniel était de ceux qui rien n'arrête lorsqu'ils ont pris une résolution.

Depuis deux jours, des doutes singuliers l'avaient assailli. Bodzogian lui avait bien affirmé que Kitia avait changé, mais il n'en était pas convaincu. D'ailleurs, de qui Bodzogian tenait-il ces renseignements ? Du prince Karomisky. Pour notre héros, ce n'était pas suffisant.

En effet, il était évident qu'il s'était passé quelque chose dans cette famille peu avant la mort du comte Borowski.

Comme Kitia, Daniel, qui avait pu juger par lui-même de la tendresse presque paternelle dont usait le comte envers l'orpheline, était persuadé que son oncle finirait par la considérer comme sa propre fille, par l'adopter et par lui laisser sa fortune. Pourquoi l'avait-il déshéritée et avait-il donné tous ses biens à Nadinka ? Pourquoi, surtout, y avoir mis cette condition bizarre qu'elle se marierait dans les trois mois, sous peine de perdre le bénéfice de son opulente succession ?

Incontestablement, il y avait dans cette clause étrange un mystère, – mystère que le prince et sa fille avaient peut-être intérêt à ne pas divulguer.

Donc, tout renseignement qui émanait d'eux manquait de l'authenticité voulue, du moment qu'il s'agissait de Kitia.

Ces doutes, qui avaient surgi peu à peu dans l'esprit de Daniel, ne faisaient que prendre plus de consistance, à mesure qu'il essayait de faire la lumière autour de ces obscurités.

Depuis la rencontre qu'il avait faite dans la rue Caumartin, surtout, sa confiance était de plus en plus ébranlée. Quoi que lui eût dit Ostranick, il ne pouvait pas admettre que Kitia ne fût pas à Paris et que ce ne fût pas elle qu'il avait suivie jusque dans la chapelle de l'église Saint-Nicolas.

Plus il y songeait aujourd'hui, plus cette conviction s'affermissait en lui. Non, il n'était pas possible qu'il y eût au monde une femme ressemblant si exactement d'allures, de taille, de tournure, à celle qu'il aimait. Il n'avait pas vu ses traits ; à peine avait-il aperçu la couleur de ses cheveux, et pourtant il était sûr que c'était elle. Est-ce que son cœur pouvait se tromper ? Est-ce que l'amour n'a pas le privilège des pressentiments ? Est-ce qu'avant même que paraisse l'objet aimé, une voix secrète ne vous dit pas : C'est elle, elle est là ?

En effet, tout semblait couler de source s'il touchait du doigt la vérité. Les larmes que versait cette pauvre enfant, c'était l'inexplicable mystère dont Daniel cherchait la clef qui les lui faisait répandre ! Et qui sait si le trouble que sa présence avait provoqué en elle n'était pas la cause de cet évanouissement subit auquel la jeune fille avait succombé ?...

Mais alors que se passait-il chez le prince ? Kitia serait donc victime de quelque violence ? On la retiendrait donc prisonnière ?

A cette pensée, le rouge de la colère lui monta au visage. Les dispositions dans lesquelles il avait quitté son hôtel se modifièrent subitement. Ce n'était plus une visite qu'il allait rendre au prince, c'était une explication qu'il avait résolu de lui demander.

Quand son coupé s'arrêta devant le numéro 8 de la rue Caumartin, trois heures venaient de sonner.

Daniel mit lestement pied à terre et entra.

– Le prince Karomisky ? demanda-t-il au concierge.

– Il est sorti depuis une demi-heure, monsieur.

– Seul ?

– Non, monsieur, avec sa fille.

– Et personne autre avec eux ?

– Personne.

Daniel ne fut pas maître d'un mouvement d'impatience. Cependant il n'osa pas insister et se retira.

— Bien, dit-il, je reviendrai.

Il s'éloigna en maugréant, furieux contre Bodzogian, qu'il avait vainement attendu, et qui lui avait fait manquer l'heure que le prince lui avait indiquée. En effet, il était en retard d'une heure ou en avance d'une heure et demie.

Il remonta en voiture.

— A *Tortoni* ! dit-il au cocher.

Il espérait y trouver Bodzogian, qu'il n'avait pas vu depuis deux jours... Mais non, Bodzogian n'avait pas paru !

Daniel fit un tour de boulevard jusqu'à cinq heures, toujours sans plus de succès. Enfin il jeta à son cocher l'adresse du prince, à la porte duquel il s'arrêta, plus calme, mais encore très-ému.

Cette fois, le prince était chez lui.

— Au premier, la porte à droite, dit le concierge.

Il franchit les marches d'un bel escalier et sonna.

Le bruit du timbre qu'il venait d'ébranler le fit tressaillir.

Aussitôt la porte s'ouvrit, et un laquais le fit entrer dans l'antichambre.

— Veuillez remettre ma carte au prince, dit Laborie, en la tirant de son portefeuille.

Le valet de pied s'inclina et disparut.

Daniel aperçut près de la fenêtre une femme d'un certain âge, qui travaillait activement à un ouvrage de couture. Il l'examina machinalement et s'arrêta court. C'était la gouvernante de la jeune femme qu'il avait rencontrée cinq jours avant à Saint-Nicolas !

Elle l'avait reconnu également, car, sans quitter sa place, elle leva vers lui des mains suppliantes.

— Au nom du ciel, monsieur ! je vous en conjure ! pas un mot de ce qui s'est passé l'autre jour ! dit-elle à voix basse.

— Comment ! fit Daniel interdit, c'est vous que je retrouve ici ! Mais alors la personne que vous accompagniez... c'est donc...

Il n'eut pas le temps d'achever la phrase qu'il avait commencée. Le domestique venait d'ouvrir la porte du salon.

— Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur, dit-il, en s'effaçant pour lui livrer passage.

Au même instant, Nadinka s'avança à sa rencontre, se sourit aux lèvres, la main tendue.

– Mon père est à vous dans un moment, balbutia— elle avec embarras. Veuillez vous asseoir, monsieur.

Elle lui désigna le plus gracieusement du monde un fauteuil et prit place en face de lui.

– C'est bien aimable à vous, monsieur, de montrer tant d'empressement à nous rendre la visite que nous vous avons faite hier.

– Je vous répondrais que c'est un devoir, madame, ce n'était surtout un plaisir pour moi, répliqua Daniel, qui avait toutes les peines du monde à se contenir.

– Est-ce bien vrai, monsieur ? demanda Nadinka, dont les joues s'empourprèrent.

– Comment voulez-vous que ce ne soit pas vrai, madame ? Ne sommes-nous pas déjà de vieilles connaissances ? Ne me rappelez-vous pas le meilleur temps qui se soit écoulé depuis mon enfance ?

– Vraiment, monsieur ? La Pologne ne vous a donc pas laissé de trop mauvais souvenirs ?

– Je n'en ai gardé que d'excellents, madame, et, je vous l'assure, j'ai bien souvent regretté de l'avoir quittée.

– Il serait possible ! s'écria joyeusement Nadinka. Quoi ! malgré votre nouvelle fortune, vous avez quelquefois pensé à nous !

Daniel avait eu le temps de se remettre de la surprise qu'il venait d'éprouver. Il était bien décidé à garder le secret que lui avait demandé la gouvernante, mais il n'avait pas renoncé à s'enquérir de Kitia, et manœuvrait pour amener tout doucement la conversation sur ce terrain délicat.

– Eh ! que m'importe cette fortune ? répondit-il. A part les jouissances artistiques qu'elle me procure, qu'a-t-elle fait de moi jusqu'à présent, sinon un paresseux et un inutile, à qui son oisiveté pèse tous les jours davantage ?

– Comment ! vous vous ennuyez ?

– A mourir, oui, madame. C'est précisément pourquoi ma pensée se reporte si souvent sur la Pologne. C'est là que j'ai fait mes débuts dans la carrière que j'avais embrassée ; c'est là que j'ai gagné mes premiers

appointements ; c'est là que j'ai travaillé, que j'ai réellement vécu de la vie active qui me séduisait si fort et qui me manque aujourd'hui. Ne suis-je pas dix fois plus seul à Paris, moi qui ai les cercles en horreur, que je ne l'étais alors, quand je faisais mouvoir à mon gré tout un peuple d'ouvriers ?

– Mais, monsieur, fit observer Nadinka, cette solitude qui semble tant vous peser, il ne dépend que de vous de la faire cesser.

– Comment ? demanda Daniel.

– Ah h ! dit la jeune femme, qui devint rouge comme une cerise, ce n'est pas à moi de vous répondre. Vous le savez bien.

– Je crois vous deviner, madame. En effet, il est bien certain que le mariage opérerait momentanément une diversion puissante à mes ennuis ; mais il ne me rendrait pas la vie, il ne répondrait pas au besoin d'activité qui me dévore.

– Sans doute, mais il ne vous empêcherait pas non plus de vous intéresser à telle grande entreprise qu'il vous plairait. Vous êtes déjà fort riche, assurez-t-on. Vous le seriez bien plus encore, et vous pourriez prétendre à tout, si vous épousiez une femme qui vous aimerait et qui vous apporterait en dot des biens également considérables...

En disant ces mots, Nadinka, dont la peau blanche se teintait du plus vif incarnat, regardait l'extrémité de ses doigts roses, pour se donner une contenance. Daniel hésitait à comprendre.

– Vous avez raison, madame. L'argent est un levier dont je ne méconnaissais pas la puissance ; mais j'en ai assez pour ne pas en désirer davantage, et je dirais presque pour en être embarrassé. Épouser une femme riche n'est donc pas le but unique de mon ambition.

– – Et je vous en félicite vivement, monsieur. Pourtant vous êtes trop juste pour faire un crime à une femme de sa richesse, si elle réunit, en dehors de cette fortune, toutes les qualités de cœur et d'esprit que vous êtes en droit d'exiger d'elle.

Un peu surpris de ce langage, dont il commençait à s'expliquer le sens, Daniel était fort embarrassé. La situation dans laquelle il se trouvait était de plus en plus fautive, puisque, pour atteindre son but, il importait de ne point s'aliéner les bonnes grâces de Nadinka.

– Assurément, madame, balbutia-t-il, toute règle générale a ses exceptions. Je ne nie donc pas qu'elles existent. Je dis seulement qu'elles ne seront jamais pour moi une raison déterminante. Et tenez, voilà ce qui démontre une fois de plus combien, pour certains caractères, les millions sont lourds à porter. Aurais-je jamais agité cette grave question autrefois ? Je n'y pensais même pas. Mon travail occupait mes jours et mes nuits. Je n'avais pas d'autre désir que de me créer par moi-même une position. Les moindres résultats qui couronnaient mes efforts me causaient alors une joie immense. Vous étiez bien jeune alors, madame ; vous aviez seize ou dix-sept ans à peine ; les questions d'intérêt ne vous préoccupaient guère ; vous ne pouviez donc pas vous réjouir de mes succès. Pourtant, ils étaient intimement liés aux vôtres, puisque votre père était copropriétaire de la mine que je dirigeais. Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, madame, mais je n'ai jamais éprouvé de satisfaction semblable à celle que je ressentais lorsque le prince et le comte, émerveillés des résultats que j'avais obtenus, me remerciaient, me serraient les mains, et proclamaient que j'étais un grand homme. Je n'en croyais pas un mot. A mon âge, on n'a pas encore de ces vanités ; mais cela me faisait plaisir à entendre, je ne vous le cache pas.

– Et pourquoi vous en défendriez-vous ? fit Nadinka. N'est-ce pas le plus légitime orgueil ? Pour ma part, je me souviens très-bien que mon oncle et mon père faisaient bien haut votre éloge à cette époque. Et même, depuis votre départ, je leur ai entendu dire cent fois que s'ils ont vendu leur mine à un prix si élevé, c'est à vous qu'ils le devaient, à vous qui en aviez triplé, quadruplé la valeur. Vous voyez donc bien qu'alors même que j'y eusse été indifférente, il m'était impossible de ne pas apprécier à la hauteur de leur mérite les services que vous nous aviez rendus.

– Vous êtes l'indulgence même, madame, fit Daniel en s'inclinant, et je m'estime heureux d'avoir laissé moi-même quelques regrets parmi vous. Je ne suis point banal, croyez-moi ; je suis sensible comme une femme aux moindres démonstrations d'amitié. Voilà pourquoi je m'étais sincèrement attaché à cet excellent comte Borowski, avec qui j'étais plus fréquemment en relation qu'avec votre père. Aussi je crois réellement que, malgré mon impatience de revenir en France, je ne l'aurais pas quitté avant d'avoir fait

sa fortune et la mienne, puisqu'il avait fini par m'intéresser aux bénéfices de l'exploitation. J'ai donc conservé de nos trop courtes relations un souvenir qui ne s'effacera qu'avec ma vie. J'aurais même eu le plus vif désir d'entretenir avec lui une correspondance suivie, d'aller lui rendre visite un jour, afin d'occuper mes loisirs, si la mort de cet homme de bien n'était venue couper court à mes projets.

– Ah ! fit Nadinka en se détournant, vous savez.

– Depuis fort peu de temps, madame, j'ai appris la mort du comte par Bodzogian, devant qui je m'étonnais de ne recevoir aucune nouvelle. Malheureusement, Bodzogian ne savait rien que ce que vous lui aviez appris très-sommairement, de sorte que j'ignore comment le comte est mort et qu'il n'a pas pu me dire ce qu'était devenue Kitia.

En prononçant ce nom, qu'il avait depuis si longtemps sur les lèvres, Daniel regarda fixement la jeune femme.

Elle se troubla visiblement et jeta un regard éploré vers une des portes du salon, comme si elle attendait impatiemment l'arrivée de son père.

– En effet, monsieur... balbutia-t-elle. Je vois que vous n'avez oublié personne...

– Il est vrai, madame, que les grâces et l'ingénuité de cette enfant ne m'avaient pas échappé. Si je hasarde aujourd'hui son nom devant vous pour la première fois, il ne faut en accuser que ma discrétion. J'espérais que vous iriez au-devant de ma bien légitime curiosité, ou plutôt que la conversation nous conduirait d'elle-même à parler de votre cousine. Où est-elle ? Que fait-elle ? Est-elle mariée ? Vous ne me l'avez jamais dit.

Tant de questions à la fois déconcertèrent Nadinka. Elle s'agita sur son siège en proie à un malaise évident, et de nouveau jeta sur la porte un regard suppliant.

– Kitia est toujours demoiselle, répondit-elle. Du reste, elle est fort jeune et a tout le temps de se marier. Je crois en outre qu'elle n'y songe guère. La pauvre enfant est, depuis sa croissance, devenue faible et malade. Les médecins ne se prononcent pas.

Nadinka perdait de plus en plus contenance, lorsqu'enfin la porte, qu'elle avait interrogée du regard, s'ouvrit pour donner passage au prince, qui

s'avança au-devant de Laborie avec les plus bruyantes démonstrations d'amitié.

– Ah ! mon cher, dit-il avec une effusion apparente, que je vous fasse mon compliment. Votre hôtel est ravissant, et vous l'avez meublé avec un goût réellement merveilleux. Ma foi ! vous le voyez, je ne me suis pas donné tant de peine, moi. En arrivant à Paris, j'ai commencé par descendre à l'hôtel ; puis j'ai fait dans cinq ou six grands journaux une annonce par laquelle je demandais à acheter un appartement tout meublé, dans l'espace compris entre la Madeleine et la rue Drouot. On m'en a proposé trois ou quatre ; j'ai choisi celui-ci, dont le mobilier était presque neuf et que je trouvais fort beau avant d'avoir vu votre installation.

– Et vous aviez raison, monsieur, fit Daniel. Cet appartement me semble très-vaste et bien aéré. A en juger par le salon, il est décoré avec un luxe tout moderne et qui n'exclut pas l'élégance.

– Je le crois bien ! Je l'ai acheté au fils d'une des sommités de l'Empire, que des spéculations malheureuses ont forcé d'abandonner Paris. Il n'a pas habité six mois cet appartement, et, comme il avait besoin d'argent comptant, j'ai fait une magnifique affaire... Et, tenez, venez voir... J'ai dans ma salle à manger deux marines de Cassinelli, un élève de Gudin et de Durand-Brager, qui a laissé bien loin derrière lui ses anciens maîtres... Ce sont de purs chefs-d'œuvre, vous allez en juger...

A ces mots, il entraîna Daniel dans la pièce voisine qui avait été, on le voyait, l'objet de soins tout particuliers. Les deux panneaux dont lui avait parlé le prince attirèrent surtout l'attention de Laborie. Il demeurait en extase devant ces deux toiles, tant il y trouvait de vie, de mouvement, de lumière, tant elles étaient empreintes de ce sentiment profond de la nature qui caractérise le vrai talent.

– Ma foi ! prince, dit-il, vous avez raison. Vous possédez là deux chefs-d'œuvre. Si jamais vous aviez l'intention de vous en défaire, n'oubliez pas que je suis acquéreur à quinze mille francs.

– Qui sait... fit le prince en souriant. Je serai peut-être heureux de vous les offrir un jour...

Daniel le regarda en face. Que signifiaient ces paroles ? A quel titre le prince espérait-il donc lui offrir ce cadeau royal ? Les assertions de

Bodzogian, les insinuations de Nadinka, celles du prince, ne le laissaient que trop facilement comprendre : le père et la fille faisaient décidément le siège régulier de ses millions.

Quel mobile les faisait agir ?

Ce n'était pas le moment de chercher la solution de ce problème. Ce qui importait à Daniel, c'était de savoir pourquoi on évitait de lui parler de Kitia et pourquoi surtout on lui cachait sa présence.

Il était certain qu'elle était là. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. C'était elle qu'il avait vue sortir de la maison, elle qu'il avait vue à Saint-Nicolas, elle qui s'était trouvée mal de surprise et d'émotion en le reconnaissant, elle dont il avait pressé le corps divin dans ses bras pour la porter dans sa voiture.

S'il en doutait encore après l'avoir quittée, il avait maintenant la conviction que son cœur la lui avait sûrement désignée. Qu'auraient signifié sans cela les paroles mystérieuses que lui avaient adressées la gouvernante ? : Pourquoi l'aurait-elle supplié de se taire ?

Oui, Kitia était là, dans cet appartement, à dix pas de lui peut-être ; mais on la cloîtrait avec un soin jaloux. Dans quel but l'avait-on condamnée à cette séquestration arbitraire ? Était-ce pour faciliter le mariage que le prince et sa fille avaient projeté ? Craignaient-ils que le hasard, en rapprochant Daniel de Kitia, ne réveillât en eux les sentiments de tendre amitié qui les avaient unis un moment ?

Dans ce cas, ils avaient raison de trembler, car à la seule pensée que Kitia, malheureuse, opprimée, sans défense, souffrait au point de ne plus pouvoir offrir qu'à Dieu les larmes que la douleur lui faisait répandre, une indignation voisine de la colère allumait le sang du généreux Laborie.

Aussi résolut-il, sans trahir les confidences de Bodzogian ni les recommandations de la gouvernante, de pousser le boyard au pied du mur. C'est pourquoi, après avoir admiré les toiles que celui-ci avait signalées, il revint dans le salon, où ses hôtes le suivirent.

– Monsieur, dit-il au prince, vous êtes arrivé tout à l'heure fort à propos pour me renseigner sur le sort d'une personne à laquelle je porte tout naturellement plus vif intérêt, puisqu'elle est de votre famille. Madame votre fille, à qui je m'adressais, semblait hésiter me répondre ; elle me

parlait d'un mal presque sans remède ; elle prétendait que les médecins n'y comprennent rien... Je vous serais donc très-obligé de apprendre ce qu'il y a de vrai dans les inquiétudes qu'elle manifestait.

—— Pardon, fit le prince de son air le plus naïf, de qui s'agit-il ?

Daniel ne réprima qu'imparfaitement un geste d'impatience.

—— Il s'agit de Kitia, répondit-il cependant avec un lalme apparent.

— Ah ! très-bien, fit le prince d'un ton dégagé. Ma elle avait raison, monsieur, et moi-même je ne pournis guère vous en dire plus qu'elle à cet égard. La pauvre Kitia est malade, nerveuse, fantasque, faible surtout au point de ne pouvoir sortir.

– Est-il possible ! s'écria Daniel avec ironie. Et elle est avec vous ?

– Oui, monsieur ; mais elle ne quitte pas la chambre.

– Est-elle à Paris depuis longtemps ?

– Elle y est arrivée en même temps que nous.

– Il y a trois mois ? demanda Daniel tout surpris.

– Oui, monsieur.

– Et vous ne m'en avez rien dit ?

– Il y a de ces douleurs de famille dont on n'aime pas à importuner les étrangers, monsieur.

– Suis-je donc un étranger pour vous, prince ?

– Je ne dis pas cela, monsieur ; mais vous-même, ne prononcez-vous pas aujourd'hui son nom devant nous pour la première fois ?

– Il est vrai que je me taisais, prince ; mais c'était par pure discrétion. Je ne pouvais pas supposer, devant le silence que vous gardiez, que Kitia fut auprès de vous, habitât sous le même toit ; je n'osais pas croire non plus que vous pussiez taxer d'indifférence la réserve, sur laquelle je me tenais. Vous saviez, en effet, mieux que personne, quelle bienveillance m'avait témoignée le comte, quelles relations amicales existaient entre nous ; vous m'aviez vu dans son intimité, admis à la même table que vous, que votre fille, que Kitia. Comment donc avez-vous si soigneusement évité de me parler d'elle ?

Le boyard fronça les sourcils et tordit furieusement sa longue moustache grise. Assurément il fut tenté de répondre à Laborie que cela ne le regardait pas. Ce grand seigneur, habitué dès l'enfance à exercer autour de lui une

autorité despotique, ne pouvait pas tolérer qu'un aussi mince personnage que ce petit ingénieur se permît de l'interroger.

Daniel s'attendait à une réponse cassante, peut-être blessante, et se disposait à la relever de la bonne façon ; mais le prince, sur un regard suppliant que lui adressa Nadinka, réussit à se contenir.

– Je vous ai déjà dit, monsieur, qu'il est des chagrins sur lesquels il est sage de ne pas s'étendre. balutia-t-il. Je m'étonne que vous insistiez sur ce point délicat.

– C'est que, répliqua Laborie, les réticences dont vous vous entourez sont faites pour provoquer également ma surprise, car elles me permettent de supposer que Kitia est devenue indigne de l'intérêt que je lui témoigne. Est-ce là ce que vous voulez dire ? Avez-vous quelque faute grave à lui reprocher ?

– Je n'ai élevé contre elle aucune accusation, se défendit le prince.

– Alors. quoi ?... Elle est donc folle ? demanda daniel, poussé à bout.

– Cela vaudrait peut-être mieux pour elle, fit le oyard en secouant tristement la tête.

Daniel eut froid jusque dans la moelle des os.

– Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

– Cela signifie, répondit le prince, qu'on peut guérir qu'une maladie aiguë, tandis qu'on ne guérit pas d'une maladie contre laquelle, depuis deux années, tous les mèdes ont été impuissants.

– Il y a donc deux ans qu'elle souffre ?

– Oui, monsieur.

– Auprès de vous ?

– Sans doute. Que serait-elle devenue si nous ne l'avions pas recueillie après la mort de Borowski ?

– Quoi ! fit Laborie stupéfait. Elle n'est pas restée à Cracovie, dans la maison du comte ?

– Non, nous avons vendu l'hôtel un mois après la mort de mon beau-frère.

Daniel n'y comprenait plus rien. Qui fallait-il croire ? Le prince ou Bodzogian ? Lequel des deux avait menti ?

– Je le saurai plus tard, se dit-il. Courons au plus pressé.

Alors, s'adressant au prince :

– Si Kitia n'est ni indigne, ni folle, reprit-il, ne pourrais-je pas la voir ?

– Oh ! pour cela, c'est impossible, protesta le boyard avec vivacité. Elle est tellement faible que la moindre émotion pourrait la tuer.

Daniel se demandait ce qu'il allait faire. Il s'apercevait bien que le prince lui en imposait. Il avait vu Kitia marcher et agir avec une rapidité d'allures qui donnait aux assertions de son oncle un éclatant démenti. Il l'avait portée dans ses bras et pouvait certifier hardi ment que les rondeurs dont le contact le brûlait encore n'avaient rien de fantastique.

Il promenait ses regards soupçonneux sur le prince qui avait repris toute son assurance, depuis qu'il était résolu à ne pas céder, et sur Nadinka, que cette conversation aigre-douce faisait véritablement souffrir.

Soudain une des portes du salon s'ouvrit, et Kiti parut, vêtue d'une robe si simple, que certaines femmes de chambre n'en auraient pas voulu. Il est vrai que cette simplicité n'en faisait que mieux ressortir sa jeunesse et sa beauté virginale. Elle était un peu pâle, ses paupières rougies laissaient deviner la trace de larmes récentes ; mais rien dans son attitude ne témoignait de cette faiblesse extrême dont le prince avait argué pour la dérober aux yeux de Daniel. Au contraire, elle s'avancait avec assurance, l'air résolu.

– J'ai appris que vous étiez là, monsieur Laborie, dit-elle, et je n'ai pas voulu perdre cette unique occasion de saluer mon meilleur ami.

En même temps, elle lui tendit la main, dont Daniel s'empara vivement, tandis que le prince roulait des regards furibonds et que Nadinka laissait tomber sa tête sur sa poitrine avec une sorte de résignation farouche.

Cette apparition inattendue avait produit sur Daniel une impression indicible. Il tenait dans sa main celle de Kitia, tandis qu'il faisait peser sur le prince et sur sa fille son regard inquisiteur.

– Ce que m'ont dit votre oncle et votre cousine est-il vrai ? fit-il en se tournant vers Kitia. Vous êtes malade... vous souffrez ?

– Ils ne vous ont pas trompé, monsieur, répondit-elle avec un sourire étrange. J'ai beaucoup souffert, mais je vais mieux aujourd'hui.

– Cette enfant ne sait ce qu'elle dit, interrompit sèchement le boyard, en s'adressant à Daniel. Je vous expliquerai plus tard ce qui s'est passé. Pour

aujourd'hui, je vous demanderai la permission d'en rester là. Nous dînons en ville... nous n'avons que bien juste le temps de nous habiller...

Nadinka saisit la balle au bond. Elle se leva brusquement, prit la main de Kitia, s'inclina cérémonieusement devant Daniel et entraîna sa cousine avec une sorte de fureur.

Kitia n'osa pas résister ouvertement, mais il était aisé de voir qu'elle ne s'éloignait qu'à regret, car elle se retourna à deux ou trois reprises, avant d'atteindre la porte, derrière laquelle elle disparut et que Nadinka referma précipitamment.

Daniel demeura seul avec le prince.

– Monsieur, lui dit-il, nous ne pouvons pas en rester là. Je reviendrai prochainement, si vous le permettez, chercher l'explication que vous m'avez promise.

– Quand il vous plaira, monsieur, fit le boyard, en se dirigeant vers la porte qui donnait sur l'antichambre.

Daniel fut bien obligé de battre en retraite. Il se retira la rage au cœur, car il n'était pas dupe du prétexte que le prince avait invoqué pour éloigner sa nièce.

– A bientôt, monsieur, dit-il au moment de descendre l'escalier.

– Je l'espère, fit le prince avec un sourire qui ressemblait à une grimace.

Quand il eut atteint les boulevards, Laborie respira longuement. Si son cœur battait avec violence, depuis qu'il avait revu Kitia, tout un monde de pensées tumultueuses s'agitait dans son esprit.

Et d'abord que signifiait la fable que Bodzogian lui avait contée ? Était-ce lui qui l'avait inventée ? Était-ce le prince qui l'avait imaginée ? Premier point obscur.

Ensuite, pourquoi le boyard imposait-il à Kitia une réclusion si absolue, que la pauvre enfant en était réduite à se cacher pour sortir, et à implorer la complicité d'une gouvernante ?

Daniel marchait avec agitation, se demandant si quelque terrible mystère n'avait pas accompagné la mort du comte Borowski, si le prince et sa fille n'y avaient point pris une part criminelle, et si Kitia n'était pas victime de leurs perfides machinations. Il était en droit de tout supposer, maintenant qu'il les avait surpris en flagrant délit de mensonge. Par malheur, il ne

pouvait rien contre eux. A aucun titre il ne lui était permis d'intervenir entre la pupille et son tuteur, entre la victime et son bourreau.

Vivement surexcité par ce qu'il venait de voir et d'entendre, il remontait rapidement les boulevards, traversant comme un boulet la foule compacte, au milieu de laquelle il se frayait un passage. Enfin, il arriva devant *Tortoni*, au moment où six heures sonnaient.

Peut-être ne s'en serait-il pas aperçu, tant il était préoccupé, si Bodzogian ne s'était levé en l'apercevant et n'avait marché à sa rencontre.

– Enfin, c'est vous ! s'écria Daniel, comme s'il avait été réveillé en sursaut.

– Moi-même. Je suis allé chez vous à trois heures, ainsi que vous m'en aviez prié ; on m'a dit que vous étiez sorti.

– En effet. Vous avez donc du nouveau ?

– En quoi ?

– En ce qui concerne le prince et Kitia.

– Pas du tout, répondit Bodzogian.

– Eh bien ! j'en ai, moi, fit Daniel d'une voix sonore.

– Bah ! dit Ostranick, dont le visage s'assombrit aussitôt. Qu'avez-vous appris ? Conte-moi donc cela.

– J'ai appris, continua Laborie avec une sourde colère, que Kitia est à Paris depuis plus de trois mois.

– Allons donc ! ce n'est pas possible.

– Je l'ai vue, je la quitte à l'instant.

Bodzogian ne parvint pas à dissimuler entièrement l'inquiétude que lui causait cette foudroyante nouvelle.

X

Il surmonta promptement le trouble qui s'était emparé de lui, n'étant pas homme à s'effrayer d'un accident aussi vulgaire.

– Et que vous a-t-elle dit ? Qu'a dit le prince ? demanda-t-il aussitôt.

– Kitia ne m'a rien dit. A peine son oncle et sa cousine lui ont-ils donné le temps de me saluer, sans me laisser à moi-même celui de l'interroger. Sous prétexte qu'ils dînaient en ville et qu'ils allaient s'habiller, ils ont entraîné la pauvre enfant dans sa chambre...

– Mais le prince ? répéta impatiemment Bodzogian.

– Il m'a reconduit, en me promettant une explication prochaine.

– Et c'est tout ?

– Oui.

Ostranick respira plus librement.

– Ainsi, il n'a été aucunement question entre vous des projets qu'il avait formés ?

– Nullement. Cependant je n'ai pas été maître de ma surprise en apprenant que, depuis la mort du comte, Kitia habite auprès de son oncle et de sa cousine, et qu'elle est arrivée à Paris en même temps qu'eux.

– Ma foi ! fit Bodzogian, vous m'en voyez tout aussi étonné que vous. Je ne peux pas m'expliquer dans quel but le prince m'a conté l'histoire que je vous ai répétée.

– Je le devine, moi, dit Laborie.

– Voyons ? interrogea Ostranick.

– Sachant que nous étions assez liés, il a supposé sans doute que vous lui adressiez pour mon propre compte les questions auxquelles il a répondu. Comme il ne m’a jamais parlé de Kitia, il n’a pas voulu, dans le cas où vous me communiqueriez ses confidences, vous avouer qu’elle était à Paris depuis trois mois, car alors je l’aurais appris moi-même, et c’est surtout ce qu’il tenait à me cacher.

– C’est juste ! s’écria Bodzogian, enchanté de voir que Daniel lui évitait la peine de se disculper. – Mais alors, reprit-il, comment vous a-t-il présenté sa nièce ?

– Il ne me l’a pas présentée. Au moment où je m’informais d’elle avec insistance, Kitia a ouvert tout à coup la porte du salon et nous est apparue, sans que nous nous y attendions les uns ni les autres.

– De sorte que vous ne savez rien, absolument rien, de ce qui s’est passé entre eux, depuis que vous êtes parti de Cracovie ?

– Pas un mot.

Bodzogian se prit à sourire. Il était tranquille à présent.

– Bah ! dit-il en affectant une grande liberté d’esprit, vous ou moi, nous aurons avant peu le fin mot de cette énigme.

– Pour ma part, je vous en réponds, fit Daniel d’un ton résolu. Mais, à propos, vous a-t-on appris que je vous avais cherché hier dans tous les cafés et restaurants du boulevard, et que j’avais parcouru pour vous trouver toutes les salles de spectacle ?

– Oui. A l’hôtel et à *Tortoni*, on m’a dit que vous m’aviez fait deux fois l’honneur de me demander. Que me vouliez-vous ?

– Je voulais savoir si le prince ne vous avait pas fait prévenir de l’arrivée de Kitia. Son attitude singulière au moment où je sollicitais l’honneur de lui rendre visite, l’hésitation avec laquelle il m’avait accordé cette faveur, et je ne sais quel instinct secret dont j’étais agité, m’avaient fait pressentir que Kitia était à Paris. Pensant que vous en seriez instruit le premier, vous à qui on la destine, je désirais vous interroger à cet égard.

– Et, vous le voyez, je suis moins avancé que vous encore, fit en riant Bodzogian. Du reste, le prince, eût-il tenté cette démarche, ne m’aurait pas plus trouvé que vous.

– Vous n’étiez donc pas à Paris ?

- Non, j’étais à Saint-Germain.
- Pour affaires ?
- Dieu m’en préserve ! J’y étais en partie fine avec Anita.
- Qu’est-ce qu’Anita ?
- Vous ne vous rappelez pas ?... Je vous en ai parlé, il y a quelques jours... Une jolie petite brune, au minois chiffonné, trapue comme un poney, vive comme un serpent... qu’on a surnommée la *Sangsue*.
- Ah ! je me souviens à présent. Eh bien ?...
- Eh bien ! je suis allé la chercher hier ; nous sommes partis pour Saint-Germain, nous avons diné au *Pavillon Henri IV*, nous y avons déjeuné ce matin et nous sommes revenus à Paris vers deux heures.
- Total ?... demanda Laborie.
- Oh ! pas grand’chose. Une dizaine de louis d’argent de poche et un bracelet que j’ai pris chez mon bijoutier avant de partir.
- Ah ! avant de partir. Alors Anita ne fait pas de crédit ?
- Pas pour un sou. Vous comprenez qu’on ne l’a pas surnommée la *Sangsue* pour rien.
- Et cette fille est à la mode ?
- Oui.
- Elle est donc bien jolie ? fit distraitement Daniel.
- Jolie ? répondit légèrement Bodzogian. Ma foi, non ! Elle est drôle et point banale. Ce qui fait surtout qu’on la désire, c’est qu’elle ne se donne pas à tout le monde, et que, seuls, ceux qui sont en état de la payer peuvent se vanter d’avoir obtenu ses faveurs.
- Je comprends : c’est par vanité qu’on cherche à figurer sur la liste de ses adorateurs.
- Vous l’avez dit, mon cher. En dehors de cela, c’est une fille de beaucoup d’esprit, très-gaie, très-amusante, qui parle un jargon, mélangé d’italien, de patois provençal et de français, tout à fait comique. Pour peu que vous désiriez la voir, je vous offre une place dans la loge que je lui ai envoyée pour la *Renaissance* et où je dois la retrouver ce soir.
- Oh ! non, merci.
- Pourquoi ? Vous avez donc quelque chose à faire ?
- Rien, mais je craindrais de vous déranger...

– Ah ! si ce n'est que ce scrupule-là qui vous arrête !... fit Bodzogian en riant aux éclats. – Venez donc, ajouta-t-il, cela vous distraira. Allons, c'est convenu, n'est-ce pas ? Nous dinons ensemble, nous fumons un cigare sur le boulevard, et je vous présente à Anita.

– Soit ! répondit Daniel d'un air ennuyé.

Il s'était assis à la table de Bodzogian, mais il ne disait mot. Sa pensée se reportait avec opiniâtreté sur la malheureuse Kitia. Les larmes qu'il lui avait vu répandre étaient comme une lave qui lui brûlait le cœur. Évidemment, elle souffrait, et il souffrait, lui aussi, de se voir impuissant à la secourir.

Que pouvait-il en sa faveur ? Qu'imaginer ? Que tenter pour la soustraire à la tutelle tyrannique que son oncle faisait peser sur elle ? Aucune violence n'était légale. Elle n'avait pas atteint l'âge du libre arbitre, puisqu'elle n'avait guère plus de dix-huit ans.

Faudrait-il donc attendre, pour l'arracher à ce martyre, que l'heure de sa majorité eût sonné ? Et encore. à quel titre Daniel l'aurait-il fait ? Il n'était attaché à elle par aucun lien de parenté. Assurément, il l'aimait, il ne pouvait plus en douter ; mais était-il aimé d'elle ? Savait-il comment Kitia accueillerait toute démarche qu'elle n'aurait pas autorisée ?

Donc, avant de ne rien entreprendre, il fallait que Daniel obtint l'assentiment de la jeune fille ; mais où, quand et comment la voir ? Telle était la difficulté.

Bodzogian le regardait avec inquiétude. Il n'avait pas besoin de l'interroger pour savoir ce qui se passait dans cette âme loyale et naïve. Et cela lui donnait fort à penser !

Les vingt mille francs que lui avait prêtés Laborie n'étaient qu'une goutte d'eau dans la mer. Il en avait consacré quinze mille à donner des à-compte aux plus pressés ; mais il n'était pas sorti d'embarras s. Tant s'en faut ! Bodzogian voulait à tout prix reculer la catastrophe. Or, il avait tout épuisé, même la générosité de Laborie, auquel il devait plus de trente mille francs et à qui il eût été imprudent de demander davantage. Donc il ne pouvait plus se tirer de ce mauvais pas qu'en acceptant les propositions de la baronne et en essayant de marier Laborie à la comtesse de Pradiles.

Hier, c'eût été possible. Aujourd'hui, c'était déjà difficile. Demain, ce serait peut-être irréalisable. Il importait donc de ne pas perdre de temps.

Aussi, afin de ne pas laisser Daniel plus longtemps livré aux sombres préoccupations qui l'assiégeaient, il l'entraîna chez *Brébant*, commanda un repas succulent, et, dès le potage, se disposa pour l'assaut.

– En vérité, mon cher, lui dit-il, on ne croirait jamais, à vous voir, que vous avez trois cent mille francs de rente. Je vous trouve un air triste et ennuyé, dont je cherche en vain la cause, depuis que nous avons renoué connaissance. Pourtant, personne plus que vous n'est à même de se procurer toutes les distractions, toutes les jouissances. Comment se fait-il donc que vous soyez si abattu ou plutôt si incolore ? Vous n'aimez pas la table à l'excès, vous n'avez pas la passion du jeu, et les femmes avec qui je vous ai vu nouer des relations éphémères n'ont jamais eu le don de vous fixer. Ah h ! si vous aviez eu une jeunesse orageuse, si vous aviez été étrillé souvent par les cartes ou par l'amour, je comprendrais que, blasé sur ces plaisirs, vous songeassiez à vous faire ermite ; mais votre indifférence n'a pas même la lassitude pour excuse. Quelle en est la véritable cause ? Êtes-vous en état de me le dire ?

– Parfaitement, répondit Daniel. En principe, je n'aime pas l'argent. Quel goût voulez-vous que j'aie dès lors pour les plaisirs qui s'achètent ? Quel souvenir, autre qu'un profond dégoût de moi-même, me laissent les nuits que je passe hors de chez moi ? Quelle émotion le jeu peut-il me donner ? Quand je perdrais quelques billets de mille francs, croyez-vous que j'y serais sensible ? Et si je les gagnais, vous figurez-vous que je les empocherais avec joie ? Alors, à quoi bon dépenser dans une alcôve ou dans un tapis vert mon temps et mon argent ?

– Vous êtes un sage, fit Bodzogan.

– Un sage, moi ! se défendit Daniel en haussant les épaules. Vous vous trompez étrangement, mon cher. Cherchez vous-même à ma vie un but noble, généreux, utile, et je suis disposé à toutes les folies.

– Oh ! quant à cela, je vous en crois très-capable. Vous voyez que je vous ai bien jugé ; mais si vous n'avez de goût à rien, pourquoi ne vous mariez-vous pas ?

– Peut-être parce que je n'ai pas encore trouvé, répondit Laborie.

– Eh bien ! voulez-vous que nous cherchions ensemble ? proposa Bodzogan.

– Je ne demande pas mieux, fit Daniel, qui prêta l’oreille.

– Il n’est pas besoin de beaucoup se creuser la tête, dit Bodzogian. Pour ma part, je vois dès à présent dans vos relations deux femmes qui vous conviendraient à merveille. Choisir entre ces deux-là n’est qu’une question de goût.

En disant ces mots, il consulta du regard Daniel, qui ne sourcilla pas.

– La première, continua-t-il, ne me semble vous plaire que médiocrement, bien qu’elle soit relativement un parti beaucoup plus avantageux. En effet, je la crois riche à cent mille francs de rente environ, et, quoiqu’elle ait été mariée, elle est aussi demoiselle qu’un mari puisse le désirer. Enfin, je la crois sérieusement éprise de vous, – ou de vos millions, – ajouta-t-il traîtreusement.

– Ah ! je devine, fit Daniel en souriant, vous voulez parler de madame Gorossmann.

– Précisément.

– J’en étais sûr ; mais rappelez-vous, mon cher ami, ce que je vous disais il y a quelques jours. Tout en reconnaissant que Nadinka est jolie, riche, séduisante même, j’ajoutais qu’elle ne me plaisait pas. L’immobilité de sa physionomie me déconcerte ; on ne sait jamais ce qu’elle éprouve ni ce qu’elle pense. Or, ces natures froides et compassées me sont tellement antipathiques que, pour l’or du monde entier, je n’épouserais pas Nadinka.

– Je m’en doutais bien un peu, fit Bodzogian. Alors, parlons de la seconde. Celle-là, vous la connaissez – depuis fort peu de temps, mais vous l’avez vue assez pour avoir conçu d’elle une opinion quelconque. C’est la jeune comtesse de Pradiles.

Daniel fronça légèrement les sourcils.

Bodzogian feignit de ne pas s’en être aperçu.

– La comtesse n’a pas plus de vingt ans, reprit-il ; elle est élancée, gracieuse, spirituelle et aussi Parisienne que possible. Nulle ne s’entendra mieux qu’elle à composer un salon, à y attirer les artistes en renom, à faire, en un mot, les honneurs de votre fortune.

– Je veux bien le croire, mais. voulut faire observer Laborie.

Bodzogian ne lui laissa pas le temps d’achever.

– Oh ! je sais ce que vous allez objecter, continua-t-il. Elle est veuve et elle a un enfant, n'est-ce pas ?

– Ce n'est pas cela que je voulais dire, fit Daniel, attendu que j'ignorais...

– A la bonne heure ! interrompit Ostranick. Sans cela je vous aurais répondu aussitôt que la comtesse a été mariée, malgré elle, à M. de Pradiles, qu'elle n'aimait pas. C'est la baronne qui l'a contrainte à le prendre pour mari, parce qu'elle n'avait qu'une fortune insignifiante et que le comte offrait de constituer à Antonine une dot de deux cent mille francs. Bien qu'un enfant soit né de ce mariage, vous n'avez donc pas à craindre que le souvenir du défunt laisse à la veuve des regrets trop profonds.

– Tant mieux pour elle, dit Laborie ; mais laissez-moi vous aire remarquer que je ne sais pas un mot du passé de la baronne ou de sa fille, et que par conséquent il ne peut pas être question d'elles pour le moment. Je ne mets en doute aucune des qualités que vous attribuez à la comtesse ; je conviens qu'elle est jolie, désirable à tous égards, et qu'elle a plus d'originalité apparente que Nadinka ; mais je serais fort embarrassé de convenir avec vous qu'elle est spirituelle et qu'elle a des connaissances assez variées, une instruction assez solide, pour tenir dignement sa place dans un salon.

– Sans doute, fit Bodzogian ; mais pour peu qu'elle ne vous déplaie pas, rien ne vous est plus facile que de vous édifier à ce sujet. Dès demain, si vous le voulez, nous retournerons chez la baronne, nous y serons seuls, et, pendant que j'occuperai l'attention de la mère, vous aurez tout le temps de faire subir à sa fille son examen de bachelière.

– Je vous remercie, se défendit vivement Daniel ; mais rien ne presse. Je n'ai pris encore aucun parti relativement à la grave question que vous venez de soulever. Je ne veux donc pas trop m'avancer, de peur d'exécuter à la dernière heure une retraite trop précipitée.

– Mais cela ne vous engagerait à rien, répliqua Bodzogian. Vous imaginez-vous donc que j'irai crier à madame de Beauchamp : « Je vous amène un gendre. »

– Je ne dis pas cela...

– Alors pourquoi refuser de passer agréablement des soirées dont vous ne savez que faire ?

– Parce que je n’y suis pas disposé, je vous le répète, dit péremptoirement Laborie.

Devant une réponse si catégorique, Bodzogian ne pouvait pas insister. Malgré le dépit que lui causait cet insuccès, il se mit à rire aux éclats.

– Pour une fois que je m’avise de parler raison, fit-il, cela ne me réussit guère. Et vite je reviens à mes folies ordinaires. Voulez-vous que nous parlions d’Anita ?

– J’aime mieux cela, dit Laborie. Nous savons au moins à qui nous avons affaire.

– Oh ! celle-là, vous n’aurez pas besoin de causer longuement avec elle, pour vous apercevoir qu’elle est pétrie de malice et d’esprit.

– Mais alors, c’est une femme charmante, fit Daniel.

– Charmante et charmeresse à la fois. Ceux qui l’ont vue arriver à Paris, il n’y a guère plus de dix-huit mois, assurent qu’elle était alors assez mal fagotée, qu’elle avait l’air commun, et qu’elle était plus que modestement logée dans un garni de la rue Pigalle. Ils ajoutent qu’au contact de Paris elle n’a pas mis six mois à se transformer, au point de devenir méconnaissable. Je n’étais pas de ses amis à cette époque, moi. Ce n’est guère qu’au commencement de l’hiver dernier que je l’ai rencontrée et que je suis allé chez elle. Or, je puis vous affirmer que déjà elle était la plus élégante des femmes de son monde, qu’elle avait les toilettes les plus riches, en même temps que les plus sobres, et qu’elle occupait, rue de la Chaussée-d’Antin, un délicieux appartement, meublé non-seulement avec goût, mais encore avec un sentiment de l’art très-rare chez une femme de sa condition. Cet appartement, je l’ai revu hier et aujourd’hui ; il est devenu ravissant, tant elle l’a enrichi de bibelots de toute espèce. Elle a mis à contribution tous ses amants et tous ceux qui aspirent à l’être, de sorte qu’elle a chez elle, en bronzes, porcelaines, faïences et bijoux, de quoi ouvrir demain un magasin de curiosités. Et ne croyez pas qu’elle se trompe à la nature et à la valeur des objets qu’on lui donne ou qu’elle achète ! Elle en indique la provenance et le prix réel avec une sûreté de coup d’œil qui étonne les connaisseurs. Évidemment cette fille-là a été élevée dans la brocante, et je ne serais pas surpris de la voir finir plus tard comme elle a commencé.

– Et vous comptez la garder comme maîtresse ? demanda Laborie.

– Il n’y a pas de danger ! C’est un luxe que je ne puis pas m’offrir encore. Un caprice... passe encore... mais, pour fournir à ses appétits, il faudrait une fortune de nabab. Ce n’est pas une femme, c’est un creuset, une sangsue, le mot est très-juste. Ce matin, en revenant de Saint-Germain, elle m’a fait comprendre qu’à moins de vingt mille francs, dont elle a absolument besoin, assure-t-elle, il ne lui serait pas possible de continuer nos relations. J’ai trouvé que c’était un peu cher, et j’ai décliné cet honneur. Elle m’a prié alors de lui envoyer une loge pour la Renaissance, et m’a permis d’y aller lui rendre visite.

– Cependant, le cadeau que vous lui avez fait..

– Une bagatelle, mon cher !... un bracelet de trois cents louis dont elle avait envie... Je n’ai pas à me plaindre, je ne suis pas un des plus maltraités, dit Bodzogian avec un sourire.

Daniel le regarda avec étonnement. Comment ! cet homme qui lui avait emprunté vingt mille francs la veille, en avait consacré six mille à satisfaire un caprice semblable ! Et il osait s’en vanter ! C’était le comble de l’étourderie ou de l’impudence. Décidément il était donc bien riche ?

Ostranick ne lui donna guère le temps de s’appesantir sur ses révélations. Le diner était terminé ; il avait payé la note et offrait un cigare à Laborie.

Ils sortirent et se dirigèrent à pied vers la porte Saint-Martin, en jetant à la brise du soir l’odorante fumée de leur *cazadorès*.

Il était environ neuf heures moins un quart, lorsqu’ils arrivèrent devant la Renaissance et se présentèrent au contrôle :

– Loge n° 2, dit Bodzogian.

– Passez, messieurs, fit le contrôleur.

Un instant après, ils pénétraient dans l’avant-scène occupée par Anita.

– Ma chère amie, lui dit Bodzogian, permets-moi de te présenter mon ami Daniel Laborie, avec lequel j’ai dîné et que j’ai pris la liberté de t’amener.

– Tu as bien fait, répondit la jeune femme.

Et, d’un geste infiniment gracieux, elle fit signe à Laborie de prendre place à côté d’elle, tandis que Bodzogian s’asseyait au milieu d’eux, dans le fond de l’avant-scène.

Il était difficile de causer. Le premier acte était depuis longtemps commencé, l'orchestre et les chanteurs menaient grand bruit. Daniel enveloppa la jeune femme d'un regard curieux.

Bodzogian n'avait rien exagéré. Anita n'était point une beauté ; mais elle avait de magnifiques cheveux, des yeux superbes, une bouche appétissante et une physionomie très-ouverte. Elle était jeune, paraissait douée d'une santé robuste, admirablement faite et d'une carnation irréprochable. Ni le blanc ni le fard ne ternissaient le duvet de ses joues roses, et nulle pommade ne relevait la pourpre de ses lèvres sensuelles. Sa toilette de printemps, riche et simple à la fois, ne péchait par aucune des extravagances qu'affichent en général les filles de son espèce.

De son côté, elle ne cessait d'examiner Daniel avec une fixité nuancée de surprise. Elle se rappelait bien avoir croisé souvent sa voiture au Bois, car elle connaissait son Paris sur le bout du doigt, mais elle ignorait qui il était ; il n'avait jamais mis les pieds chez elle, elle ne l'avait jamais vu chez ses amies, et cela l'étonnait un peu.

Pendant l'entr'acte, Daniel sortit pour aller chercher une boîte d'oranges glacées.

— Quel est ce Daniel ? demanda-t-elle à Bodzogian.

— Un ancien ingénieur, que la mort d'un oncle a enrichi de six millions et qui ne sait qu'en faire, répondit Ostranick.

— Il est beau garçon ! fit Anita d'un air pensif.

— Tu trouves ? dit Bodzogian avec ironie. Tu as raison ; quel homme ne serait pas beau quand il a trois cent mille francs de rente ?

— Tu viens de dire une bêtise plus grosse que toi, répliqua-t-elle vivement. C'est bon pour les gens vieux ou laids d'être riches, mais il y en a d'autres.

— Achève, dit Bodzogian en la considérant d'un œil étonné.

— Il y en a d'autres qui n'en ont pas besoin, dit-elle d'une voix grave.

Pour le coup, Bodzogian partit d'un franc éclat de rire.

— Ah h ! je vous reconnais bien là, vous autres femmes, s'écria-t-il. Pour que vous ayez envie d'un homme, il ne faut pas qu'il ait envie de vous.

— Du tout, répliqua Anita. Il suffit qu'il nous plaise.

— Et Daniel te plaît ?

– Beaucoup.

– Veux-tu que je m’en aille ? fit Bodzogian sur le même ton railleur.

– Oh h ! rien ne presse, répondit-elle. Tu peux rester jusqu’au prochain entr’acte.

– Soit, mais je te préviens que tu perdras ton temps avec lui.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il aime une autre femme.

Anita haussa les épaules.

– Qu’est-ce que cela fait ? dit-elle froidement.

– Ainsi, tu veux essayer de le conquérir ?

– Je désire rester seule avec lui. Le reste me regarde.

Au même instant, la porte de la loge s’ouvrit, et Daniel reparut, tenant à la main une boîte de fruits glacés, qu’il tendit à la jeune femme.

Elle en fit les honneurs aux deux jeunes gens. Ils causèrent de la pièce, de la musique, des chanteurs. Enfin le rideau se leva, et le deuxième acte commença,

Daniel avait déjà vu l’opérette. Aussi ne la suivait-il que fort distraitemment. Tantôt il examinait la salle, tantôt il se retournait pour échanger avec Anita et Bodzogian quelques réflexions plus ou moins comiques. Et chaque fois qu’il se retournait, il voyait fixés sur lui, avec une incroyable persistance, les yeux de la jeune femme.

Cela finit par le gêner, sinon par l’intimider. Alors il ne quitta plus du regard la scène et lorgna toutes les actrices, les unes après les autres, depuis le premier sujet jusqu’à la dernière figurante. Jamais il n’avait fait si soigneusement l’inventaire du personnel de la Renaissance.

Au moment du chœur final, Bodzogian prit son pardessus et sortit sans rien dire, saluant Anita d’un sourire et d’un signe d’intelligence.

Le bruit de la porte qui se refermait derrière lui fit retourner Daniel. Bodzogian avait disparu.

– Tiens ! fit-il. Est-ce qu’il s’en va ?

En disant ces mots, et comme le rideau tombait, il se leva précipitamment.

– Où donc allez-vous ? demanda Anita.

– Je vais m’assurer si Bodzogian est réellement parti.

– Que vous importe ? S’il revient, vous le verrez bien ; s’il ne revient pas, vous en serez quitte pour passer quelques instants de plus auprès de moi.

– C’est une faveur dont je connais le prix, fit Daniel en se dirigeant vers la porte, mais j’avais moi-même quelque chose d’urgent à lui dire, et...

– Vous le lui direz demain, fit Anita.

Elle vit que le jeune ingénieur hésitait.

– On vous a donc dit beaucoup de mal de moi ? reprit-elle en souriant.

– Pas le moins du monde, madame.

– Alors, c’est que je vous fais horreur.

– Vous ne pensez certainement pas un mot de cet absurde contre-sens, protesta Daniel.

– En ce cas, asseyez-vous donc, poursuivit-elle en lui montrant d’un geste gracieux le fauteuil qu’il avait quitté. Ce ne sera pas abuser de vous, je l’espère, que de vous prier de me reconduire jusqu’à ma porte, dans le cas où Bodzogian nous aurait définitivement abandonnés.

– Certainement, dit Laborie en s’inclinant avec une politesse un peu affectée.

Ils se regardèrent un instant tous les deux : lui, avec une sorte de défiance ; elle, avec une tendresse d’expression qui ne pouvait laisser aucun doute au moins clairvoyant sur la satisfaction que lui causait ce tête-à-tête.

– C’est la première fois que j’ai l’honneur de me trouver avec vous, dit-elle pour rompre ce silence embarrassant ; mais il y a déjà longtemps que je vous connaissais de vue.

– Vraiment ? Où donc m’avez-vous rencontré, madame ?

– Au Bois, où je vais à peu près tous les jours, ains que vous.

– Il n’y a pourtant guère plus de six mois que je m’y montre assez régulièrement.

– Et moi-même, il n’y a-pas beaucoup plus d’un an que j’y ai mis les pieds pour la première fois.

– En effet, vous n’êtes pas Parisienne, on le devine à votre accent.

– Oh h ! ce vilain accent ! s’écria-t-elle avec un peu de dépit. Je ne pourrai donc pas m’en débarrasser ? C’est affreux, n’est-ce pas ?

– Mais non, fit Daniel. Au contraire, cela nous change un peu de cet horrible accent trainard des faubourgs de Paris, que nous rencontrons le plus

souvent dans votre monde. Loin d'être désagréable, il donne même du piquant à la conversation et jusqu'à la physionomie.

– Vous trouvez ? fit-elle avec un adorable sourire qui démasqua ses dents irréprochables.

En même temps, elle se renversa par un mouvement voluptueux, qui cambra sa taille souple et mit en relief les opulents contours de sa poitrine.

– Vous êtes Italienne, je gage ? dit Laborie.

– Pas tout à fait, monsieur. Je suis Niçoise, et vous ne vous figurez pas quel horrible jargon on parle dans cette ville si vantée.

– N'importe, madame. Vous n'en venez pas moins de ce pays féerique et si aimé du soleil. En vous voyant, en causant avec vous, la pensée se reporte involontairement vers les régions enchantées qui ont été le berceau de votre enfance.

– Vous êtes donc allé à Nice ? demanda-t-elle vivement.

– Pas encore, hélas ! mais je me propose d'y passer le prochain hiver.

– Ah h ! que vous avez raison, monsieur ! Et que je voudrais y retourner aussi, moi !... Mais, pardon, reprit-elle aussitôt, revenons à vous, cher monsieur. Comment se fait-il que vous, je ne vous aie jamais rencontré dans aucune réunion, moi qui connais à peu près tout ce que Paris contient de riches et d'élégants personnages ?

– C'est que je ne connais moi-même aucun de ces personnages, répondit Daniel. J'ai tellement en horreur la vie qu'ils mènent, que j'évite soigneusement toute occasion de me trouver avec eux.

– Vous avez alors d'autres amis à Paris ?

– Fort peu, madame. Les quelques camarades d'école qui y sont restés sont tellement occupés, qu'ils n'ont pas une minute à me consacrer, et que je ne puis pas moi-même aller les voir sans les déranger.

– En ce cas, avec qui êtes-vous en relation d'amitié ?

– Avec personne.

– Et Bodzogian ?

– Je suis un peu plus lié avec lui qu'avec tout autre, mais je ne le considère pas comme un ami, bien qu'on donne aujourd'hui ce titre banal à tout le monde.

– Est-il le seul que vous fréquentez ?

– A peu près, car je serais fort en peine de dire au juste ce qu’est un certain M. de Gresles, avec qui je l’ai rencontré cinq ou six fois...

– Ah h ! fit Anita, qui tressaillit, vous connaissez M. de Gresles ?

– Oui, dit Laborie, à qui ce mouvement n’avait pas échappé.

– Alors, vous devez connaître aussi la baronne de Beauchamp, la comtesse de Pradiles, M. Molidor, le prince Karomisky et sa fille ?

— Vous les connaissez donc également ? interrogea Daniel étonné.

– Non, mais je sais que M. de Gresles vit dans l’intimité de tous ces gens-là.

– Qui vous l’a dit ?

– Lui-même.

– Il a donc été votre amant ?

– Lui ! fit Anita avec un geste d’horreur. Oh ! non, par exemple !

– Vous semblez cependant très au courant des moindres faits et gestes de ce monsieur.

– Oh ! j’en sais plus long que personne à cet égard, répondit Anita, dont le front s’assombrissait de plus en plus, – et non-seulement sur lui, ajouta-t-elle, mais sur la baronne et sur Antonine.

– Que savez-vous donc ? demanda Laborie, surpris de voir le changement qui s’était opéré dans la physionomie de la jeune femme, depuis qu’il était question de M. de Gresles.

– Oh ! dit-elle en hochant gravement la tête, ce n’est pas ici que je pourrais confier à un étranger les secrets que j’ai surpris. D’ailleurs, ils ne vous intéresseraient guère, reprit-elle en secouant la tristesse qui s’était emparée d’elle... Tenez, ne parlons plus de cela, continua-t-elle en faisant un effort. Revenons à vous...

Les premiers flonflons de l’orchestre lui coupèrent la parole. Le troisième acte allait commencer.

Elle se tut, s’enfonça plus avant dans son fauteuil, évidemment assiégée, malgré elle, par les souvenirs que Daniel avait évoqués.

Il ne fit rien, du reste, pour l’arracher à cette préoccupation. De temps à autre, il jetait sur elle, à la dérobée, un regard scrutateur, comme s’il cherchait à pénétrer le secret qu’elle lui cachait.

Il était fort intrigué. Ah ! cette femme connaissait M. de Gresles, et la baronne, et sa fille, et le prince, et Nadinka ! Mais rien ne pouvait plus directement intéresser Daniel, pour le moment, que de savoir au juste à quoi s'en tenir sur le compte de ces divers personnages ! Aujourd'hui plus que jamais, il en éprouvait le désir, puisque tout à l'heure, à dîner, Bodzogian lui avait proposé la main de la comtesse de Pradiles.

Bodzogian n'était-il qu'un instrument entre les mains de madame de Beauchamp ? Depuis les ouvertures qu'il en avait reçues, Daniel inclinait à le penser. Mais que venait faire M. de Gresles en cette affaire ? Anita le savait peut-être...

– Elle me le dira, se dit résolûment Laborie.

Affectant alors un air dégagé, il vint se placer à côté d'elle, ou plutôt derrière elle, et se mit à l'entretenir à voix basse d'une foule de choses absolument étrangères à la conversation qu'ils venaient d'avoir.

La jeune femme prit plaisir à ce jeu. Elle sentait courir sur sa nuque et dans les mèches folles de ses cheveux frisottants l'haleine tiède de ce beau garçon, dont la voix bruissait à son oreille comme un murmure délicieux. Plusieurs fois elle frissonna et fut obligée de se pencher en avant, pour échapper à ces effluves, qui la pénétraient et lui procuraient des sensations inconnues. Jamais cette fille, « rebelle aux tentations de la volupté », disait la chronique scandaleuse, ne s'était sentie si profondément remuée, ni si souverainement dominée que par cet homme, en face de qui elle se trouvait pour la première fois. Et, comme elle n'avait pas l'habitude de la résistance, elle sentait qu'elle lui appartenait tout entière. Il n'avait qu'à ouvrir les bras, pour qu'elle s'y précipitât. Loin de lui dicter ses conditions, ainsi qu'elle le faisait d'ordinaire, elle n'aurait voulu pour rien au monde lui appartenir autrement que pour le plaisir de lui avoir appartenu.

Aussi, quand le spectacle fut terminé, ce fut d'une main tremblante qu'elle s'appuya sur le bras qu'il lui tendait et monta dans sa voiture.

Comme ils arrivaient devant sa porte, il la salua cérémonieusement.

– Est-ce que vous ne voudriez pas prendre une tasse de thé avec moi ? demanda-t-elle d'une voix qu'elle essayait vainement d'affermir.

– Très-volontiers, ma chère enfant, répondit-il.

XI

Tout autre que Bodzogian aurait été profondément blessé du sans façon dont Anita avait usé envers lui. En effet, son amour-propre s'était tout d'abord offensé de céder à Daniel une place qu'il avait achetée si cher ; mais ce n'était pas un esprit étroit que Bodzogian. Aussi, à mesure qu'il s'éloignait du théâtre, sa mauvaise humeur se dissipait, et le sourire reparaisait sur ses lèvres.

Il n'avait pas atteint le boulevard Montmartre, qu'il souhaitait de toutes ses forces que le caprice d'Anita fût couronné d'un plein succès, – car, si elle réussit, pensait-il, cela me fera une arme de plus en faveur du projet que j'ai conçu.

En arrivant à *Tortoni*, il se frottait les mains, et n'était pas loin de croire que le mariage de Daniel avec la comtesse de Pradiles se conclurait infailliblement et que, par conséquent, il était sauvé !

– Pour me refaire entièrement, se disait-il, je n'ai plus moi-même qu'à épouser Nadinka. Avec les deux cent mille francs de la baronne, je liquide tout mon arriéré ; avec la dot de madame Gorossmann, je n'ai plus qu'à me croiser les bras.

Il est vrai que tous ces beaux projets ne tenaient qu'à un fil. Si Daniel résistait à la tentation, le plan que Bodzogian venait de concevoir en quelques minutes s'écroulait et le laissait en plein désarroi.

Avant tout, il importait donc de s'assurer qu'Anita était la maîtresse de Daniel.

Le lendemain matin, dès huit heures, Bodzogian sortait du *Grand-Hôtel*, montait dans une voiture fermée, et allait se poster en observation dans la rue de la Chaussée-d'Antin, en face de la maison qu'habitait la jeune femme.

Dix heures venaient de sonner, et il commençait à regretter le temps perdu, lorsqu'il vit paraître la femme de chambre d'Anita, laquelle arrêta au passage un coupé de remise, lui fit signe de se ranger le long du trottoir, prit son numéro et rentra dans la maison.

Quelques minutes après, un jeune homme en sortit, monta lestement dans le coupé qui l'attendait, après avoir donné son adresse au cocher, et la voiture s'éloigna dans la direction du boulevard.

Si vivement qu'il eût opéré cette retraite, Daniel était loin de supposer qu'on l'observât. Aussi n'avait-il pris aucune précaution pour dépister les curieux.

Bodzogian le vit franchir la porte cochère, monter en fiacre. C'était dix fois plus qu'il n'en fallait pour se convaincre que ses pressentiments l'avaient bien servi.

Immédiatement il mit pied à terre, congédia son coupé et. regagna le *Grand-Hôtel*.

– Si par hasard Daniel persistait dans cette idée folle d'épouser Kitia, se disait-il, chemin faisant, j'en sais maintenant plus qu'il n'est besoin pour l'en empêcher.

Le jour même, il se rendit chez la baronne pour conclure avec elle le marché qu'elle lui avait proposé et dont il lui garantit le succès. Aussi ne se contenta-t-il pas d'une simple promesse verbale, ! Il exigea un engagement écrit, stipulant chacune des conditions qu'ils venaient d'arrêter. Il en rédigea la formule sur une feuille de papier timbré, en fit la lecture à haute voix, en pesa chaque mot avec attention et tendit la plume à madame de Beauchamp qui, après l'avoir relu d'un bout à l'autre, y apposa enfin sa signature.

Il n'était guère plus de deux heures et demie, quand Bodzogian la quitta, glissant victorieusement dans son portefeuille l'obligation qu'il lui avait fait

souscrire.

– Maintenant, murmura-t-il, je n'ai plus qu'à aller faire ma cour au prince et à Nadinka.

Il se dirigea vers la rue Caumartin ; mais, à mesure qu'il en approchait, il ralentissait son allure, ruminant le moyen d'arriver de part et d'autre à une solution prompte et décisive.

Il appelait vainement à son aide les ressources de sa féconde imagination, sans avoir rien trouvé, quand, au coin du boulevard de la Madeleine, ou plutôt au coin de la rue Basse-du-Rempart et de la rue Caumartin, il aperçut un coupé, rangé devant le numéro 50.

Il s'arrêta. Sur le siège de la voiture se prélassait un magnifique cocher ; à la portière se tenait un groom, qui portaient tous les deux la livrée de Laborie !

Donc Daniel était dans les environs ce n'était pas difficile à deviner. Il était chez le prince Karomisky et cherchait à se rapprocher de Kitia.

Bodzogian s'avança avec la plus grande circonspection et jeta les yeux dans la rue Caumartin. Il ne vit point Laborie.

– C'est qu'il est entré, pensa-t-il.

Il allait continuer son chemin, lorsqu'en consultant machinalement sa montre, il vit que trois heures avaient sonné.

– Mais le prince n'est jamais chez lui à pareille heure ! s'écria-t-il tout à coup. Diable ! c'est plus grave que je ne le pensais, alors... Est-ce que Kitia et Daniel agiraient de connivence ?... Vite ! Il n'y a pas de temps à perdre !

Il revint sur ses pas, et alla se poster à l'angle opposé à celui qu'occupait le coupé de Daniel.

Depuis vingt minutes, en effet, il était en observation, quand il vit Daniel sortir de la maison qu'habitait le prince, et courir rapidement vers sa voiture, dans laquelle il remonta précipitamment.

Le coupé tourna sur sa droite, prit le boulevard de la Madeleine et se dirigea, au grand trot de ses deux chevaux, vers la rue Royale, dans laquelle il se perdit bientôt au milieu de la cohue des équipages.

Bodzogian voulut en avoir le cœur net. Il se présenta à son tour dans la maison que venait de quitter Laborie et demanda le prince. On lui répondit qu'il était sorti depuis une demi-heure au moins avec sa fille.

Il se retira, certain désormais que Daniel avait mis à profit l'absence de ses parents pour s'introduire auprès de Kitia.

– Oh ! mais non. Voilà qui ne ferait pas mes affaires ! pensa Bodzogian. A cinq heures, je reviendrai.

A ces mots, il s'éloigna et remonta les boulevards, en proie à la plus vive agitation.

Il ne s'était, en effet, trompé dans aucune de ses conjectures.

Depuis la veille, Daniel avait été de plus en plus intrigué du mystérieux isolement dans lequel on contraignait Kitia à se renfermer. Il ne pouvait pas douter que cette réclusion lui pesât, puisqu'il avait vu couler ses larmes, puisqu'on lui avait fait, sous ses yeux, regagner la chambre qu'elle avait quittée contre le gré de ses geôliers. Comment la soustraire à cette séquestration monstrueuse ?

Il résolut de mettre sur le champ à profit la complicité de la gouvernante. Par elle seulement, il avait quelques chances de pénétrer auprès de Kitia, ou tout au moins d'obtenir des éclaircissements.

Il sortit de chez lui à l'heure où le prince et sa fille se rendaient à la promenade, donna l'ordre à son cocher de s'arrêter à l'angle de la rue Basse-du-Rempart et envoya son groom s'informer si le prince Karomisky était chez lui.

Le groom revint lui annoncer que le prince était parti depuis un instant.

Daniel mit lestement pied à terre, pénétra dans la maison, passa comme l'éclair devant la loge du concierge et gravit le premier étage. Arrivé à la porte de son appartement, il sonna, – très-doucement, car le cœur lui battait avec force.

Il attendit quelques secondes, sans qu'aucun bruit se manifestât à l'intérieur. Enfin, au moment où il allait renouveler sa tentative, une chaise grinça sur les dalles de l'antichambre, et une voix qui ne lui était pas inconnue murmura derrière la porte :

– Ces domestiques ne sont donc jamais là !

Aussitôt la porte s'ouvrit, et Daniel se trouva en face de la femme en compagnie de laquelle il avait vu Kitia se rendre à l'église.

En l'apercevant, elle tressaillit.

– Encore vous ! s’écria-t-elle, en contenant sa voix Et en jetant autour d’elle un regard effrayé. Mais vous voulez donc nous perdre !

— Dieu m’en préserve ! fit Daniel sur le même ton. veux vous sauver, au contraire ; mais je ne sais rien.... dites-moi quel danger vous menace...

– Ici, c’est impossible, monsieur.

– Alors donnez-moi quelque part un rendez-vous. venez chez moi. Tenez, voici ma carte...

A ces mots, il tira de son portefeuille une carte de site, qu’il lui tendit.

Elle hésitait à l’accepter.

– Prenez-la, je vous en conjure ! supplia-t-il. Si vous doutez de moi, informez-vous auprès de Kitia le vous dira que je suis un ami pour elle, le meilleur peut-être...

– Oh ! je le sais bien.

– Alors quelle crainte vous arrête ?

– Celle d’être surprise, accusée de trahison, chassée de cette famille dans laquelle je vis depuis trente ans...

– Raison de plus pour que vous preniez et conserviez mon adresse. Si pareil malheur arrivait, – et ce n’est pas à redouter, car ce n’est ni vous ni moi qui trahirons nos intelligences, – je serais trop heureux de vous offrir un asile.

– C’est vrai, répondit-elle, quoique j’espère bien n’en être jamais réduite à une extrémité pareille !

Elle prit la carte et la glissa dans sa poche.

– Maintenant, fit Daniel, conduisez-moi près de Kitia.

– Y pensez-vous ? se récria la pauvre femme. Mais nous ne sommes pas seules ici ! La cuisinière et le valet de chambre sont dans l’appartement.

– Oui, mais la cuisinière prépare le dîner ; et quant au valet de chambre, je suppose qu’il s’est esquivé en l’absence de son maître, puisque c’est vous qui m’avez ouvert la porte.

– Sans doute, mais il peut revenir d’un instant à l’autre...

– Eh bien ! veuillez seulement dire à Kitia que je suis là, lui demander si elle peut me recevoir, et je vous promets, dès que le valet de chambre paraîtra, de me retirer aussitôt.

– Bien vrai ? demanda la gouvernante.

– Sur mon honneur, je m’y engage !

– Alors, attendez un instant.

Elle posa un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence et l’immobilité, puis elle alla, sur la pointe du pied, ouvrir une porte voisine, qu’elle fit tourner doucement sur ses gonds, et disparut.

Daniel, fidèle à la consigne qu’on lui avait donnée, retint son haleine, attentif au moindre bruit.

Bientôt après, la gouvernante reparut, s’avançant toujours avec les mêmes précautions.

– Venez, lui dit-il. Kitia vous attend dans ma chambre. Là, du moins, personne ne pourra vous surprendre.

Daniel la suivit, tressaillant chaque fois que le parquet criait sous ses pieds, pénétré d’une émotion qu’il n’avait jamais éprouvée.

Après lui avoir fait traverser la salle à manger, elle s’engagea dans un assez vaste corridor, le long duquel s’ouvraient les portes de plusieurs chambres et qui aboutissait à l’escalier de service. Tout au bout de ce corridor, elle s’arrêta enfin devant une dernière porte et posa la main sur le bouton de la serrure.

– Écoutez, monsieur, dit-elle à Daniel avant d’ouvrir. C’est par l’escalier de service que rentrera le valet He chambre. Je vais rester là, en sentinelle. Dès que vous m’entendrez crier : « Ah ! c’est vous, Joseph ! » et Hisparaître avec lui dans l’intérieur de l’appartement, jurez-moi que vous vous esquiverez par le petit escalier, quoi qu’il vous en coûte !

– Je vous le jure ! promit Daniel. Mais si le temps me manque d’avoir avec Kitia l’explication que je viens chercher, promettez-moi, à votre tour, que vous viendrez m’apporter à l’hôtel les renseignements dont je suis avide.

– Je vous promets de faire tout ce que Kitia m’orolonnera, répondit-elle.

En même temps, elle fit tourner le bouton qu’elle enait dans la main. La porte s’ouvrit, et Daniel aperçut itia, toute tremblante, debout, une main appuyée sur son cœur, dont elle s’efforçait en vain de comprimer les battements.

– Enfin ! je vous vois ! s’écria Daniel, en lui prenant les deux mains qu’il serra dans les siennes avec une effusion profonde. Au nom du ciel, parlez !

Que s'est-il passé depuis que je vous ai quittée ?

– Bien des tristes événements, hélas ! répondit-elle en secouant gravement sa jolie tête blonde. Et d'ailleurs, savez-vous que j'ai perdu mon oncle ?

– Oui. J'ai appris que le comte Borowski était mort quelques mois après mon départ.

– Ah ! votre départ ! fit Kitia avec une explosion de douleur longtemps contenue. C'est à lui que remontent tous les malheurs qui m'ont assaillie.

– Comment ! s'écria Daniel. Suis-je donc réellement pour quelque chose dans tout ce que vous avez souffert, ma pauvre enfant ?

– Je ne dis pas cela, monsieur Laborie ; mais j'avais été si heureuse jusqu'à cette époque !... J'avais perdu mon père et ma mère, il est vrai, mais à un âge si tendre que je ne pouvais pas apprécier toute l'étendue de cette perte immense. D'ailleurs, le comte Borowski m'avait recueillie et me témoignait une tendresse toute paternelle. J'avais grandi dans une sérénité qu'aucun nuage n'avait altérée. Il me semblait que l'avenir ne me réservait que d'agréables surprises... Que voulez-vous ? On s'habitue si vite et si facilement à vivre heureuse !

J'aimais mon oncle, de mon côté, de toutes les forces de mon âme. Je lui étais profondément reconnaissante de tout le bien qu'il m'avait fait. Afin de mieux lui prouver qu'il n'avait pas affaire à une ingrate, je me consacrais à l'étude avec un acharnement qui me valut successivement toutes les récompenses.

Le comte était enchanté de moi. Les éloges qu'on lui faisait de ma petite personne avaient augmenté encore l'attachement dont il m'avait donné des preuves. Il résolut de me prendre chez lui, de m'y faire terminer mon éducation et de me donner la direction de sa maison.

J'acceptai avec joie le rôle qu'il me confiait, car c'était une occasion de plus de lui témoigner la gratitude dont ses bontés m'avaient pénétrée.

Ce fut dans ces circonstances que j'entendis prononcer votre nom pour la première fois. Les mines que le comte et le prince possédaient, avec deux ou trois autres propriétaires, étaient mal exploitées ; elles menaçaient de devenir une charge au lieu de constituer un revenu. On parla de faire venir de Paris un ingénieur jeune, instruit, élevé d'après la méthode nouvelle et

parfaitement au courant de toutes les innovations usitées dans la mécanique et l'industrie. Le comte s'adressa au directeur de l'École des arts et métiers, qui s'engagea à lui envoyer le meilleur et le plus intelligent des élèves qu'il avait formés. C'était de vous qu'il s'agissait, monsieur Laborie.

Votre extrême jeunesse effraya d'abord le comte. Il ne pouvait pas se figurer que vous eussiez réellement toutes les aptitudes qu'on vous attribuait. Ce ne fut qu'insensiblement, et à mesure qu'il vous vit à l'œuvre, qu'il finit par vous rendre justice et par vous élever si haut dans son estime qu'il résolut de faire de vous, non plus un employé subalterne, mais un associé, presque un ami.

J'assistais à tous ces conciliabules, bien que je n'y prisse aucune part. Je ne vous connaissais que fort peu, du reste, sinon par les louanges qu'on ne se gênait aucunement pour vous décerner devant moi.

Cependant, je ne restais pas indifférente à ce qui se passait sous mes yeux. J'étais au courant des résultats merveilleux que vous aviez obtenus, et ce n'était pas sans un étonnement naïf que je voyais s'incliner tous ces fronts de vieillards devant votre science et votre jeunesse.

L'immense service que vous me rendîtes à cette époque, en m'arrachant à la mort horrible dont j'étais menacée, ne pouvait qu'accroître l'admiration secrète que vous m'inspiriez... que vous m'inspirez encore... Ah ! c'était le bon temps, alors !... Mais aujourd'hui tout est bien changé !...

Elle secoua tristement la tête et laissa échapper un douloureux soupir.

– J'ai peut-être tort de vous parler ainsi, reprit-elle, mais je ne sais pas mentir, et depuis si longtemps je suis condamnée au silence, que je me sens comme soulagée d'un poids immense, en épanchant dans le sein d'un ami tel que vous ces impressions si douces et si fraîches de ma jeunesse.

– Mais, au contraire, ma chère enfant, répondit Daniel avec une joie qu'il n'essayait pas de réprimer. Parlez, parlez encore, toujours.

– Nous étions tous heureux, poursuivit Kitia, car tout réussissait au delà de nos désirs, depuis que vous étiez auprès de nous. Mon oncle vous aimait beaucoup et ne se gênait pas pour le dire, le prince était très-sensible aux améliorations de toute nature que vous aviez introduites, car il n'était pas riche alors, et ses revenus croissaient sensiblement, grâce à votre infatigable activité. On commençait à vous considérer presque comme un enfant de la

maison, quand éclata la terrible nouvelle ! Vous héritiez de plusieurs millions !

Kitia s'arrêta brusquement.

– Pardonnez-moi, reprit-elle, si j'emploie de telles expressions pour qualifier un des plus grands bonheurs peut-être qui aient signalé votre existence, mais je ne savais guère en ce temps-là de quel poids pesait la fortune dans la balance des destinées humaines ! Je ne voyais qu'une chose : c'est que nous vivions au sein de la plus tranquille paix, et que cette fortune subite, que le hasard jetait entre vos mains, allait amener nécessairement dans votre existence une révolution, dont le contre-coup devait cruellement nous atteindre.

Je n'étais pas la seule à trembler. Le comte, le prince, leurs associés, s'étaient réunis en conciliabule ; ils parlaient bas, ils chuchotaient. Je ne pourrais pas vous dire au juste quelles graves questions s'agitèrent dans cette assemblée, à laquelle je n'assistais pas ; mais je compris plus tard, en surprenant un mot par-ci, un nom par-là, qu'on se reprochait de ne pas vous avoir attaché plus solidement à notre sort commun.

– Nous aurions dû lui donner Nadinka, disait le comte.

– Ou Kitia, répliquait le prince. Elle n'a ni parents, fortune. C'était tout ce qu'il fallait pour retenir auprès de nous ce petit ingénieur.

– Je crois même, continua la jeune fille, qu'on ne désespérait pas de vous y décider, le lendemain du jour où vous parvint la lettre de votre notaire. Évidemment, il était trop tard. Entre la joie de revoir votre pays et d'y rentrer les mains pleines d'or, ou demeurer au fond de la Pologne, vous ne pouviez pas hésiter.

Je le sentais si bien que, sans me douter alors des folles espérances qu'on nourrissait, je m'attristais déjà à la pensée que vous alliez nous quitter.

– Que vous êtes bonne ! fit Daniel, qui la dévorait du regard et qui demeurait suspendu à ses lèvres.

– C'est tout simple, dit Kitia. Vous étiez mon seul ami. Après mon oncle, vous seul m'aviez témoigné un peu d'indulgence et de bonté. Je m'explique bien cela, aujourd'hui que j'ai eu le temps d'y réfléchir pendant mes longues heures de solitude et d'abandon. Je n'étais pas un danger pour vous, comme pour mon oncle Karomisky et ma cousine Nadinka.

– Que voulez-vous dire ? fit Daniel étonné.

– Ne le comprenez-vous pas ? dit la jeune fille avec un triste sourire. L'affection que me témoignait le comte ne devait-elle pas porter ombrage au prince et à sa fille, qui avaient autant de droits que moi à l'héritage de mon second père ?

– Ah ! nous y voilà ! pensa Daniel, à l'esprit de qui se représentèrent les confidences de Bodzogian.

– Je ne comprenais pas, en ce temps-là, continua mélancoliquement la jeune fille, pourquoi le prince et sa fille se montraient si froids, je devrais dire si hostiles envers moi. Non-seulement je n'avais pas la moindre notion des lois de succession, mais j'étais à cent lieues de supposer que mon oncle pût mourir sitôt et faire de moi son unique héritière.

D'ailleurs, votre départ m'avait toute bouleversée. Il me semblait que le bonheur, qui était entré avec vous dans notre maison, allait la quitter en même temps que vous. Je ne me trompais pas.

Mon oncle, qui avait si souvent regretté devant vous de n'avoir ni enfants ni petits-enfants, fut pris tout à coup d'une maladie que j'ose à peine nommer devant vous : la maladie de la postérité. Il demandait sans cesse à Nadinka, qui avait alors dix-neuf ans, pourquoi elle ne se mariait pas. Et comme elle lui répondait qu'elle n'avait pas encore trouvé de mari, il haussait les épaules, frappait du pied et me regardait d'un air singulier.

Je n'y comprenais rien. Comment aurais-je pu deviner, moi qui n'y songeais aucunement et qui sortais à peine de pension, que mon oncle pensait, en désespoir de cause, à me marier moi-même, quand je n'avais pas plus de seize ans et demi ! C'était pourtant la vérité.

Un beau jour, d'un ton maussade et presque irrité, il m'annonça qu'il m'avait choisi un époux. – Il a trente-deux ans, me dit-il. Il est capitaine au régiment de Novogorod ; il est blond, grand, bien fait ; s'il n'est pas précisément joli, il est solidement constitué, porte l'uniforme à ravir ; en un mot, il réunit tout ce que l'on peut exiger d'un mari. Demain je te le présenterai. Ah h ! j'oubliais de te dire son nom : il se nomme le comte Dranicki.

Je me récriai. Je lui fis observer que j'étais bien jeune, que je ne pouvais pas épouser un homme que je n'avais jamais vu, que je n'avais aucune

envie de me marier... Il ne voulut rien entendre. Je fus sur le point de lui avouer que je conservais au fond du cœur un souvenir qui m'était cher à plus d'un titre...

– Quel souvenir ? interrogea Daniel, dont le cœur se prit à battre d'espérance...

Avant que Kitia, toute rougissante, eût le temps de lui répondre, on frappa vivement à la porte de la chambre.

Au même instant, un grand bruit se fit entendre dans le corridor, et une voix irritée, celle de la gouvernante, se mit à crier :

– Ah ! c'est vous, Joseph ? Enfin, ce n'est pas malheureux !

Daniel se prit à pâlir. C'était le signal du départ !

Kitia tremblait de tous ses membres.

– Mon Dieu ! disait-elle. La joie que j'éprouvais à vous revoir m'a tout fait oublier... Si l'on nous surprenait ensemble... que dirait-on ? Fuyez, je vous en conjure, monsieur Laborie !

– Mais quand vous reverrai-je ? demanda Daniel.

– Ah ! Dieu seul le sait, car, pour rien au monde, je ne voudrais m'exposer à ce nouveau danger.

– Pourtant, fit Daniel, si je vous aimais, si je voulais vous épouser...

– Vous ! s'écria-t-elle, toute transfigurée.

– Oui, moi, qui n'ai cessé de penser à vous ; moi, qui suis prêt à tout pour vous obtenir.

– Eh bien ! adressez-vous à mon oncle... Que sais-je, moi ? Vous trouverez bien un moyen ; mais, au nom du ciel ! partez.

– Soit ! je pars, mais dites-moi seulement que vous m'aimez aussi, que vous m'autorisez à tout entreprendre pour vous mériter, supplia Daniel.

– Ah ! c'est le secret de ma vie que vous me demandez là, monsieur Laborie, répondit-elle éperdue. Non, vous voyez bien que je n'ai plus ma raison... que la peur me paralyse... Faites tout ce qu'il vous plaira, j'y souscris d'avance, sachant bien qu'un homme tel que vous ne tentera rien que d'honorable et de légitime... C'est tout ce que je puis vous dire... On vient... Ah ! si c'était mon oncle... si Nadinka vous trouvait ici... je serais perdue !... Encore une fois, fuyez, vous me faites mourir...

Daniel fit un violent effort, saisit ses petites mains qu'il rassembla dans un baiser ; puis il s'élança dans le corridor, ouvrit la porte de service et se précipita dans l'escalier.

Kitia était, en effet, plus morte que vive. Le bruit qu'elle avait entendu, c'était Vanda qui l'avait causé. Après avoir accompagné le domestique dans l'antichambre, elle venait s'informer si Daniel avait tenu parole et s'était éloigné.

Elle arriva juste au moment où il refermait la porte et disparaissait. Elle pénétra dans sa chambre, où la pauvre Kitia, incapable de se soutenir, se laissait tomber sur une chaise, et contenait à deux mains son cœur près d'éclater.

Elle se rassura en reconnaissant la gouvernante.

– Ah ! c'est toi, murmura-t-elle. Il est parti ?

– Oui, je viens de le voir descendre.

– Dieu soit loué ! Je respire ! fit Kitia, dont la poitrine oppressée se souleva péniblement. Et Joseph n'a rien vu ?

– Rien. Je l'ai laissé dans la salle à manger, où il dresse le couvert.

Kitia poussa un long soupir et se remit peu à peu de sa frayeur.

– C'est égal, dit-elle à demi-voix. Une émotion semblable à celle-là me tuerait... Sous aucun prétexte, je ne veux plus recevoir M. Laborie dans des conditions pareilles. Elles sont d'ailleurs indignes de nous.

– Allons, tranquillisez-vous, dit doucement Vanda. Je vous promets, pour ma part, de vous épargner toute nouvelle surprise de ce genre. J'irai voir M. Laborie demain ou après, ainsi que j'en ai pris l'engagement vis-à-vis de lui, et nous déciderons ensemble ce qu'il convient de faire.

– Vraiment ! s'écria la jeune fille toute joyeuse. Tu consentirais...

– A quoi ne consentirai-je pas, ma chère enfant, pour vous arracher à l'enfer dans lequel vous vivez depuis bientôt deux ans ! Ne désespérez donc pas. Il est impossible que le ciel ne prenne point en pitié vos souffrances et ne vous dédommage pas un jour des épreuves qu'il vous a fait subir.

A ces mots, elle saisit Kitia par la taille, la força à se lever et la conduisit dans sa chambre, où elle la laissa, pour aller reprendre son aiguille.

Vanda était une femme de cinquante ans environ, vive, alerte et intelligente. Trente ans auparavant, elle était entrée chez la comtesse

Borowska en qualité de femme de chambre.

Paysanne obscure, dépourvue d'instruction, sans le moindre petit avoir, elle avait été obligée pour vivre de se mettre en service, et avait fait preuve d'un si grand zèle que la comtesse l'avait prise en grande amitié. Lorsque la pauvre dame tomba malade, ce fut Vanda qui s'installa à son chevet, qui la soigna jour et nuit avec un dévouement infatigable. Malheureusement, la comtesse était depuis longtemps condamnée. La maladie de poitrine dont elle était atteinte se développa rapidement sous le rude climat de la Pologne. L'hiver de 1859 lui fut fatal. Elle garda la chambre d'abord, puis elle se mit au lit pour ne plus se relever. Vers le printemps de 1860, elle s'éteignait sans secousse, après avoir recommandé Vanda à la bienveillance de son mari.

Le comte, qui avait été témoin de sa vigilance et de son activité, la garda auprès de lui, lui donna la haute main sur les domestiques et lui confia la direction de sa maison.

Depuis près de vingt ans, Vanda faisait donc partie de la famille, quand son maître recueillit Kitia. Ce fut naturellement sa gouvernante qu'il chargea du soin de veiller sur l'orpheline.

L'arrivée de cette chère petite fut toute une révolution dans l'existence de Vanda. Cette femme de quarante ans, qui ne possédait rien au monde, pas même une amie, s'attacha à la nièce de son maître avec une sorte de virginité d'affection dont il est difficile de décrire les raffinements. Tous les trésors de tendresse dont son cœur était rempli et quelle n'avait jamais eu occasion de dépenser, elle les déversa avec une folle prorodigalité sur l'orpheline qui lui était confiée.

Elle devint mère d'instinct ; elle en déploya, sans compter, les inépuisables tendresses.

Pendant que Kitia était en pension, c'était Vanda qui, tous les jours, par tous les temps, allait s'assurer que la chère enfant ne manquait de rien, et la bourrait de gourmandises qu'elle avait confectionnées pour elle.

Le jour où la jeune fille eut achevé son éducation et où le comte lui donna la lourde responsabilité de diriger son intérieur, ce fut Vanda qui l'initia à tous les petits mystères de la vie intime, déployant la plus angélique patience, s'effaçant avec l'abnégation la plus touchante, prenant toute la peine et lui laissant tout l'honneur.

Essentiellement bonne, foncièrement honnête, toute pénétrée encore des devoirs d'obéissance aveugle que le paysan doit à son seigneur, elle trouva tout naturel que le comte rendît à sa nièce l'autorité qui lui appartenait par droit de naissance.

Il est vrai que Kitia n'usa jamais envers la digne et fidèle servante de cette autorité dont son oncle l'avait investie. Elle aimait trop Vanda pour la traiter comme une domestique. Jusque dans les plus petits détails, elle lui témoigna non-seulement une confiance absolue, mais encore une déférence respectueuse qui lui conquit à tout jamais l'aveugle dévouement de sa gouvernante.

Tant que leur vie s'écoula douce et tranquille, Vanda n'eut guère l'occasion de déployer envers l'orpheline sa sollicitude toute maternelle ; mais, dès que vinrent les mauvais jours, elle donna la mesure de l'amour exclusif dont son cœur était rempli.

Lors du singulier mariage que le comte avait projeté pour sa nièce, Vanda prit hautement le parti de la pauvre enfant. Non-seulement elle avait deviné que ce mariage n'était pas du goût de Kitia, mais elle avait cru s'apercevoir que la jeune fille nourrissait secrètement une passion funeste, puisqu'elle était sans espoir...

Elle résista donc avec Kitia aux obsessions du comte, et l'on ne sait ce qui serait advenu de cette lutte intestine, car le comte en était arrivé à un degré inquiétant d'irritation, quand la mort vint le surprendre.

La situation de Kitia s'aggrava singulièrement de cette perte douloureuse. Orpheline pour la seconde fois, elle demeurait plus seule et plus dénuée que jamais, puisque le comte, obéissant à un mouvement de colère, avait déshérité, au profit de Nadinka, l'enfant qu'il avait adoptée. Elles seraient donc mortes littéralement de faim, si le prince Karomisky ne leur avait pas offert un asile.

Dans le principe, tout alla bien. Vanda fut investie chez le prince des mêmes fonctions qu'elle avait remplies chez le comte avec une si scrupuleuse probité ; mais, peu à peu, les relations entre Kitia, son oncle et sa cousine, devinrent plus tendues, à mesure que ceux-ci découvrirent chez la jeune fille des sentiments qui étaient en opposition flagrante avec leurs projets d'avenir.

Naturellement, Vanda prit encore le parti de Kitia ; mais elle ne pouvait plus le faire ouvertement, maintenant que l'existence matérielle de la pauvre enfant était à la merci de ceux qui l'avaient dépouillée. C'est ainsi que, désobéissant aux ordres qu'elle avait reçus, elle avait accompagné quelquefois Kitia à l'église Saint-Nicolas d'Antin, pendant l'absence du prince.

Aujourd'hui, elle avait fait bien pis encore ! Elle avait introduit auprès de Kitia ce Laborie aux regards de qui surtout on voulait la soustraire ; ce Laborie qu'aimait Nadinka et dont le prince était résolu de faire son gendre. C'était entrer en guerre ouverte avec eux. Comment cela finirait-il ? Vanda l'ignorait et ne cherchait pas à le prévoir. Elle aimait Kitia par-dessus toutes choses ; elle la servait comme elle l'aimait, se dévouant sans mesure et sans réflexion, quoi qu'il pût résulter de cette abnégation passive.

– Non, répondait Anita en secouant gravement la tête, ce sont de ces choses qu'on ne dit qu'à son confesseur.

Dans tous les cas, elle connaissait certainement à fond la vie de ces divers personnages, car elle n'avait pas hésité un instant, lorsqu'il s'était agi de donner sur leur compte les renseignements que lui demandait Laborie.

Une seule chose lui échappait : comment le prince Karomisky et sa fille frayaient-ils avec ce singulier monde ? Si ce n'était pas comme complices, c'était donc comme dupes ? Elle l'ignorait. « Mais, disait-elle, je ne serais pas étonnée qu'Armand manigançât quelque grosse infamie... »

Daniel était donc à peu près fixé sur tous les points, excepté sur celui-là. Loin de le satisfaire pourtant, les réticences d'Anita lui avaient inspiré au contraire une curiosité de plus en plus vive, et il se promettait bien de continuer les relations qu'il avait nouées avec elle, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à découvrir le secret que la jeune femme semblait cacher avec tant de soin.

Un dégoût profond l'avait saisi. Il éprouvait le besoin de se retremper dans des émotions plus saines, sinon moins violentes. La première image qui s'était présentée à sa pensée était celle de Kitia. Et brusquement, à peine sorti de ce boudoir impur, sans réfléchir aux conséquences que sa démarche pouvait entraîner, il s'était présenté chez le prince, et avait été assez heureux pour s'introduire auprès de la jeune fille.

Malheureusement, elle ne lui avait raconté que la partie la moins intéressante de son histoire. A la suite de quel drame secret était-elle devenue prisonnière ? Comment mettre un terme à la captivité dont elle était victime ?

Il était d'autant plus difficile de combiner un plan, que Daniel ne savait pas au juste à quelles causes attribuer l'hostilité dont le prince était animé envers sa nièce. Craignait-il que son influence ne nuisît au mariage de Nadinka avec Laborie ? Ce n'était que trop vraisemblable. Donc, plus Daniel se montrerait rebelle à cette union, moins il avait de chances de trouver auprès du prince les éclaircissements auxquels il aspirait, le concours dont il avait besoin.

Son embarras était extrême. Il était rentré chez lui et avait donné l'ordre qu'on lui préparât à diner. Il s'était mis à table et avait mangé sans appétit. Son repas était à peu près terminé, lorsqu'on vint lui annoncer qu'une femme d'un certain âge demandait à lui parler.

– Comment est cette femme ? demanda-t-il négligemment.

– Cinquante ans environ, pauvre, mais très-proprement mise, répondit son valet de chambre.

– A-t-elle dit son nom ?

– Oui, monsieur.

– Quel est-il ?

– Vanda.

Daniel tressaillit. Vanda a ! c'était le nom de la gouvernante de Kitia !

Il se leva précipitamment de table.

– Faites-la entrer dans mon fumoir, ordonna-t-il.

Il y courut lui-même, en toute hâte, et s'y trouvait déjà quand François en ouvrit la porte à la gouvernante.

A la lueur de la lampe que portait le valet de chambre, Daniel eut tout le temps d'examiner la pauvre femme.

Elle se tenait debout devant lui, immobile, le corps affaissé, comme si elle venait de ressentir une grande douleur. Elle avait les yeux rouges et les paupières encore humides.

On voyait qu'elle avait pleuré, qu'elle s'était essuyé les yeux au moment d'entrer, et qu'elle faisait tous ses efforts pour retenir ses larmes, prêtes à

couler.

Daniel se prit à trembler.

– Eh bien ? demanda-t-il vivement. Que venez-vous m'apprendre ? Comment êtes-vous ici, à pareille heure ?

– Je viens vous demander asile, monsieur, répondit Vanda d'une voix étranglée.

– Comment cela ?

– Le prince vient de me chasser.

– Vous s !

– Oui, monsieur, moi.

– Voilà qui est infâme ! s'écria Daniel, en proie à une excessive agitation. Eh bien ! voyons, reprit-il, parlez. Que s'est-il donc passé ?

Vanda secoua gravement la tête.

– Ce qui s'est passé, répondit-elle, le voici : le prince a appris que vous aviez vu Kitia dans la journée !

– Mais par qui ?

– Je l'ignore.

– Il ne vous l'a donc pas dit ?

– Il a refusé de me donner la moindre explication, monsieur. J'ai dû quitter la maison sur l'heure, sans qu'il me fût même permis d'embrasser ma pauvre Kitia !

A ces mots, les larmes qu'elle s'efforçait de contenir se firent jour de nouveau à travers ses paupières, et les sanglots déchirèrent sa poitrine.

– Voyons, remettez-vous, dit Daniel avec douceur, en la forçant à s'asseoir. Vous êtes ici à l'abri de tout danger, et vous serez traitée avec tout le respect qui vous est dû. Donc, rassurez-vous, et dites-moi bien tout ce que vous savez.

Vanda essuya ses larmes et le remercia du regard.

– Ce que je sais est bien peu de chose ! fit-elle avec un gros soupir. Peut-être serez-vous plus habile que moi à découvrir la vérité...

Le prince était rentré de la promenade avec sa fille à l'heure ordinaire. Évidemment il ne soupçonnait rien, car il avait rendu visite à Kitia, comme d'habitude, et promené dans les moindres recoins son regard investigateur, sans s'être aperçu de rien.

Il venait de prendre sur la table du salon les journaux du soir et commençait à les parcourir, quand on sonna à la porte d'entrée. J'étais encore dans l'autre chambre au moment où Joseph alla ouvrir, et je vis entrer M. Bodzogian, qui, cinq ou six fois déjà, était venu dans la maison.

Quoique je n'eusse pas l'honneur de le connaître, il ne me revenait pas beaucoup. Cette figure imberbe, cet œil fureteur, cette expression astucieuse du visage, ne me disaient rien qui vaille. Cependant je n'avais pour mon compte absolument rien à lui reprocher. Il me déplaisait, voilà tout. C'était peut-être un pressentiment...

– Comment ? interroga Daniel.

– Vous allez voir, répondit Vanda.

M. Bodzogian fut introduit auprès du prince et resta avec lui un bon quart d'heure ; puis il traversa l'antichambre et sortit.

Le prince, en le reconduisant, était visiblement agité. Précisément, comme la nuit était venue, j'avais plié mon ouvrage et je me disposais à quitter la place.

– Suivez-moi, me dit-il sèchement.

En même temps, il se tourna vers Joseph.

– Priez le concierge de monter, et venez avec lui me rejoindre au salon, ordonna-t-il.

Joseph obéit. Quant à moi, j'avais suivi le prince et je me tenais debout, attendant qu'il m'adressât la parole. Il ne disait mot. Il marchait de long en large avec une impatience manifeste et me jetait de temps à autre un regard de colère.

Enfin parut Joseph, accompagné du concierge.

Le prince s'arrêta court et nous enveloppa tous les trois du même regard menaçant qui m'avait frappée.

– Je vous ai fait monter, dit-il au concierge, pour savoir de vous la vérité. Quelqu'un est venu ici pendant mon absence ?

Je me pris à trembler. Je compris que l'orage allait éclater.

– Personne n'est venu vous demander, monsieur, protesta le concierge.

– Peut-être, mais vous avez certainement dû voir passer devant votre loge un monsieur qui s'est présenté chez moi hier, à deux reprises, et que j'ai reçu vers cinq heures.

– C’est vrai, avoua le concierge.

– Bien. Combien de temps est-il resté ?

– Une demi-heure au plus.

– Il suffit, lui dit le prince. Vous pouvez vous retirer.

Le concierge s’en alla, heureux d’en être quitte à si bon marché.

Alors s’adressant à Joseph et à moi :

– Qui de vous a reçu M. Laborie ? demanda le prince.

Joseph ouvrait de grands yeux étonnés.

– Parlez, ou je vous chasse à l’instant ! lui dit son maître.

– Il est inutile de menacer ce pauvre garçon, monseigneur, dis-je aussitôt.

C’est moi qui ai reçu M. Laborie.

– Joseph n’était donc pas là ?

– Il était allé faire une course dans le voisinage.

– Alors, ordonna le prince au valet de chambre, je m’ai plus besoin de vous, mon ami. Laissez-nous.

Joseph se retira à son tour. Je restai seule avec le prince.

– Ainsi, reprit-il en se croisant les bras, c’est toi qui as introduit chez moi M. Laborie, malgré mes ordres formels ?

– Oui, monseigneur.

– Et c’est auprès de Kitia qu’il a passé le temps qu’il est resté ici ? demanda-t-il.

– Oui, monseigneur, lui répondis-je. C’est moi qui, classe de voir souffrir cette enfant et désireuse de lui donner un peu de liberté, ai tout d’abord enfreint vos ordres et l’ai fait sortir quelquefois de la prison dans laquelle vous la teniez enfermée.

Je lui racontai alors par quel hasard je vous avais rencontré et quel effet votre vue avait produit sur Kitia.

– Il est vrai, continuai-je, que j’ai désobéi et que je mérite un châtiment. Je le mérite d’autant plus que, si vous me pardonnerez aujourd’hui, je recommencerais demain.

Il fit un geste de menace, mais je ne me laissai pas intimider. Je voulais, une bonne fois, lui dire ma façon de penser.

– Tant que nous sommes restés dans l’incertitude sur le sort de M. Laborie, ai-je poursuivi, je vous prends à témoin que je n’ai pas bronché. Je

sentais qu'il était inutile, dangereux même, pour le repos de Kitia, d'encourager chez elle une passion sans espoir. Je croyais comme elle, en effet, puisque vous l'affirmiez, que vous ignoriez ce qu'était devenu M. Laborie ; mais, depuis hier, je me suis aperçue que vous le saviez, que vous étiez même en relations avec lui, et j'ai compris que vous n'enfermiez Kitia avec un soin si jaloux que pour la soustraire à ses yeux. Alors, je l'avoue, toute ma patience s'est révoltée. L'amour que je ressens pour la fille adoptive de mon ancien maître l'a emporté sur le respect que je conservais pour vous, quand je ne soupçonnais pas les violences auxquelles vous osiez recourir. Alors, j'ai entrepris de rendre à Kitia l'espérance, c'est-à-dire la vie, et je lui ai dit : « Celui que vous aimez est là, il veut vous voir ; recevez-le, je réponds de tout. » Et elle l'a reçu.

– Que dites-vous ? s'écria Daniel, transporté d'une joie soudaine. Kitia m'aime donc ?

– Oh ! attendez, fit Vanda avec un peu d'exaltation, ce n'est pas tout !

Elle s'était levée en prononçant ces dernières paroles, qu'elle avait accentuées d'une mimique expressive.

– Le prince crut tout d'abord que je le bravais, continua-t-elle.

– Non, tu n'as pas fait cela, me dit-il. Ce n'est pas possible !

– Pour l'amour de Kitia, je l'ai fait et je suis prête à le faire encore, répliquai-je.

Ses traits se contractèrent. Il s'avança vers moi d'un air menaçant.

Je ne reculai pas d'une semelle. Je le regardais en face, avec une intrépidité dont je ne me serais jamais crue capable. Sa main se crispait sous l'effort de la colère. Il fit, pour me frapper, un mouvement imperceptible.

Je conservai la même impassibilité.

– Alors, me dit-il d'une voix irritée, puisque tu n'as pas craint de me désobéir, puisque tu es résolue à me désobéir encore, je te chasse !

Je m'attendais si peu à ce dénoûment que je demeurai Boaralysée de surprise.

– Oui, je te chasse, poursuivit-il avec véhémence. Je ne veux point de traîtres dans ma maison. Va-t'en !

En même temps, il me montrait la porte d'un geste impérieux.

– Comment ! balbutiai-je éperdue. Vous voulez que je m’en aille, moi qui, depuis trente ans. Et Kitia ? demandai-je. Est-ce que vous allez me séparer d’elle ?

– Kitia demeurera près de nous, répondit-il, et je aurai prendre contre elle de telles précautions que ce qui est arrivé aujourd’hui ne se représente plus.

Et, de nouveau, il me fit signe de sortir.

Je n’en pouvais croire mes oreilles. Chassée, moi ! Je sue reverrais plus Kitia ! celle que j’aimais comme ma fille !... plus que ma vie !...

Comme je n’obéissais pas assez vite, il me prit par le oras, me fit traverser l’antichambre, et ouvrit la porte du carré, sur lequel il me jeta violemment.

– Demain, me dit-il, tu pourras envoyer chercher tes hardes et le peu d’argent qui t’est dû.

A ces mots, il referma la porte et rentra.

Tout cela s’était passé si vite, et j’étais tellement surprise, que je n’avais pas fait la moindre résistance. Quand je me trouvai seule sur ce palier sombre, désert et froid, en face de cette porte fermée dont je ne devais plus franchir le seuil, tout mon courage m’abandonna, et je me mis à pleurer comme un enfant.

Fort heureusement, je me souvins de vous, monsieur. J’avais encore dans la poche la carte que vous m’avez remise. Je me précipitai dans l’escalier, je longeai les boulevards, les Champs-Élysées, m’arrêtant à chaque instant pour reprendre haleine, car je me sentais suffoquer. Enfin, j’arrivai devant votre hôtel... et me voici.

– A l’abri de tout danger, ajouta doucement Daniel. Remettez-vous donc, ma bonne femme, et cherchons ensemble qui nous a trahis. Selon vous, ce serait Bodzogian qui aurait ouvert les yeux du prince...

– Il n’y a pas à en douter, monsieur. Mon maître ne se doutait de rien quand il est arrivé, et c’est immédiatement après le départ de ce misérable qu’a eu lieu la scène que je vous ai racontée.

– Mais comment vous expliquez-vous que cet homme ait découvert la ruse à laquelle nous avons eu recours ?

– J’ai pensé que vous lui aviez fait part de vos projets...

– Je ne lui en ai pas dit un mot ! se récria Daniel.

– Alors il faut qu’il vous ait épié, qu’il vous ait vu entrer dans la maison et en sortir.

– Mais dans quel but...

Daniel n’acheva point sa phrase. Il venait de se rappeler avec quelle insistance Bodzogian lui avait offert la veille la main d’Antonine. Il comprit tout !

Bodzogian avait probablement un intérêt quelconque à ce que ce mariage s’accomplît, et devait naturellement tenter l’impossible pour empêcher tout autre projet que le sien de se réaliser.

Le rouge de la colère monta au front de Daniel. Quoi ! cet aventurier osait s’attaquer à lui ! Après l’avoir indignement exploité, il ne craignait pas de lui faire ouvertement la guerre !

– Rassurez-vous, dit-il à Vanda. Ce drôle ne sera pas longtemps à redouter. J’en fais mon affaire. L’avenir n’est pas aussi sombre que vous vous l’imaginez. Vous êtes ici chez vous désormais. L’amour commun que Kitia nous inspire est entre nous un lien indissoluble. Aussi je ne désespère pas qu’à nous deux, et Dieu aidant, nous ayons raison de tous les obstacles. Seulement il est absolument indispensable que je n’ignore rien de ce qui s’est passé depuis que j’ai quitté Cracovie. Êtes-vous en état de me l’apprendre ?

– Mieux que personne, monsieur ; mieux que ma pauvre petite Kitia elle-même, car je suis bien sûre qu’elle ne vous a pas tout dit, la chère enfant.

– C’est vrai ! fit-il, nous avons été forcés de nous séparer au moment où elle me parlait du désaccord qui s’était élevé entre le comte Borowski et elle, à propos du mariage que celui-ci voulait lui imposer.

– Et vous a-t-elle avoué pourquoi elle avait refusé la main du comte Branicki ?

– Non. Cependant, elle m’a laissé entendre qu’elle nourrissait secrètement d’autres espérances...

– Mais vous a-t-elle nommé celui qui en était l’objet ?

– Elle n’en a pas eu le temps, et c’est là ce qui me laissait des doutes horribles, répondit Daniel, car si mon cœur ne m’a pas abusé, si vous-même, tout à l’heure, ne vous êtes pas joué de ma crédulité... celui qu’elle aimait... c’était...

– Allons donc e ! fit Vanda, qui sourit à travers ses larmes.

– Moi ! s’écria Daniel rayonnant. Ah h ! Dieu me devait bien cela !

En prononçant ces paroles, il se renversa en arrière, près de défaillir sous le poids du bonheur dont son cœur était inondé. Puis son visage s’attrista.

– Et je l’avais quittée ! murmura-t-il à demi-voix. Et pour ramasser cette fortune que le hasard m’avait jetée, je l’ai laissée seule avec cet amour qui la vouait au malheur et à la pauvreté ! Je n’étais pas auprès d’elle pour la soutenir et la consoler. Ah ! j’ai été lâche et cruel, si je n’ai pas été infâme, car, je tremble de le deviner à présent, si Kitia n’a pas de fortune, si elle en est réduite à supporter l’odieuse tutelle du prince, les tyranniques volontés de Nadinka, c’est peut-être moi qui en suis cause.

Vanda hocha soucieusement la tête et ne répondit pas.

– Ainsi, je ne me suis pas trompé ? fit Daniel. Si le comte l’a déshéritée, c’est pour la punir de la résistance qu’elle lui opposait ?

La gouvernante fit un geste douloureusement affirmatif.

– Pauvre petite ! reprit Daniel en joignant les mains avec une sorte d’adoration contemplative. C’est pour moi et par moi qu’elle a tant souffert ! Et elle ne m’a pas accusé ! Et elle m’a reçu avec le même sourire angélique et résigné qui voltigeait sur ses lèvres le jour où je l’ai quittée, le jour où je lui brisais le cœur ! Chère Kitia a ! aurai-je assez de toute ma vie pour racheter le mal que je t’ai fait !...

Vanda le regardait d’un air de commisération sincère ; mais elle ne pleurait plus. Certaine désormais que Kitia était aimée, elle était heureuse de ce qu’elle avait fait. Grâce à elle, l’étincelle avait jailli de ces deux cœurs si bien faits pour s’entendre.

– Mais, demanda tout à coup Daniel, comment ont éclaté les premiers dissentiments entre le prince et Kitia ?

– C’est la seule chose qu’il me reste à vous apprendre, répondit Vanda. Avant de mourir, le comte Borowski, aigri par la résistance que Kitia opposait à ses volontés, laissa tous ses biens à Nadinka ; mais, poursuivi par l’idée fixe qui depuis quelque temps hantait son imagination, il stipula dans son testament que Nadinka se marierait dans les trois mois qui suivraient son décès ; sinon sa succession retournerait aux pauvres de Cracovie.

Le prince et sa fille se soumirent à cette suprême exigence. Certes, avec les quatre-vingt mille livres de rente que leur laissait le comte, il ne leur aurait pas été difficile de trouver un mari ; mais Nadinka avait son idée. Le mari qu'elle aurait désiré, elle ne l'avait pas sous la main. Il aurait fallu aller le chercher en France, où il était parti.

– Que dites-vous ? s'écria Daniel interdit.

– Or, ils ne savaient pas où demeurerait ce mari, et m'étaient même pas certains qu'il fût resté à Paris. Avant de le trouver et de contracter le mariage auquel Nadinka était astreinte, le délai fixé par le comte pouvait s'écouler. Dès lors, sa fortune était définitivement perdue pour elle. Ce fut alors qu'elle eut recours à un stratagème habile...

– Et qu'elle épousa le mendiant Gorossmann. Oui, je sais, interrompit Laborie.

– Ah ! on vous a dit...? Et bien ! reprit Vanda, dès cette époque, le prince et sa fille nourrissaient le secret désir de venir se fixer à Paris ; seulement ils n'en avaient rien dit à personne. Grand était d'ailleurs leur embarras. Maintenant que Nadinka était mariée, elle ne pouvait ouvertement aspirer à la main de personne. Avant de rien entreprendre dans ce sens, il importait donc que le veuvage lui eût rendu sa liberté. Aussi resta-elle à Cracovie, guettant le moment où le malheureux qui l'avait aidé à s'emparer de la fortune du comte passerait de vie à trépas. Elle eut plus de chance qu'elle ne le méritait. Six mois après son mariage, le pauvre diable rendit l'âme, et Nadinka put mettre à exécution le projet qu'elle avait conçu.

Cela ne tarda guère, je vous en réponds. En quelques jours, les préparatifs de départ furent terminés. On donna à Kitia et à moi l'ordre de nous mettre en mesure, et l'on daigna nous apprendre que nous allions à Paris. Maintenant, le prince et sa fille ne se gênaient plus pour parler à haute voix du véritable objectif de ce voyage. Il s'agissait de retrouver M. Laborie, qui était riche à plusieurs millions, et de lui faire épouser Nadinka, qui avait conservé de lui le plus tendre souvenir. On se gênait d'autant moins que Kitia n'avait rien avoué, qu'on ignorait son amour pour vous, et qu'on n'était pas loin de la considérer comme une sotte, elle qui avait laissé tomber entre les mains de sa cousine une fortune qu'il lui aurait été si facile de garder.

Cependant, chaque fois qu'il était question de vous, Kitia ne pouvait contenir ni sa joie ni ses terreurs. Elle les trahissait par ses paroles, par ses regards, par ses moindres gestes. Nadinka fut la première à le remarquer. Elle communiqua à son père les soupçons que son instinct de rivale lui avait fait pressentir. Pour s'assurer qu'elle ne faisait pas fausse route, le prince tendit à Kitia un piège, dans lequel la pauvre petite s'empressa de donner tête baissée.

– Ma chère enfant, lui dit-il un jour, tu as atteint maintenant ta dix-huitième année ; le moment est venu pour nous de chercher à te marier.

Et comme Kitia protestait du geste :

– Rassure-toi, reprit-il. Je ne prétends pas, comme le voulait le comte, l'imposer un mari qui ne soit pas de ton goût. Donc réfléchis mûrement, et si par hasard tu avais au fond du cœur, je ne dirai pas une passion, mais une inclination digne de toi, ne crains pas de m'en aire l'aveu. Selon ce que tu m'auras confié, j'agirai.

Ce préambule était si engageant, que Kitia se prit à espérer.

– Je vous remercie, mon oncle, répondit-elle ; mais ne nourrissez-vous pas, de votre côté, pour Nadinka certains projets.

– En effet, fit-il avec bonhomie, j'avais eu l'idée de lui donner pour époux ce petit ingénieur... tu sais... ce Laborie, qui a passé quatre ans à Cracovie... mais j'ai réfléchi depuis que ce garçon était d'une si humble condition, que sa fortune ne suffirait pas à combler la distance qui nous sépare. D'ailleurs, Nadinka est également fort riche, à présent ; elle peut aspirer à toutes les alliances...

– Vraiment ? s'écria Kitia toute joyeuse. Vous avez renoncé à cette union ?

– Oui, et je suis persuadé que ma fille elle-même s'est rendue aux excellentes raisons que je lui ai fournies pour l'en détourner.

– Et vous savez où est M. Laborie ?

– Pas encore. Depuis que mes idées ont chargé de cours, je ne me suis pas donné la peine de le chercher.

– Mais croyez-vous qu'il serait facile de le retrouver ?

– J'en suis sûr, mon enfant. Un homme si puissamment riche ne peut pas passer inaperçu dans une ville comme Paris.

– Eh bien ! mon oncle, voulez-vous vous en occuper ?

– Pourquoi ? Est-ce que, toi aussi, tu aurais songé.?

Kitia devint rouge comme une cerise et baissa les yeux.

– Oui, mon oncle... balbutia-t-elle timidement.

– Tu l’aimes donc ?

– De toute mon âme ! oui, mon oncle. Et puisque vous désirez que je vous dise toute la vérité, apprenez que si j’ai refusé le mariage que me proposait le comte, c’était pour rester fidèle au souvenir que M. Daniel m’avait laissé, souvenir que je gardais religieusement au fond de mon cœur et dont le secret devait mourir avec moi.

A ces mots, le prince se leva et se mit à rire d’une façon si étrange que la pauvre enfant se sentit glacée jusque dans la moelle des os.

– Ah ! c’est ainsi ? fit-il. Et tu oses en convenir, malheureuse !

Kitia le regardait, paralysée de surprise et de terreur.

– Ah ! je savais bien, reprit triomphalement le prince, que je finirais par te l’arracher, ce secret que tu nous cachais avec une si perfide hypocrisie. Vraiment ? tu aimes M. Laborie ? Et c’est devant moi que tu l’avoues ! En vérité, c’est le comble de l’impudence ! Ainsi rien n’est sacré pour toi : ni la pitié que nous t’avons témoignée, ni l’hospitalité que nous t’avons accordée. Ainsi, connaissant les desseins que nous avons formés, tu n’as pas craint de nourrir cette passion coupable, au risque d’entrer contre nous en rébellion ouverte, comme tu l’avais fait déjà contre ton premier bienfaiteur ! Et c’est par la plus noire ingratitude que tu reconnais les bontés que nous avons eues pour toi ! Sur l’honneur ! ajouta-t-il avec un geste de dédain, c’est à vous dégouter de la charité.

Kitia ne l’écoutait plus. Comprenant, trop tard, dans quel piège elle était tombée, elle avait couvert de ses deux mains son visage, rouge de honte et de confusion, et deux grosses larmes coulaient silencieusement sur ses joues.

– Eh bien ! puisqu’il en est ainsi, poursuivit impitoyablement le prince, tu seras punie par où tu as péché, petite ingrate. Non-seulement tu n’épouseras pas Daniel, mais, pour que le châtiment soit à la hauteur de la trahison dont tu t’es rendue coupable, je veux que tu assistes à son mariage avec Nadinka et que tu souffres des mêmes tortures que tu n’as pas craint de faire endurer

à ma fille. Va, tout lien de parenté est désormais brisé entre nous, et je ne sais ce qui me retient de ne pas te chasser comme une servante infidèle, misérable éhontée, traîtresse à toutes les lois de la délicatesse, de la pudeur et de l'honnêteté !...

Sur ces paroles sanglantes, le prince s'éloigna, ivre de fureur, fermant les portes derrière lui avec un bruit retentissant, laissant la pauvre enfant accablée sous le poids de ces imprécations imméritées.

Quand elle revint à elle, quand, les yeux baignés de pleurs, elle se jeta dans mes bras et me raconta de quelle horrible scène elle venait d'être victime, elle ne songeait plus qu'à mourir, dit Vanda en terminant son récit. A force de supplications, j'obtins d'elle qu'elle vivrait, ou plutôt qu'elle mourrait à petit feu.

– Et depuis combien de temps endure-t-elle ce supplice ? demanda Laborie d'une voix étranglée.

– Il y a deux mois environ qu'eut lieu cette explication violente, répondit la gouvernante. Depuis cette époque, sous prétexte qu'elle est malade, son oncle ne lui permet plus de franchir la porte de l'appartement. – Malade ! ajouta tristement Vanda. Je le crois bien ! On le serait à moins...

– Patience ! fit Daniel sur un ton qui donnait à ce mot un violent démenti. Sans savoir au juste de quelle façon je m'y prendrai, je vous jure que je n'abandonnerai pas Kitia. Avant tout, il s'agit de désarmer nos ennemis. Je m'en charge, et dès demain matin... Quant à vous, je vais vous faire préparer une chambre. Précisément il me manque une lingère en ce moment ; voulez-vous accepter cet emploi ?

– Pouvez-vous me demander si j'accepte ? fit Vanda avec effusion.

Aussitôt, Danielsonna ; son valet de chambre accourut.

– Dès aujourd'hui, lui dit-il, cette personne est chargée du soin de veiller à la lingerie. Faites donc préparer à l'instant la chambre qu'occupait Marthe, vous y conduirez Vanda et vous lui ferez servir à diner. Ah ! j'oubliais, reprit Daniel, au moment où François allait disparaître, Vanda ne dépend ici de personne que de moi ; vous voudrez bien en informer mes domestiques. Allez !

Le valet de chambre s'inclina et sortit.

Cinq minutes après, il vint chercher Vanda, la conduisit dans sa chambre et se retira.

Daniel la fit appeler le lendemain matin. Il était debout, tout habillé, prêt à sortir, quoique neuf heures n'eussent pas encore sonné.

– Vous prendrez une voiture, dit-il ; vous vous ferez accompagner par mon valet de pied et vous irez chercher vos malles. Par le domestique du prince, par sa cuisinière ou par sa femme de chambre, par n'importe qui, enfin, il faut que vous fassiez savoir à Kitia que vous êtes ici. Voici cinq louis pour acheter la complicité de celui que vous aurez choisi. Surtout, pas de scrupules inutiles ! Il s'agit du salut de Kitia, songez-y !

– Soyez tranquille, monsieur, promit Vanda. Pour la sauver, je suis prête à tout.

Daniel avait fait atteler son coupé. Il descendit avec elle, et dès qu'elle se fut éloignée, il s'élança à son tour lestement dans sa voiture.

– Au *Grand-Hôtel* ! dit-il au cocher.

Vingt minutes après, il pénétrait dans la chambre de Bodzogian.

– Ma foi ! dit-il d'un ton délibéré, je ne m'attendais guère à venir vous relancer si matin, mon pauvre ami.

– Ni moi non plus. Quel bon vent vous amène ?

– A pareille heure, il est rare que ce soit un bon vent, répliqua Daniel en riant.

– Qu'est-ce donc ? Auriez-vous un duel sur les bras ?

– Ah bien oui ! il s'agit, mon cher, d'une chose infiniment plus prosaïque.

– Laquelle donc ?

– En deux mots, la voici, fit Daniel. Je ne sais pas si je vous l'ai dit, je suis incapable de compter, quand il s'agit d'argent. C'est mon notaire qui s'en charge pour moi. Or, je viens de chez lui, je lui ai demandé quelques fonds, dont j'ai un besoin urgent, et il a trouvé que j'étais allé un peu vite. –

« Si vous désirez que votre compte soit en règle, m'a-t-il fait observer, donnez-moi au moins le chiffre de vos grosses dépenses, sans cela vous ne vous expliquerez jamais plus qu'aujourd'hui par où votre argent a passé. »

Comme c'est un ancien ami de mon père, j'ai pour lui une grande déférence, continua Daniel. Aussi, je lui ai cité quelques chiffres, parmi lesquels figurent les trente mille francs que je vous ai prêtés.

– Mais où est votre reçu ? m’a-t-il demandé.

– Je n’en ai pas, lui ai-je répondu.

– Comment ! vous prêtez trente mille francs de la main à la main, sans une simple reconnaissance ! Et si celui que vous avez obligé venait à mourir... Tenez, a-t-il dit, en me tendant une feuille de papier timbré, allez chez votre débiteur et faites-lui signer une reconnaissance de pareille somme, payable à présentation. C’est évidemment un honnête homme, étant de vos amis ; il ne s’y refusera donc pas. Je mettrai ce papier dans votre dossier, et, au moins, vous saurez par quelle voie s’en sont allés vos revenus. – Ma foi ! ajouta Daniel avec négligence, je n’y aurais peut-être pas songé sans lui ; mais j’ai trouvé le conseil bon, j’ai pris la feuille de papier timbré et... je suis venu. Qu’en dites-vous ?

– Je dis que votre notaire est un homme prudent et sage, fit Bodzogian d’un air pincé ; mais il a raison.

Aussitôt il prit la plume et écrivit :

« Je soussigné Ostranick Bodzogian, demeurant boulevard des Capucines, au *Grand-Hôtel*, à Paris, reconnais devoir à M. Daniel Laborie la somme de trente mille francs qu’il m’a prêtée, et que je m’engage à lui payer à première réquisition. »

Après avoir signé et daté, il tendit à Daniel l’obligation qu’il venait de souscrire.

– Est-ce bien cela ? demanda-t-il.

– Je crois que oui, répondit Daniel, quand il y eut jeté les yeux.

Il glissa négligemment le papier dans la poche de son pardessus.

– Pardonnez-moi de vous avoir dérangé pour si peu, dit-il avec son plus aimable sourire. Cette fois, mon notaire ne me reprochera plus de n’avoir pas d’ordre. A bientôt !

Il le salua de la main, s’éloigna, remonta dans son coupé et se fit conduire chez son avoué.

– Veuillez, lui dit-il, faire présenter aujourd’hui même cette obligation au remboursement. Elle ne sera pas payée, je le sais. Donnez donc l’ordre à votre huissier de ne pas perdre une minute pour commencer les poursuites, et n’oubliez pas que c’est d’un étranger qu’il s’agit.

Daniel, certain que l'affaire était en bonnes mains, se retira et regagna son hôtel.

Un quart d'heure après, Vanda rentrait à son tour avec ses bagages. On ne lui avait pas permis d'embrasser Kilia ; mais elle avait vu la femme de chambre, qui s'était chargée de remettre à Kitia la carte de Laborie.

XIII

Les mesures de précaution que Daniel venait de prendre envers Bodzogian ne suffisaient pas à le rassurer contre les tentatives hostiles dont il se sentait l'objet. Il avait eu la force de se contenir en présence de l'aventurier, mais il ne se dissimulait pas que, si Bodzogian agissait de connivence avec la baronne, Antonine et Armand de Gresles, ceux-ci ne négligeraient rien, de leur côté, pour empêcher un rapprochement entre Daniel et Kitia.

Laborie brûlait donc du désir de réduire ces adversaires à l'impuissance. Or, Anita paraissait en savoir long sur leur compte. A tout prix, il résolut donc de lui arracher le secret qu'elle possédait.

Après avoir déjeuné, il se rendit dans son cabinet, ouvrit le tiroir-caisse d'un bureau, et y prit une volumineuse liasse de billets de banque.

Après avoir glissé dans la poche de sa redingote cette fortune qui aurait assuré l'avenir de plus d'un modeste ménage, il monta en voiture et se fit conduire chez Anita.

Elle lui sauta au cou en l'apercevant.

– A la bonne heure ! s'écria-t-elle. J'avais peur de ne plus vous revoir.

– Et pourquoi en aviez-vous peur, ma chère amie ? répondit-il. Vous imaginiez-vous que j'allais vous quitter sans reconnaître les bontés que vous avez eues pour moi ?

– Oh ! je vous en prie, ne parlons pas de cela, l'interrompit-elle aussitôt. Vous me gâteriez tout le plaisir que j'éprouve à vous revoir.

– Vous êtes mille fois aimable, et je suis très-sensible aux procédés dont vous usez envers moi, chère enfant ; car, si j'en crois la renommée, je suis à peu près le seul à qui vous ayez accordé si généreusement des faveurs que vous faites ordinairement payer fort cher.

– C'est vrai. J'ai fait exception pour vous à mes habitudes, parce que vous êtes vous-même une exception parmi ceux qui me fatiguent de leurs intolérables assiduités. J'aurais du plaisir à vous considérer comme un ami, au lieu de vous confondre dans la foule des liaisons passagères dont j'évite de conserver le souvenir.

– Eh bien, soit ! fit Daniel. J'accepte ce titre d'ami – que vous m'offrez, quoique je n'aie rien fait encore pour le mériter.

– J'en suis très-heureuse et très-flattée, dit Anita en lui tendant la main.

– Alors, reprit-il, en gardant dans les siennes la main potelée de la jeune femme, voulez-vous me permettre de vous parler en ami, à cœur ouvert ?

– Certes, rien ne me sera plus agréable.

– Et vous me promettez de ne pas vous offenser de ma franchise ?

– Je vous le promets.

– Je vais donc vous faire le plus brutal de tous les aveux, ma chère amie. Non-seulement je ne vous aime pas, mais je ne peux pas vous aimer, et je ne peux vous laisser espérer que nos relations dureront au delà du peu qu'elles ont duré.

Anita retira vivement sa main.

– Je devais m'y attendre, en effet, dit-elle tristement. On n'aime pas une femme comme moi.

– Vous vous trompez, mon enfant. Je vous aurais peut-être aimée pour la délicatesse dont vous usez à mon égard, si mon cœur avait été libre. Malheureusement il ne l'est pas.

– Oui... je sais... Vous aimez ailleurs...

– Qui vous l’a dit ?

– Bodzogian.

– Vous voyez donc bien que je ne vous ai pas menti.

– Oh h ! je ne vous accuse pas, Daniel. Je me demande seulement pourquoi vous me faites aujourd’hui cet aveu, quand vous avez gardé avant-hier un silence si prudent ?

– Parce que le titre d’ami, que vous m’avez offert et que j’ai accepté, m’autorise à vous faire jusqu’au bout mes confidences.

– C’est juste, fit Anita. Parlez, je vous écoute.

– Eh bien ! ma chère, apprenez donc que si j’ai brigué vos faveurs avant-hier, si vous me revoyez aujourd’hui, c’est beaucoup par curiosité, mais c’est surtout parce que vous pouvez me rendre un immense service.

– Vraiment ! dit la jeune femme avec joie. Oh ! alors je suis toute à vous. De quoi s’agit-il ?

– A la suite d’une foule d’événements qu’il serait trop long de vous raconter, je me trouve entouré de gens dont ma fortune a excité les convoitises, et qui tenteront par tous les moyens d’empêcher le mariage auquel je suis irrévocablement résolu. Or, ces gens-là, vous les connaissez, et non-seulement vous les connaissez, mais encore vous pouvez me fournir contre eux, j’en suis sûr, des armes qui les réduiront à l’impuissance.

Anita se prit à trembler et interrogea Daniel d’un regard surpris.

– De qui voulez-vous parler ? demanda-t-elle d’une voix hésitante.

– De la baronne de Beauchamp, de sa fille et d’Armand Grelu.

– Je m’en doutais ! s’écria la jeune femme, qui devint toute pâle.

– Voyons, ne vous effrayez pas et écoutez-moi, poursuivit Daniel. Il n’est pas probable que vous fassiez par plaisir le métier de courtisane. En agissant ainsi, vous devez avoir un objectif, poursuivre un but quelconque... Eh bien ! parlez. A votre tour, faites preuve envers moi de la même franchise que je viens de vous montrer.

Anita poussa un douloureux soupir.

– Je n’éprouve aucun embarras à en convenir, répondit-elle. Oui, je ne suis venue à Paris qu’avec la ferme intention d’y faire fortune.

– Bien, mais qu’entendez vous par fortune ?

– J’entends réaliser une somme ronde de cent mille francs, qui me permette de me marier, de vivre à l’abri du besoin et de reprendre pour mon compte le commerce d’antiquités que mon père et ma mère exerçaient à Nice.

– Ils ne l’exercent donc plus ?

– Ils sont morts dans l’incendie qui a dévoré tout leur avoir. Sauvée par miracle de la mort dont j’étais menacée moi-même, je me suis trouvée seule, sans asile et sans pain, sur le pavé. C’est alors que, pour ne pas mourir de misère, je me suis vendue.

Elle fit une pose et eut un sourire amer.

– Vous le voyez, mon histoire est bien simple, continua-t-elle. Sans la volonté de fer qui me soutenait, j’aurais certainement succombé dans la lutte ; mais j’ai eu la force de ne céder à aucun désespoir, de ne reculer devant aucune audace. Si je n’ai pas atteint le chiffre que je m’étais proposé, je n’en suis pas éloignée. Aussi n’est-ce pas sans une certaine émotion que je vois arriver l’heureux moment où je pourrai sortir de la fange dans laquelle je me suis volontairement jetée, et racheter par le travail les fautes dont je me suis rendue coupable.

– Et... combien vous manque-t-il pour compléter la somme que vous voulez réaliser ? interrogea Daniel.

– Vingt mille francs à peine, répondit-elle.

– Eh bien ! puisque vous m’estimez assez pour me considérer comme un ami, laissez-moi vous rendre un service d’ami, c’est-à-dire hâter cette heure de délivrance à laquelle vous semblez aspirer si impatiemment.

– De quelle façon ? fit Anita, dont l’œil étincelait.

– En vous donnant les vingt mille francs qui vous manquent, en vous affranchissant immédiatement de la servitude à laquelle vous vous êtes condamnée...

– Comment !... il est possible ?... Vous feriez cela, vous !... balbutia la jeune femme, qui ne pouvait en croire ses oreilles.

– Pourquoi non ? L’amitié qui nous unit ne nous fait-elle pas un devoir de nous rendre mutuellement service ?

– Ah ! c’est juste, dit Anita dont le front s’assombrit aussitôt. La joie que je ressentais m’avait fait oublier... Eh bien ! quoi ? Que voulez-vous de

moi ?

– Je désire savoir quel lien unit les uns aux autres la baronne, Antonine et Armand.

– Eh ! c'est l'impossible que vous exigez ! dit la jeune femme avec véhémence.

– Pourquoi ? Seriez-vous intéressée vous-même à ce que ce secret demeurât dans l'oubli ?

– Eh bien !... oui, avoua Anita après un moment d'hésitation.

– Je comprends alors vos scrupules, ma chère enfant ; mais ayez en moi plus de confiance, je vous en conjure ! Je ne suis pas un méchant homme. Faire le mal pour le plaisir de le faire, n'est ni dans mon caractère ni dans mes habitudes. Soyez persuadée que je ne veux attaquer personne. Je ne veux que me défendre, et seulement en cas de besoin. Il est donc inutile de vous dire que ce secret demeurera entre nous, que je n'en ferai usage que contre ceux qui ont autant d'intérêt que vous à le garder, et que, par conséquent, vous n'avez rien à craindre. Si vous doutiez de moi, d'ailleurs, il y aurait un moyen bien simple de vous mettre à l'abri. Voulez-vous que, pendant un délai que vous fixerez vous-même, je m'engage par les serments les plus sacrés à ne pas me servir de ce secret, même pour me défendre ?

La jeune femme écoutait, silencieuse, les traits empreints d'une anxiété terrible.

– Le jureriez-vous réellement ? demanda-t-elle enfin.

– Sur mon honneur ! répondit Daniel, et je vous donnerai sur-le-champ les vingt mille francs que je vous ai promis.

A ces mots, il tira de sa poche la liasse de billets de banque qu'il avait apportée, prit deux paquets, tout épinglés, de dix mille francs chacun, et les posa sur la table.

Anita les dévorait du regard, mais elle hésitait encore.

Tout à coup, elle se leva, en proie à une extrême agitation.

– Après tout, tant pis pour eux ! murmura-t-elle assez haut pour que Daniel l'entendit. Combien de temps me faut-il ? Deux jours pour vendre mes meubles et emballer mes objets d'art... Douze heures pour gagner la frontière suisse...

Elle s'arrêta brusquement et se tourna vers Daniel d'un air résolu.

– Pouvez-vous m’accorder trois jours ? lui demanda-t-elle.

– Quatre, si vous l’exigez.

– Non, je ne vous en demande que trois. Ah ! pardonnez-moi ! s’écria-t-elle en versant un torrent de larmes. Tout à l’heure je refusais votre argent, et maintenant... C’est que j’ai tant hâte d’en finir avec l’horrible vie que je mène... Être libre, indépendante... C’est mon rêve depuis plus de quatre années !

Elle s’essuya rapidement les yeux.

– Ainsi, vous me le promettez, reprit-elle. De trois jours vous vous engagez à ne rien dire, en quelque circonstance que ce soit, de ce que je vais vous révéler.

– Je le jure ! dit solennellement Daniel.

– Alors écoutez bien, fit-elle à voix basse, en promenant autour d’elle un regard inquiet.

Il y a quatre ans environ, la baronne de Beauchamp, qui avait pourtant quarante ans passés, s’était sottement éprise d’amour pour le fils de Caroline Grelu, son intime amie. Elle engagea Armand à venir la voir, lui fit comprendre clairement qu’il n’avait qu’à demander pour obtenir, et pendant tout le temps que dura cette comédie, lui fournit l’argent nécessaire à son entretien.

Digne fils de sa mère, élevé par elle à bonne école, Armand se laissa faire, tant qu’il s’agit de recevoir, mais refusa de rien donner. Chez la baronne, il avait trouvé Antonine, dont les dix-huit ans le séduisaient bien autrement que les trop nombreux printemps de la mère.

Profitant habilement des absences de madame de Beauchamp, qui ne se doutait de rien, il parvint à séduire sa fille. Les deux amants ne jouirent pas longtemps de la sécurité trompeuse dans laquelle ils s’endormaient. Antonine devint grosse et fut obligée d’avouer à sa mère la trahison dont elle s’était rendue coupable,

Celle-ci jeta les hauts cris, appela sur la tête d’Armand et de sa fille toutes les malédictions divines ; mais, en femme d’expérience, une fois sa colère apaisée, elle songea à tirer de la situation le meilleur parti possible.

Précisément, un riche provincial, le comte de Pradiles, venait la voir à cette époque et faisait à Antonine une cour effrénée. Il avait offert de lui

constituer, en l'épousant, une dot de deux cent mille francs, – tout ce dont il pouvait disposer pour le moment, disait-il.

Jusqu'alors la baronne avait refusé, trouvant que la somme proposée n'était pas assez forte. Elle s'adoucit insensiblement de ses rigueurs, et déclara enfin que, désireuse avant tout d'assurer le bonheur de sa fille, elle acceptait les propositions du comte.

Trois semaines après, le mariage était célébré.

Il était temps ! la taille d'Antonine épaississait à vue d'œil. Pour qu'elle pût porter impunément la robe blanche et la fleur d'oranger le jour de son mariage, il fallut que sa mère l'entourât d'un nuage épais de gaze, dans l'auréole floconneuse de laquelle les formes opulentes de la jeune femme disparaissaient complètement.

Pendant près de six semaines, le comte, tout en s'étonnant de l'embonpoint excessif que prenait Antonine, ne soupçonna pas les causes véritables de ce développement précoce ; mais les formes s'accusèrent peu à peu d'une façon si apparente que le doute n'était plus possible.

Il interrogea la jeune femme, qui se troubla et fut forcée de lui avouer la vérité. Le comte se jeta sur elle avec une fureur sauvage. Antonine crut que sa dernière heure avait sonné. Fort heureusement pour elle, une lueur de raison traversa l'immense colère dont son mari était possédé. Il la jeta brutalement par terre et sortit.

Depuis ce temps on ne l'a plus revu. Ce fut par les journaux seulement que quatre mois plus tard on apprit de quelle catastrophe sinistre M. de Pradiles avait été victime.

Attaqué par des rôdeurs piémontais, supposa-t-on, entre Menton et Vintimille, sur le territoire italien, au moment où il se rendait en Italie, le comte avait été assassiné à coups de poignard.

Une enquête eut lieu à cette époque. Une commission rogatoire fut adressée au parquet de Paris, pour rechercher ceux à qui profitait le crime. La baronne et sa fille furent interrogées, mais elles purent constater sans peine qu'elles n'avaient pas un instant quitté Paris.

Interrogée sur les motifs qui avaient déterminé le départ précipité de son mari, Antonine répondit qu'elle ne pouvait pas se l'expliquer.

« Elle aimait le comte, déclara-t-elle, et avait eu la faiblesse de lui céder quelque temps avant son mariage, au grand courroux de sa mère, qui rêvait pour elle une plus riche alliance. Devant la faute qu'elle avait commise, la baronne s'était inclinée, l'hymen avait été célébré ; M. de Pradiles avait passé près de sa femme six semaines d'une lune de miel dont de nombreux témoins pouvaient affirmer la tendresse. Puis, un beau jour, il était parti, sans prévenir ni sa femme ni ses domestiques, et n'avait même plus donné de ses nouvelles. »

Madame de Beauchamp confirma de point en point les déclarations de sa fille, que corroborèrent d'ailleurs en grande partie les dépositions des domestiques. L'enquête fut close, et il demeura avéré que M. de Pradiles avait été tué par des bandits.

Quant à Armand Grelu, nul ne songea à l'interroger. Ses relations avec Antonine, soigneusement cachées par eux d'abord, prudemment étouffées ensuite par la baronne, demeurèrent lettre close, et ce fut tout.

– Mais le vrai coupable, vous le connaissez ? demanda avidement Daniel.

– Le vrai coupable, c'était lui, répondit Anita d'une voix sourde.

Le silence que le comte avait gardé en s'enfuyant ne le rassurait qu'à moitié. Il redoutait un éclat et craignait surtout qu'Antonine ne fût forcée de restituer les deux cent mille francs qu'elle avait reçus. Il se mit à la poursuite du comte, qui ne l'avait jamais vu, le rejoignit à Nice et l'entendit annoncer son départ pour Vintimille.

Il s'aboucha aussitôt avec un jeune Italien dont il avait fait la connaissance dans une brasserie et qui avait pour maitresse une jeune fille du pays. Il fut convenu entre eux que cette femme ferait la coquette avec le comte, lui donnerait rendez-vous dans un endroit isolé, sur la frontière italienne, et l'attirerait dans le guet-apens qu'ils avaient médité.

Dominée par son amant, sans soupçonner le dénouement terrible qui se préparait, la jeune fille, dont le rêve était d'aller à Paris, et à qui on avait promis de le réaliser, se prêta docilement au rôle qu'on lui avait imposé.

Accompagnée des deux complices, elle rencontra M. de Pradiles, à Vintimille, dans la soirée du 27 juin 1873, lui donna rendez-vous sur la grande route, à moitié chemin de Menton, et pendant que les deux hommes se dissimulaient dans les rochers, elle attendit.

Bientôt après arriva le comte. A peine l'avait-il rejointe qu'Armand et son complice se jetèrent sur lui, le terrassèrent et lui plongèrent dans la poitrine des poignards dont ils étaient armés. Alors, sans donner à la jeune fille le temps de se reconnaître, la menaçant de mort elle-même si elle poussait un cri, ils l'entraînèrent.

Une heure après, ils étaient à Menton, c'est-à-dire en France. Le lendemain, ils arrivaient à Nice. Le jour même, ils partaient pour Paris.

– Mais cet autre coupable, ce complice, quel est-il ? interrogea Daniel.

– Le nom vous importe peu, répondit Anita. D'ailleurs il est depuis longtemps en sûreté.

– Et la femme ? demanda encore Laborie.

– Dans trois jours elle n'aura plus rien à craindre. Jusque-là, elle a votre parole, fit la jeune femme en baissant la tête.

– Ainsi, dit Daniel qui craignait de trop comprendre... cette femme... c'est...

– C'est moi, répondit Anita, qui se couvrit le visage de ses deux mains.

Daniel ne put réprimer un geste d'horreur et d'épouvante.

– Ce secret fatal, reprit la jeune femme, j'espère que vous ne serez jamais réduit à vous en servir. Au premier mot que vous prononcerez, ces gens-là rentreront évidemment sous terre. Maintenant, ne perdons pas de temps en doléances inutiles. Partez. Je comprends qu'après de tels aveux je ne puisse plus rien – vous demander que de tenir votre serment.

– Vous avez raison, fit Daniel, qui éprouvait le besoin de respirer au grand air. Adieu donc, et que Dieu vous pardonne !

A ces mots, il se leva et s'enfuit précipitamment.

Il regrettait presque d'avoir si bien réussi. Le secret dont il était maître lui pesait sur le cœur comme un fardeau. Qu'allait-il en faire ? Le garder, c'était en quelque sorte en assumer sa part de responsabilité ; le révéler à qui de droit, c'était manquer à la parole donnée.

Il rentra chez lui, très-agité, décidé à n'en pas sortir de trois jours, afin de garder le silence auquel il s'était engagé.

Le lendemain matin, un peu avant dix heures, François vint lui annoncer que M. Bodzogian, très-ému en apparence, demandait à lui parler.

– Faites-le entrer, dit froidement Daniel.

Il se renversa dans son fauteuil, croisa ses jambes l'une sur l'autre, et quelques secondes après vit paraître Bodzogian.

Il ne fit pas un mouvement pour aller à sa rencontre et ne l'invita même pas du geste à s'asseoir.

L'Arménien attendit que François eût fermé la porte. Alors, s'avançant rapidement vers Laborie :

– Ah ça ! qu'est-ce que cela signifie, mon cher ? demanda-t-il en s'efforçant de rire et en lui tendant la main.

Daniel ne broncha pas.

– Quoi donc ? fit-il avec une indifférence parfaite ment jouée.

– Ah ! vous ne le saviez pas ? J'en étais sur ! s'écria Bodzogian. C'est votre satané notaire qui aura pris cela sous son bonnet.

– Quoi ? Qu'a-t-il fait ? interrogea Daniel avec un signe d'impatience.

– Figurez-vous, mon ami, qu'hier, deux heures à peine après que vous m'avez quitté, un grand escogriffe, long comme une nuit sans sommeil, se présente chez moi, porteur du reçu que je venais de vous signer, et me demande si je suis en état de le payer. Comme je m'en défendais et lui faisais observer que cette reconnaissance avait été rédigée seulement dans la matinée, il me répondit que cela importait peu, qu'elle était payable à présentation et que, par conséquent, si je ne la remboursais pas à l'instant même, il serait forcé d'exécuter les ordres qu'il avait reçus, en me poursuivant à outrance. – Et comme vous êtes étranger, ajouta-t-il, la procédure ne traînera pas. C'est un malentendu, n'est-ce pas ?

– Il n'y a pas de malentendu, mon cher monsieur, dit tranquillement Daniel.

– Comment ! c'est d'après vos ordres que cet homme s'est conduit de la sorte ?

– Mon Dieu, oui.

– Mais pourquoi ?

– Mon cher monsieur, répondit Daniel en fixant son regard clair sur les yeux de Bodzogian, je n'aime pas les gens à deux visages. Tant que j'ai pu vous considérer comme un ami, je n'ai pris contre vous aucune précaution ; mais la conduite que vous avez tenue avant-hier chez le prince Karomisky m'a forcé de prendre quelques précautions.

– Quelle conduite ? balbutia l’aventurier confus.

– N’essayez pas de nier. Vos protestations ne changeraient rien à mes certitudes. Vous vous êtes fait, contre moi, l’allié de madame de Beauchamp ; tant pis pour vous !

– Mais, mon cher monsieur Laborie, essaya d’interrompre Bodzogian, on vous a trompé ! Je vous jure...

– Je vous ai déjà dit que je ne vous croirais pas. Il est donc inutile d’insister. Vous êtes mon ennemi, je suis le vôtre ; faites votre état, je ferai le mien. Nous verrons à qui restera la victoire. Quant à vos alliés, dites-leur bien...

Daniel s’arrêta tout à coup. Dans le mouvement d’indignation qui le faisait parler, il avait failli manquer à son serment.

– Après tout... non, ne leur dites rien, reprit-il. Vous pouvez vous retirer, monsieur Bodzogian. Je ne suis pas fâché que vous soyez venu jusque chez moi provoquer cette explication, car je n’aime pas garder ce que j’ai sur le cœur, ni prendre les gens en traître. A présent, vous savez à quoi vous en tenir. Fuir ou aller en prison, voilà ce qui vous attend. Choisissez.

En disant ces mots, Daniel posa le doigt sur le bouton d’une sonnette électrique, et son valet de chambre accourut.

– Reconduisez monsieur, dit-il, sans quitter la pose nonchalante qu’il avait affectée pendant le cours de cet entretien.

Bodzogian était livide. Sous l’affront qu’il venait de recevoir, tout ce qui restait de viril dans cette âme corrompue s’était réveillé. Malheureusement, il ne pouvait rien, pas même demander raison de l’humiliation qui lui était infligée.

Il sortit, vaincu, mais non pas dompté, ruminant mille projets confus de vengeance.

– Et d’un ! fit Daniel après l’avoir vu disparaître. Les autres ont trois jours à eux ; ce délai passé... qu’ils prennent garde ! car si je les rencontre en travers de ma route...

Il s’arrêta brusquement.

– Oui, murmura-t-il, mais contre le prince et contre Nadinka... je ne peux rien... absolument rien !...

XIV

L'expulsion de Vanda avait été si soudaine, si imprévue, qu'une heure après son départ, personne dans la maison ne se doutait que la pauvre bonne femme n'était plus là.

Celui qui s'en aperçut le premier fut le valet de chambre. C'était lui qui dressait le couvert et qui servait à table. Or, tous les jours, avant chaque repas, Vanda avait l'habitude de jeter son coup d'œil sur la table, pour s'assurer que rien n'y manquait.

Aussi, comme la cuisinière lui annonçait qu'elle était prête à servir, Joseph lui demanda si elle avait vu Vanda. Sur la réponse négative qu'il reçut, il alla se renseigner auprès de la femme de chambre. Elle n'avait pas vu non plus la gouvernante.

Joseph, après avoir frappé plusieurs fois à la porte de la chambre de Vanda, finit par l'ouvrir, la chercha du regard et, ne la trouvant pas, se rendit chez Kitia.

La jeune fille parut très-étonnée. Depuis le départ de Daniel, Vanda n'avait pas reparu.

Il courut chez Nadinka, qui le congédia en haussant les épaules.

– Est-ce que je m'occupe de ce que fait cette vieille folle ? répondit-elle dédaigneusement.

Joseph commençait à s'inquiéter. Le commencement d'explication auquel il avait assisté, entre son maître et la gouvernante, ne lui présageait

rien de bon. Il pénétra dans la chambre du prince et lui annonça qu'il cherchait vainement Vanda depuis un quart d'heure.

– Ne perdez plus votre temps à la chercher, dit sèchement le grand seigneur. Vanda a quitté la maison depuis une heure et n'y remettra plus les pieds. Il en sera, du reste, ainsi de tous ceux qui ne craindront pas de désobéir aux ordres que je leur ai donnés.

Joseph n'insista pas. L'oreille basse, il alla annoncer aux autres domestiques l'incroyable nouvelle qu'il venait d'apprendre.

Quelques minutes après, le prince, Nadinka et Kitia se mettaient à table, servis silencieusement par Joseph, qui n'avait jamais été plus attentif ni plus discret.

Le prince mangeait avec avidité et précipitait le service, comme s'il avait hâte de terminer son repas. Il ne disait pas un mot, ne dissimulait pas la mauvaise humeur dont il était possédé et foudroyait du regard Kitia, qui ne comprenait rien à cette recrudescence de sévérité.

Une contrainte visible, quoiqu'elle ne se manifestât par aucun signe apparent, pesait sur tous ceux qui assistaient à ce dîner.

Nadinka, si indifférente qu'elle fût d'habitude à ce qui ne la concernait pas personnellement, s'en aperçut. Elle crut que Joseph avait commis quelque bévue et qu'il avait été vertement réprimandé par son maître.

Plus alarmée, sans savoir au juste pourquoi, Kitia cherchait à s'expliquer le silence qui régnait autour d'elle. « Personne ne se doute que M. Laboric soit venu ici », se disait-elle... Et pourtant elle tremblait.

A peine le dessert était-il posé sur la table, que le prince se leva et rentra dans son appartement, non sans avoir adressé une dernière fois à Kitia un regard chargé de colère.

Nadinka se leva à son tour, et Kitia ne tarda pas à faire comme elle.

Enfermée dans sa chambrette, la pauvre enfant y attendit que Vanda vint la rejoindre comme à l'ordinaire, pour lui demander l'explication des singularités qui l'avaient frappée.

Chaque soir, en effet, la gouvernante, après s'être assurée que tout était en ordre dans la maison, c'est-à-dire vers neuf heures, venait passer quelques instants auprès d'elle. Ce jour-là, dix heures avaient sonné depuis longtemps, et Vanda n'était pas venue !

Kitia se décida à interroger la femme de chambre, qu'elle appela.

– Comment se fait-il que je n'aie pas vu Vanda ? demanda la jeune fille. Est-ce qu'elle est encore retenue par son service ?

– Non, mademoiselle...

– Alors priez-la de venir me parler.

– C'est que... Mademoiselle ne sait donc pas ?... balbutia la femme de chambre interdite.

– Non. Que voulez-vous dire ?

– Vanda n'est plus ici, mademoiselle.

La jeune fille tressaillit brusquement.

– Allons donc ! c'est impossible ! s'écria-t-elle.

– Cela doit être vrai pourtant, mademoiselle ; car le prince l'a dit lui-même à Joseph, un peu avant l'heure de se mettre à table, et depuis ce moment-là nous n'avons pas revu Vanda.

– Comment ! Elle serait partie sans me prévenir !... sans m'embrasser !... Je ne vous crois pas. Non, cela n'est pas, cela ne peut pas être ! fit Kitia, en proie à la plus vive agitation. D'ailleurs, pourquoi serait-elle partie ?

– Je ne sais absolument rien, mademoiselle. Joseph est venu confidentiellement nous annoncer la nouvelle avant dîner ; mais il n'a pu ou n'a voulu entrer dans aucune explication à ce sujet.

– Eh bien ! envoyez-moi Joseph, dit la pauvre enfant, de plus en plus alarmée.

La femme de chambre se retira.

Kitia demeura seule un instant, comme frappée d'un coup de foudre.

– Non, se disait-elle, ce n'est pas possible ; ou, si c'est vrai, poursuivit-elle, je suis perdue !...

Bientôt après parut Joseph.

– Eh bien ? fit vivement la jeune fille. Que viens-je d'apprendre ? Vanda a quitté notre maison ? Non, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

– Hélas ! mademoiselle, il faut bien le croire, puisqu'elle n'est pas là.

– Mais comment ? A quel propos ?

– Mon Dieu, mademoiselle... répondit le domestique d'un ton mystérieux, je voudrais bien vous, apprendre plus que je n'en sais moi-

même ; je suis bien sûr que vous n'en diriez rien à personne, et que vous ne voudriez pas me faire perdre ma place...

– Parlez sans crainte, mon ami ; je vous promets le silence le plus absolu, interrompit Kitia.

Joseph lui raconta alors que le prince, après avoir reçu la visite de Bodzogian, avait appelé le concierge, Vanda et lui-même, et les avait interrogés relativement à un certain M. Laborie, qui se serait introduit chez lui en son absence. Joseph avait protesté qu'il l'ignorait, mais le concierge affirmait avoir vu passer deux fois M. Laborie devant sa loge, à une demi-heure d'intervalle. Quant à Vanda, elle avait avoué qu'elle avait reçu M. Daniel, et le prince l'avait retenue près de lui, pour obtenir des éclaircissements.

A mesure que parlait le domestique, le visage de Kitia s'était couvert d'une pâleur mortelle.

– Il est donc certain, acheva Joseph, que c'est à propos de ce monsieur que Vanda a eu maille à partir avec le prince.

– Bien, interrompit la jeune fille, plus morte que vive ; mais cela ne m'explique pas que Vanda soit partie sans m'en avertir.

– Je crois bien que le prince l'a congédiée sans lui en donner le temps. En effet, j'étais dans la salle à manger, en train de dresser le couvert, quand j'ai entendu s'ouvrir et se fermer à grand bruit la porte d'entrée. Or, on n'avait pas sonné ; donc ce ne peut être qu'à ce moment-là que Vanda a quitté la maison. Et, à voir en quel état de fureur était le prince, il n'est pas douteux que lui-même l'ait jetée dehors et lui ait fermé la porte au nez.

Du reste, ajouta Joseph, comme il est certain que mon maître vous apprendra ce qui s'est passé, tout ce que je vous demande, mademoiselle, c'est d'avoir l'air d'en ignorer le premier mot.

– C'est convenu ; merci, fit Kitia, en le congédiant du geste.

Dès qu'il se fut éloigné, l'infortunée versa un torrent de larmes. Il ne lui avait pas été difficile de deviner la vérité. Ainsi c'était pour l'avoir trop fidèlement servie que Vanda avait été chassée ! Ainsi le prince n'avait eu égard ni aux trente années de dévouement de la pauvre femme, ni à son âge avancé, ni à sa pauvreté !

La malheureuse enfant se reprochait comme un remords la faiblesse qu'elle avait montrée, la désobéissance à laquelle son cœur l'avait entraînée.

Ce fut dans ces angoisses cruelles qu'elle passa toute une nuit de désespoir et d'insomnie.

Le lendemain matin, vers neuf heures et demie, son oncle la fit appeler.

– Mademoiselle, lui dit-il sévèrement, vous avez mis hier le comble à votre imprudence en recevant ici, malgré mes ordres précis, un homme auquel je vous avais interdit même de penser. Pour l'honneur de la famille, j'ose espérer encore que vous n'avez cédé à aucun entraînement coupable...

Et, comme Kitia se redressait fièrement :

– Cependant je ne pouvais pas tolérer qu'on se révoltât si ouvertement contre ma volonté. De toute nécessité, il fallait faire un exemple. Usant d'une extrême indulgence envers vous, je n'ai pas voulu vous punir personnellement de la faute que vous avez commise. C'est donc sur votre complice qu'a dû retomber le poids de ma colère. Vanda ne fait plus partie de notre maison depuis hier et n'y reparaitra jamais tant que je vivrai. En ce moment même, on emporte les malles qu'elle est venue chercher...

– Comment ! elle est ici ! s'écria Kitia, qui se dirigea en courant vers la porte.

Mais le prince, qui avait prévu ce mouvement, l'arrêta au passage, lui prit la main et la contraignit à s'asseoir.

– C'est précisément pour éviter toute explication entre vous que je vous ai fait appeler, dit-il. Tant que Vanda sera là, vous resterez ma prisonnière. Dès qu'elle sera partie, je vous rendrai votre liberté. Qu'en ferez-vous ? Je l'ignore et ne vous le demande pas. Je vous crois bien capable de la suivre, si vous avez bu toute honte et si vous voulez aller vous jeter dans les bras de M. Laborie ; mais je dois vous faire observer que je suis légalement votre tuteur, qu'en cette qualité j'ai sur vous certains droits, auxquels je suis bien décidé à ne pas renoncer, quoi qu'il arrive et dussé-je employer la violence, ajouta-t-il, en appuyant sur ces dernières paroles. C'est donc à vous d'aviser si vous voulez continuer à demeurer auprès de nous, ou si vous préférez passer dans une maison de correction les deux ans et demi qui vous séparent du jour où vous aurez définitivement acquis la faculté de

vous soustraire à mon autorité. Si ce jour-là vous persistez à devenir une fille perdue, – et vous n’en prenez que trop le chemin, – rien ne vous empêchera.

Sous ces paroles brutales, Kilia courba la tête de honte et de confusion. Ses larmes qui, depuis la veille, n’avaient pour ainsi dire pas cessé de couler, inondèrent de nouveau son visage, qu’elle enfouit dans ses deux mains.

Heureux d’avoir satisfait à si bon marché sa vengeance, le prince se promenait de long en large, contemplant sa victime d’un œil féroce, et toujours barrant le chemin de la porte.

Au bout de quelques instants, jugeant enfin que Vanda s’était éloignée, il sonna.

– Est-ce fait ? demanda-t-il à son valet de chambre. Est-elle partie ?

– Oui, monseigneur.

Après avoir fait signe à son domestique de se retirer, le prince se tourna vers Kitia.

– Maintenant, lui dit-il, vous pouvez rentrer chez vous...

La pauvre enfant se leva et regagna sa chambre. Dès qu’elle se trouva seule, elle essuya son visage. Une douleur morne et farouche s’empara d’elle. Elle ne pleurait plus. Les yeux obstinément fixés à terre, elle donna libre cours aux pensées tumultueuses qui fermentaient dans son jeune cerveau.

– Une maison de correction... fille perdue !... ne cessait-elle de répéter d’une voix sourde. Ah h ! mon Dieu ! plutôt que de me laisser endurer plus longtemps ce martyre, faites-moi mourir ! s’écria-t-elle avec une exaltation inquiétante.

Épuisée par la nuit d’insomnie qu’elle avait passée, brisée par la violence de la scène dont elle avait été l’objet de la part de son oncle, Kitia, de toute la journée, n’eut pas la force de quitter sa chambre.

– Mieux aurait valu pour elle que ce fût hier qu’aujourd’hui, dit le prince, quand la femme de chambre lui annonça que sa nièce n’était pas en état d’occuper sa place à la table commune.

Comme tous les domestiques, témoins du supplice perpétuel qu’on faisait endurer à la pauvre demoiselle, la femme de chambre, Lucie, avait fini par

s'intéresser à elle. Seulement elle n'osait pas le montrer trop ouvertement. L'exemple que le prince avait fait portait ses fruits.

A deux reprises, pendant la journée, Lucie s'était présentée chez Kitia et, malgré les refus réitérés de la jeune fille, avait fini par lui faire prendre une tasse de bouillon et un verre de bordeaux.

La nuit qui survint fut meilleure pour la chère enfant. A force de fatigues, de larmes, de chagrin, elle parvint à s'endormir.

Le lendemain matin, vers onze heures, son oncle ouvrit la porte de sa chambre. Il tenait une lettre à la main.

– Mademoiselle, lui dit-il, sans se départir de sa roideur, j'ai pris la peine de venir jusqu'ici, pour vous apporter une lettre qui vous est destinée.

Kitia ne fit pas un mouvement.

– Cette lettre, reprit-il, je l'ai tournée et retournée en tous les sens. Je ne connais pas l'écriture de la personne qui vous l'adresse. Tout ce que j'ai pu constater, c'est qu'elle porte le timbre de Paris. En toute autre circonstance, je vous l'aurais remise purement et simplement. Aujourd'hui que vous m'avez appris quel peu de confiance je devais avoir en vous, je consens encore à vous donner cette lettre, mais je désire en prendre connaissance avant vous et devant vous. Le permettez-vous ?

– Et si je ne le permettais pas, que feriez-vous ? demanda Kitia avec amertume.

– Je la déchirerais sous vos yeux, mademoiselle.

– Eh bien ! mon oncle, répondit-elle, faites ce qu'il vous plaira.

Le prince ouvrit aussitôt l'enveloppe, déplia la lettre et la parcourut du regard. Il eut alors un sourire sur les lèvres ; son visage s'épanouit, puis il tendit la lettre à Kitia.

– Vous pouvez la lire, lui dit-il avec un ricanement cruel. Si elle n'est pas absolument morale, elle est du moins instructive.

La jeune fille la prit sans empressement, y jeta les yeux et lut :

« Mademoiselle,

Si vous désiriez, par hasard, être renseignée sur le compte de M. Laborie, vous pourriez vous adresser à sa nouvelle maîtresse. Mademoiselle Anita, surnommée la *Sangsue*, demeure rue de la Chaussée-d'Antin, n° 15. La

personne qui vous écrit a vu deux jours de suite M. Laborie entrer chez cette estimable demoiselle. »

Pas de signature.

Kitia eut le courage de ne pas laisser paraître la douleur qu'elle ressentait. Elle froissa la lettre dans ses mains et la jeta à ses pieds.

– Je vous remercie, mon oncle, dit-elle en souriant.

Le prince s'éloigna, sans dissimuler la surprise que lui causait l'impassibilité de la jeune fille.

Dès qu'elle fut seule, elle alla pousser le verrou de la porte, ramassa la lettre et, pour la seconde fois, la lut avec une sorte de curiosité fiévreuse. Elle avait le cœur brisé, mais elle ne pouvait détacher ses yeux de ces lignes accusatrices, dont chaque mot contenait une angoisse.

C'était une main de femme qui les avait tracées. Cela n'était pas douteux. L'écriture, très-lisible et bien alignée, avait l'irréprochable régularité de l'anglaise qu'on apprend de nos jours aux jeunes filles dans les cours et pensionnats. Cette femme n'avait pas signé de son nom, c'est vrai, mais elle donnait des indications si précises, qu'elle était certainement on ne peut mieux renseignée sur les faits et gestes de Laborie.

Kitia ne songea même pas à s'assurer que l'accusation était sincère. Comment l'aurait-elle fait d'ailleurs ? Et puis, son amour n'était-il pas définitivement condamné ? Que lui importait alors une souffrance de plus ou de moins ?

Cependant cette défection la navrait. Il lui sembla qu'elle creusait encore un vide autour d'elle, et se vit plus abandonnée que jamais. Ainsi, elle ne pouvait plus compter ni sur Vanda, ni sur Laborie ! Elle demeurait seule aux prises avec l'implacable despotisme de son oncle et la jalousie impitoyable de sa cousine !

Cette trahison lui porta un coup terrible. Elle perdit le peu d'énergie qui lui restait. Ce second jour, elle le passa encore dans sa chambre, accablée, anéantie, vaincue.

Comme la veille, Lucie se présenta à deux ou trois reprises et la contraignit à prendre un peu de nourriture. Sans doute, le prince, en l'autorisant à pénétrer auprès de sa nièce, lui avait recommandé de tenir la

porte de la chambre ouverte, et veillait à ce que ses ordres fussent exécutés, car Lucie ne la ferma pas une fois.

Elle avait l'air contraint et embarrassé. Elle jetait dans le corridor un regard oblique, comme si elle redoutait d'être surprise. Plusieurs fois, elle ouvrit la bouche, comme prise d'une envie démesurée de parler, mais elle ne l'osa pas.

Ces hésitations, ces terreurs, étaient si visibles que Kitia s'en aperçut et en fut très-intriguée.

Elle mourait d'envie d'interroger Lucie, mais elle tremblait de l'exposer au terrible châtement qui avait frappé sa chère Vanda.

Pauvre Vanda ! Que faisait-elle ? Où était-elle ? Kitia éprouvait de véritables remords, en songeant à la bonne femme. C'était pour l'avoir servie avec trop de zèle que Vanda était maintenant sans ressources, sans abri, dans une ville où elle ne connaissait âme qui vive !

N'était-ce pas se montrer ingrate que de ne rien tenter en sa faveur ? Le devoir de la jeune fille n'était-il pas d'aller se jeter aux pieds de son oncle, de se soumettre aveuglément, de tout souffrir, pourvu que Vanda reprit dans la maison la place qu'elle y avait occupée pendant trente ans ?

Aussi ce fut à quoi Kitia se décida, le troisième jour. Depuis qu'elle se croyait trahie et abandonnée par Daniel, elle était résolue à tous les sacrifices, dût-elle les payer de son bonheur, de sa vie même !

Cependant son oncle paraissait animé d'une si violente colère, qu'elle n'osa pas s'adresser directement à lui. Après avoir reculé toute la journée devant la démarche à laquelle elle s'était résignée, elle alla trouver Nadinka, un peu avant l'heure du dîner.

Elle ne faisait pourtant pas grand fonds sur les sympathies de sa cousine. Elle la connaissait de longue date et avait été à même de mesurer ce qu'elle cachait d'autocratie et d'égoïsme sous son apparente indolence. « Il n'y a pire eau que l'eau qui dort », dit le proverbe. C'était surtout à Nadinka qu'on aurait pu l'appliquer.

Elle avait perdu sa mère à un âge où il est impossible d'apprécier l'étendue de cet irréparable malheur. Elle avait grandi seule, entre des mains mercenaires, sous la surveillance d'un père un peu trop occupé de ses intérêts pour consacrer à sa fille le temps que lui prenaient ses affaires.

Malgré tout son orgueil, le prince, en effet, n'était pas riche. Il possédait une assez grande étendue de terres, mais ces terres étaient improductives. Pour suppléer à cette médiocrité, il avait essayé de demander à l'industrie les revenus qui lui manquaient. Malheureusement il habitait un pays au fond duquel nul progrès n'avait pénétré, et il n'était ni de taille, ni d'intelligence, ni d'humeur, à opérer une révolution industrielle.

Il n'avait réellement commencé à tirer quelque argent de son infructueux capital que le jour où Laborie avait pris la direction des mines dont il était copropriétaire. Aussi s'habitua-t-il peu à peu à sa nouvelle aisance, et montrait-il plus de morgue qu'on ne lui en avait jamais connu.

De son côté, Nadinka, à qui l'on avait répété dix fois par jour qu'elle appartenait à l'une des plus anciennes familles du pays, devant qui son père se targuait bien haut de son titre et de sa naissance, s'habitua-t peu à peu à se considérer comme un fétiche.

Le respect, l'obéissance, tout lui était dû. Elle se trouvait belle, elle s'admirait franchement, et se laissait vivre dans la plus inerte oisiveté.

Ce fut alors que, pour la première fois, elle entendit parler de Laborie et des prodiges qu'il avait accomplis. Elle fut curieuse de voir comment était fait un homme de si humble condition.

Quand on le lui présenta pour la première fois, elle fut tout étonnée de s'apercevoir que non-seulement il ressemblait beaucoup à une foule de gentilshommes de sa connaissance, mais encore qu'il était infiniment mieux, sous tous les rapports, que ces hobereaux ignorants, orgueilleux et grossiers dont elle était entourée.

Peu à peu elle arriva à trouver que jamais, chez aucun homme, elle n'avait rencontré tant de beauté, de grâce, d'élégance, d'érudition et de savoir-vivre. Elle commença donc à jeter sur lui un regard plus indulgent, sous le masque de dédaigneuse impassibilité dont elle couvrait son visage.

L'éloge de ce phénix était dans toutes les bouches, même dans celle du prince ! Cependant Nadinka ne songeait pas sérieusement à lui. Elle l'aurait pris volontiers pour amant, mais elle n'en aurait pas voulu pour mari, quand éclata la grosse nouvelle : Laborie venait d'hériter d'une fortune immense !

Il revêtit une tout autre valeur à ses yeux, du moment où il était entré dans l'aristocratie des millions. Aussi, lorsque le comte Borowski, le prince

et leurs associés, cherchaient vainement un moyen de retenir auprès d'eux le jeune ingénieur, ce fut elle qui, de l'air le plus indifférent du monde, suggéra à son père l'idée d'offrir sa main à ce nabab de fraîche date.

Cette idée n'aboutit pas. Daniel partit pour Paris. Plus ou moins, chacun l'oublia, excepté Kitia qui l'aimait déjà, et Nadinka, dont il avait éveillé les sens.

Il est vrai que ni l'une ni l'autre ne comptaient le revoir. Nadinka le regrettait amèrement, mais commençait à en prendre son parti, lorsque son oncle la constitua sa légataire universelle, à l'exclusion de sa cousine. Aussitôt elle songea à se rapprocher de Laborie, c'est-à-dire à quitter Cracovie pour aller se fixer à Paris.

Par malheur, la clause malencontreuse que le comte Borowski avait insérée dans son testament ne lui permettait pas de réaliser ce projet. Il n'était guère possible, dans les trois mois qui lui étaient accordés, de gagner Paris, d'y découvrir Daniel, de lui offrir sa main et de l'épouser. Il importait donc de gagner du temps.

Comme elle n'avait rien dit à personne du plan qu'elle avait conçu, le prince alla frapper à toutes les portes pour trouver à sa fille 'le mari dont elle avait immédiatement besoin. Il lui présenta successivement vingt partis, que, sous un prétexte ou sous un autre, Nadinka refusa avec une inconcevable, mais inébranlable fermeté.

Le prince se désolait. Les cent mille livres de rente de son beau-frère allaient-ils lui échapper ? Non. Sa fille lui souffla le moyen de les conserver, en lui désignant Gorosmann, qu'elle avait depuis longtemps choisi. Son père trouva l'idée si lumineuse qu'il la saisit avec empressement, se persuada qu'elle était de lui et se hâta de la mettre à exécution. Le mariage eut lieu.

Le tour était joué. Madame Gorosmann avait cent mille francs de rente et pouvait aller à Paris quand bon lui semblerait. Seulement elle n'était plus libre. Combien de temps allait durer son esclavage ?

Ah ! ce fut alors que lui pesa lourdement le stratagème auquel elle avait eu recours ! Elle compta les mois, les jours, les heures, les minutes, dévorée d'une sourde impatience. Ce fut surtout pendant cette période interminable que ses désirs irréalisables s'accrurent et que l'image de Daniel lui procura

d'énervantes insomnies ! Plus elle se sentait éloignée du but, plus elle avait soif de l'atteindre, plus sa passion grandissait.

Enfin Gorossmann mourut. Il était temps ! La froide calculatrice avait bien tout prévu. Elle était libre et riche. Elle pouvait épouser Daniel. Pourvu qu'il ne fût pas marié !...

Elle ne perdit pas de temps. Vite, elle fit vendre par son père les propriétés qu'il possédait. Elle voulait même lui faire vendre l'hôtel dans lequel il était né, où elle avait vécu, auquel se rattachaient tant de souvenirs !... Le prince s'y refusa énergiquement.

– Qui sait si nous ne serons pas bien heureux d'y revenir un jour ? lui dit-il.

Elle sourit de ce sourire dédaigneux qui lui était particulier. A personne encore elle n'avait fait la confidence de ses projets. Enfin, elle se mit en route.

Le hasard la servit à souhait. En chemin de fer, elle rencontra un jeune homme du meilleur monde, qui, disait-il, venait de faire en Arménie un long voyage, et revenait à Paris, qu'il habitait depuis l'âge de quatorze ans. Il donna sa carte au prince, qui la tendit à Nadinka. Elle la lut distraitement.

Ce jeune homme se nommait Ostranick Bodzogian.

Il se montrait si aimable, si prévenant, que la jeune femme daigna s'humaniser. D'ailleurs, il lui avait dit qu'il demeurerait à Paris depuis douze ans. Qui sait ? il connaissait peut-être Laborie...

Elle l'interrogea sur ses relations. Il lui cita les noms les plus retentissants du *high life*, mais ne prononça pas celui de Daniel.

Ce fut Nadinka qui, au grand étonnement de son père, se décida à le laisser tomber dans la conversation.

Badzogian le ramassa prestement, raconta tout ce qu'il savait sur la succession Marignan, fit de son ami un pompeux éloge, donna l'adresse de l'hôtel qu'il occupait et cita les endroits que Daniel fréquentait le plus assidûment en sa compagnie.

L'Arménien n'était déjà plus, pour le prince ni pour sa fille, un voyageur vulgaire. Il devenait un auxiliaire à ménager. Puisqu'il connaissait intimement Daniel, il pouvait fournir sur lui, à toute heure, des indications précieuses. Nadinka l'engagea donc à venir faire visite à son père au

Grand-Hôtel. C'était là qu'elle comptait descendre, en attendant que le prince eût trouvé à Paris un appartement digne de lui.

– Au *Grand-Hôtel*, s'écria Bodzogian, c'est précisément là que je demeure aussi, et dans les mêmes conditions que vous !

Ils se virent, en effet, presque tous les jours, jusqu'à ce que Karomisky louât enfin l'appartement de la rue Caumartin.

Grâce aux renseignements donnés par Bodzogian, le prince, devant qui Nadinka avait enfin dévoilé ses projets et qui les avait embrassés avec enthousiasme, n'eut pas de peine à rencontrer Laborie et essaya de renouer avec lui les relations que l'absence avait interrompues.

Nadinka se doutait bien que Bodzogian avait en partie deviné son secret ; mais que lui importait ? Ce secret n'avait rien que de très-avouable. Elle avait retrouvé Laborie, c'était tout ce qu'elle désirait.

A partir de ce moment, ni elle ni son père ne se gênèrent pour divulguer le but qu'ils avaient résolu d'atteindre. Kitia en fut donc instruite, alors que nulle autre que Vanda ne soupçonnait encore l'amour que lui avait inspiré Daniel.

Malheureusement la pauvre enfant ne put assister froidement à cette ruine imminente de ses plus chères espérances !

Elle n'eut pas la force de dissimuler ses angoisses ; chaque fois qu'il était question de ce mariage, qui lui broyait le cœur, elle devenait blême, répondait d'une voix étranglée aux questions qu'on lui adressait.

Ce fut ainsi que le doute germa dans l'esprit jaloux de Nadinka et qu'elle résolut de savoir à quoi s'en tenir. Son père, à qui elle s'adressa, s'offrit pour lui servir de complice. La pauvre Kitia donna tête baissée dans le piège qu'on lui tendait. Elle avoua qu'elle aimait Daniel, qu'elle n'avait jamais aimé que lui, que c'était afin de rester fidèle à son souvenir qu'elle avait refusé la main du comte Branicki, qu'elle avait bravé la colère de son oncle.

Un tel aveu n'était pas fait pour désarmer sa cousine. A dater de ce jour, elle voua à Kitia une haine mortelle, qu'elle réussit à faire partager par son père. L'orpheline devint pour eux un objet de réprobation. Les reproches les plus amers, les persécutions de toute nature, tombèrent chaque jour dru comme grêle sur l'infortunée.

Cette irritation s'augmenta d'heure en heure de toute la froideur que montrait Daniel envers Nadinka. Ce fut bien pis encore lorsqu'elle vit avec quel tendre intérêt il s'informait d'elle !

Quand elle sut enfin qu'il s'était introduit chez le prince en son absence et qu'il avait passé près de Kitia une longue demi-heure, tout ce qui sommeillait en elle de mauvais instincts, sous la trompeuse placidité qu'elle affectait, se réveilla.

Sa haine s'accrut de tout ce que sa jalousie lui faisait souffrir. Elle rompit toutes relations avec sa cousine. Aussi, depuis trois jours que Vanda avait quitté la maison, quoiqu'elle sût que Kitia était malade et n'avait pas la force de quitter sa chambre, non-seulement elle n'avait pas daigné lui rendre visite, mais elle n'avait même pas demandé de ses nouvelles.

Son étonnement fut grand de la voir entrer, pâle et se soutenant à peine. Elle la considéra d'un regard hautain, sans penser à lui offrir le siège sur lequel la pauvre petite se laissa tomber.

– Nadinka, dit-elle d'une voix suppliante, je viens te demander grâce. Je n'en puis plus !

– Quelle grâce ai-je donc à t'accorder ? répondit fièrement Nadinka.

– Je viens te prier t'intercéder auprès de mon oncle pour qu'il reprenne Vanda. Je ne puis me faire à l'idée que c'est par ma faute qu'elle est chassée.

– C'est par sa faute, plus encore que par la tienne, répliqua sèchement Nadinka. Si elle n'avait pas désobéi aux ordres de mon père, elle serait encore ici.

– Je ne sais ; mais la chère femme m'aime tant ! Elle me voyait souffrir ; elle a cru me rendre service. Tu ne peux pas lui en vouloir de trop m'aimer. Songe qu'elle m'a servi de mère. Allons, sois indulgente. Aie pitié d'elle et de moi !

– Non, fit Nadinka d'un ton farouche. Quelle confiance peut-on avoir en une femme qui a trahi ses devoirs, qui demain peut les trahir encore ?

– Et si je me porte caution pour elle ?

– Toi ? dit la jeune femme avec un ton de souverain mépris.

– Sans doute, moi, répondit Kitia. Ne suis-je pas d'une race aussi noble que la tienne ? Le même sang ne coule-t-il pas dans nos veines ? Ne me

crois-tu pas capable de tenir ma parole ?

– Quelle parole ? demanda Nadinka.

– Écoute. Un dissentiment s'est élevé entre nous, je viens te proposer de le faire cesser.

– Quel dissentiment ? fit la jeune femme, sans se laisser attendrir par les inflexions de voix caressantes de sa rivale.

– Ne me comprends-tu pas, Nadinka ? Faut-il que je m'explique plus clairement ?

– Je l'exige, répondit la fille du prince avec un sourire sceptique. Je ne serais pas fâchée de voir comment tu t'y prendras.

– Je ne voulais qu'effleurer cette question brûlante, dit Kitia d'un ton douloureux ; mais je vais essayer de le faire, sans blesser tes susceptibilités ni les miennes.

– Va, je t'écoute.

– Eh bien ! le motif de ce dissentiment, c'est M. Laborie qui l'a causé. Nous l'aimons toutes les deux, mais non pas de la même manière, permets-moi de te le dire ; car là où tu n'es disposée à rien céder, je suis prête à me sacrifier au bonheur et à la tranquillité de tous.

– Il est bientôt temps ! s'écria amèrement la jeune femme.

– Il est toujours temps. Et la preuve, c'est que je viens te proposer un marché.

– Un marché ? Lequel ?

– Tu t'engageras à rappeler Vanda auprès de nous, et je m'engagerai, de mon côté, à te laisser le champ libre auprès de Daniel.

– Tu ferais cela ? fit Nadinka avec incrédulité.

– Oui, je le ferais, pour sauver celle qui m'a élevée de la misère et du désespoir.

– Jure-le donc ! A l'instant !

– J'y consens ; mais jure-moi d'abord que, dès demain, Vanda aura repris ici la place qu'elle y occupait depuis trente ans.

– Je ne puis m'y engager sans avoir consulté mon père, répondit Nadinka en cachant de son mieux la lueur d'espérance que la proposition de sa cousine avait allumée en elle.

– Tu le peux, si tu le veux. Tu as sur ton père une grande influence.

– Tu l’aimes donc bien, cette vieille radoteuse ?

– Je l’aime pour les soins qu’elle a donnés à mon enfance, pour le dévouement avec lequel elle m’a servie, pour le courage avec lequel elle a pris ma défense.

– Et pour elle, tu renoncerais à Daniel ! s’écria la jeune femme, qui ne pouvait en croire ses oreilles.

– Oui.

– Sans regrets ?

– Ah h ! je n’ai pas dit cela, fit la pauvre enfant, tandis qu’une grosse larme humectait ses longs cils ; mais que t’importent mes pleurs, ma douleur, ma mort même, pourvu que tu sois heureuse ?

Nadinka l’examinait d’un œil sec. De nouveau elle hésita, mais ses mauvais instincts et sa nature autoritaire l’emportèrent sur cette défaillance d’un moment.

– Non, je ne te crois pas, répondit-elle d’une voix sombre, ou alors tu n’aimes pas Daniel.

– Je ne l’aime pas, grand Dieu ! dit Kitia en levant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de ce blasphème.

– Non, tu ne l’aimes pas, car tu ne renoncerais pas à lui si tu l’aimais. Va, je sais aussi bien que toi ce que c’est que l’amour ; je ne joue pas, comme toi, l’hypocrisie et le sacrifice. Je suis franche, moi. Je parle selon mon cœur, et je te jure que pour rien au monde.

– Calme-toi, interrompit Kitia. Voilà les paroles cruelles qui te viennent aux lèvres, quand je te parle de paix et de conciliation.

– Et qui me dit que ce n’est pas une nouvelle trahison que tu médites ?

La jeune fille eut un frémissement imperceptible. L’hostilité systématique à laquelle elle se heurtait commençait à la lasser. Cependant elle réussit à se contenir.

– Voyons, ne parlons plus de cela, reprit-elle ; m’accordes-tu la grâce de Vanda ?

– Tu y tiens donc bien ?

– Je te l’ai dit, c’est elle qui m’a élevée...

– Et bien ! je ne lui en fais pas mon compliment, répliqua Nadinka, que cette mansuétude semblait irriter de plus en plus.

– Pourquoi ? demanda naïvement Kitia.

– Parce qu’elle a fait de toi une éhontée.

Sous cette injure, la jeune fille se redressa.

– Éhontée ! répéta-t-elle. Parce que j’aime Daniel ? Ne l’aimes-tu pas, toi ?

– Du moins je ne me jette pas dans ses bras, riposta Nadinka. Et puis, moi... c’est différent.

– En quoi ? dit vivement Kitia. De quel droit aimerais-tu Daniel plutôt que moi ? Si je ne suis pas plus jolie, je suis plus jeune que toi ; je le connaissais déjà quand tu le rencontras pour la première fois chez le comte...

– Comment ! tu oses te comparer à moi ! s’écria Nadinka. As-tu donc oublié, misérable petite ingrate, que sans nous tu mourrais de faim ? Qui donc, depuis la mort du comte, t’a fait l’aumône du pain que tu as mangé ? Est-ce toi qui l’as gagné ? Ne le dois-tu pas à notre pitié ?

– Et toi, riposta Kilia, oubliant toute prudence, ne sais-tu pas aussi que, si je l’avais voulu, ces richesses dont tu te montres si fière m’appartiendraient ? Si j’avais consenti à épouser celui que le comte me destinait, qui donc aurait hérité de lui ? Moi, tu ne l’ignores pas. Mais je ne l’ai pas voulu. A la fortune qu’il proposait de m’assurer, j’ai préféré mon amour. Je ne me suis pas avilie, comme toi, pour la conquérir ; je ne suis pas allé ramasser un mendiant sur les marches d’une église pour escamoter les millions vers lesquels les pauvres de Cracovie tendaient déjà la main. Je me suis conservée pure à celui que j’aimais, sans même avoir l’espoir d’en être jamais aimée.

– Misérable ! répéta Nadinka pour la seconde fois, en s’avançant vers elle d’un air menaçant. C’est à ceux qui t’ont nourrie que tu oses reprocher le bien qu’ils t’ont fait, la fortune dont tu as volé ta part, car tu n’avais plus rien à y prétendre. A l’ingratitude tu joins maintenant l’impudeur des filles perdues !

– Une fille perdue, moi ! fit Kitia en relevant la tête. Alors qu’es-tu donc, toi, femme Gorossmann ?

Elle avait à peine prononcé ces paroles qu’un violent soufflet s’abattit sur sa joue.

– Ah ! c’est le comble ! s’écria-t-elle en se redressant d’un bond.

Elle fut sur le point de se précipiter sur Nadinka. Certes, malgré sa faiblesse, elle aurait eu facilement raison de cette nature indolente et molle, qui ne tenait debout que par son indomptable orgueil ; mais une lueur de raison traversa son esprit.

– C’est toi qui l’a voulu, dit-elle avec un calme apparent. Tout est désormais fini entre nous, Nadinka.

A ces mots, elle quitta la chambre, sans que sa cousine fit un mouvement pour la retenir, et s’élança au dehors. Devant elle, la porte de l’escalier de service était ouverte ; elle la franchit.

Elle était folle, folle de douleur et d’humiliation. Plus rien ne la rattachait aux parents dénaturés qui la torturaient. Elle s’enfuit, tête nue, marchant au hasard, sans savoir où elle allait. Le sang bourdonnait à ses oreilles et l’aveuglait. Après avoir traversé le boulevard, elle avait pris la rue Neuve-du-Luxembourg, une rue à peu près déserte à toute heure du jour et de la nuit. Elle atteignit ainsi la rue de Rivoli et pénétra dans le jardin des Tuileries.

Le grand air, la rapidité de la course, l’avaient mise hors d’haleine. Elle s’arrêta pour respirer, et tira son mouchoir de sa poche, afin d’essuyer son front baigné de sueur. Dans ce mouvement, une carte tomba. Elle se baissa vivement pour la ramasser et y jeta les yeux.

– Ah ! Dieu soit loué ! s’écria-t-elle. Cette carte que Lucie m’a donnée tout à l’heure... C’est là que s’est réfugiée Vanda. Je vais la rejoindre...

Elle reprit sa marche précipitée. Déjà elle avait atteint la place de la Concorde, quand elle s’arrêta de nouveau.

– Non, murmura-t-elle. Je ne puis pas aller chez Daniel... chez l’amant d’Anita... Mais alors à qui demander asile ?

Un instant elle hésita et promena autour d’elle un regard découragé. Soudain, comme une ligne sombre et qui se prolongeait à l’infini, elle distingua les quais. Elle continua dans cette direction sa course échevelée. Derrière les parapets, elle avait deviné la Seine. La Seine ! mais c’était le salut, la paix éternelle, l’asile suprême qu’elle cherchait, la mort, c’est-à-dire l’oubli de tout ce qu’elle avait souffert ! Elle tenait les yeux ardemment fixés sur le fleuve et se sentait poussée vers lui par une force invincible, la

force que donne le désespoir. Bientôt elle atteignit le pont Royal et vit couler à ses pieds les flots calmes et profonds dans lesquels se reflétaient déjà les rougeurs du soleil couchant.

Cette fois, elle n'hésita plus. Arrivée au milieu du pont, elle enjamba le parapet, ferma les yeux et s'élança dans le vide

Daniel était chez lui, très-impatient, comptant les jours et mesurant pour ainsi dire de l'œil, sur la pendule, l'heure précise où allait expirer le délai qu'Anita lui avait imposé. Or, sept heures allaient sonner. Dans cinq heures, à minuit, finissaient les trois jours pendant lesquels il était lié par son serment.

Il n'avait, du reste, entendu parler ni de Bodzogian, ni de la baronne, ni de Kitia. Loin de le rassurer, ce silence l'inquiétait beaucoup. Il aurait souhaité être au lendemain pour s'informer de ce qui s'était passé pendant la réclusion qu'il s'était volontairement imposée.

Au moment où sept heures venaient de sonner, son valet de chambre entra.

– Monsieur, lui dit-il d'un ton mystérieux, il y a là un agent de police qui désirerait vous parler...

Daniel dressa curieusement l'oreille.

– Un agent de police ? fit-il tout surpris. Qu'il entre !

François introduisit aussitôt l'agent.

À peine arrivé, celui-ci tendit à Daniel une carte de visite.

– Cette carte est-elle bien la vôtre, monsieur ? demanda-t-il.

– Oui, fit Daniel, en proie à un étonnement qu'il n'essaya même pas de dissimuler.

Il examina cette carte avec plus d'attention. Elle était chiffonnée et mouillée, comme si elle sortait de l'eau.

– Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il de plus en plus étonné.

– Êtes-vous marié ? interrogea l'agent.

– Non, monsieur.

– Alors vous devez avoir une sœur, une parente.

– Ni l'un ni l'autre.

– Comment ! Nul de ceux qui vous tiennent de près n'est absent de votre hôtel en ce moment ?

– Personne, dit Daniel, qui ne soupçonnait pas le but de cet interrogatoire.

– Cependant, monsieur, poursuivit l’agent, vous seul pouvez nous renseigner sur l’identité de la personne sur qui nous avons trouvé cette carte.

– Quelle est cette personne ?

– Une jeune femme de dix-neuf ans au plus, qui vient de se jeter à l’eau du haut du pont Royal.

– Une jeune femme ! s’écria Daniel interdit. Comment est-elle ?

– Blonde, avec des yeux noirs, le nez fin, la bouche petite et une oreille microscopique. Très-élégamment mise en outre, quoiqu’elle ne portât ni chapeau, ni châle, ni manteau.

A mesure que l’agent donnait ce signalement, Daniel se prenait à trembler. En effet, c’était le portrait de Kitia qu’on lui faisait.

– Je vous suis, fit-il en prenant précipitamment son chapeau. Le temps de faire atteler une voiture.

– C’est inutile, monsieur, j’en ai une en bas qui m’attend.

– Alors venez, dit Laborie qui l’entraîna.

Ils montèrent en voiture. Chemin faisant, l’agent, qui était de service sur le pont au moment où l’accident était arrivé, le lui raconta dans tous ses détails.

Vers six heures et demie, il entendit pousser de grands cris et vit la foule se précipiter vers le parapet d’aval. Il y courut à son tour et aperçut une jeune femme qui disparaissait dans la Seine.

Aussitôt il descendit sur la berge du quai, où plusieurs de ses collègues ne tardèrent pas à le rejoindre ; mais déjà deux bateaux s’étaient détachés : l’un des bains du pont Royal, l’autre du lavoir qui se trouve immédiatement au-dessous, et se dirigeaient à force de rames vers la noyée.

Elle avait déjà reparu deux fois, mais on ne distinguait plus rien, quand un des mariniers, la voyant passer entre deux eaux, piqua résolûment sa tête, fut assez heureux pour la saisir, et nagea vigoureusement vers son bateau, à bord duquel son camarade la hissa, aux applaudissements des curieux.

Elle ne donnait plus signe de vie. Après l'avoir ramenée à terre, on la transporta au poste voisin. Un médecin, qui avait assisté au sauvetage, s'empressa de lui donner des soins.

Pendant ce temps, un des agents était allé prévenir le commissaire de police. A peine arrivé, le magistrat visita les poches de la jeune femme, pour s'assurer si elle n'avait sur elle aucun papier de nature à constater son identité. Il n'y trouva rien qu'une carte, portant les noms et l'adresse de Daniel Laborie.

Aussitôt, il enjoignit à un agent de prendre une voiture et de courir à l'adresse indiquée.

Le médecin était resté près de la noyée ; il n'avait gardé près de lui que deux femmes de bonne volonté, comme on en trouve toujours à Paris en pareille circonstance, et qui s'étaient empressées de déshabiller l'inconnue.

Il avait procédé sur-le-champ à un massage et à des frictions énergiques, qui avaient produit en peu de temps un effet salutaire. La jeune femme avait fait quelques mouvements et poussé un soupir.

– Cela ne sera rien, avait-il dit. Avant un quart d'heure, elle aura repris ses sens.

Il redoubla d'activité et eut enfin la satisfaction de voir la malade ouvrir les yeux. Cinq minutes après, les joues se coloraient, les membres reprenaient leur souplesse, et la jeune femme se soulevait péniblement.

Elle eut un geste de pudeur et d'effroi quand elle se vit presque nue devant trois personnes qu'elle ne connaissait pas. Ramenant précipitamment sur ses épaules la couverture grossière de laine grise dont elle était enveloppée, elle promena autour d'elle un œil hagard. Elle n'avait conscience ni du danger qu'elle avait couru, ni de l'endroit où elle se trouvait.

Le médecin fit sortir les deux femmes, après les avoir chaleureusement remerciées de leur obligeance ; puis, s'adressant à Kitia :

– Rassurez-vous, mademoiselle, dit-il, vous êtes ici à l'abri de tout danger. Je suis le docteur X... J'ai été assez heureux pour vous rappeler à la vie, ma tâche est accomplie ; mais le commissaire de police est là, il attend quelques éclaircissements ; permettez-moi de vous le présenter.

A ces mots, avant même d'avoir obtenu la permission qu'il sollicitait, il alla ouvrir la porte et fit signe au magistrat qu'il pouvait entrer.

Celui-ci pénétra aussitôt dans la chambre.

– Eh bien ! mon enfant, lui dit-il avec une extrême douceur, vous voilà donc sauvée ? Allons, remettez-vous, cela ne sera rien ; mais comment, à votre âge, appartenant au meilleur monde, si j'en juge par vos habits, avez-vous pu prendre cette résolution désespérée ?

Kitia se souvint alors. Quelle honte ! Elle n'avait songé à rien de tout cela. En se jetant à l'eau, elle croyait mourir, en finir avec ses tourments. Pas un instant, elle n'avait supposé qu'on pût l'arracher à la mort. Et maintenant, voilà qu'elle se trouvait plus seule que jamais, en face d'étrangers qui lui demandaient compte de ce qu'elle avait fait, qui voulaient savoir qui elle était, pourquoi elle avait attenté à ses jours !

Elle fondit en larmes.

– Calmez-vous, lui dit le magistrat ; nous sommes animés envers vous des dispositions les plus bienveillantes, je vous l'assure. Si vous ne voulez pas nous révéler les motifs qui vous ont poussée au suicide. apprenez-nous seulement le nom de votre famille, dites-nous où elle demeure ; nous vous y ramènerons, persuadés qu'elle nous bénira de vous avoir rendue à son affection.

Kitia tressaillit. La ramener dans sa famille ! Elle qui avait préféré la mort au supplice qu'on lui faisait endurer ! Elle gardait un silence farouche, lorsque la porte s'ouvrit brusquement, et Daniel parut.

– Vous ! c'est vous ! s'écria-t-il, en s'agenouillant auprès du lit sur lequel elle gisait étendue.

Le visage de la pauvre enfant s'éclaira d'un rayon de joie céleste ; mais, presque aussitôt, son front s'assombrit de nouveau.

– Messieurs, dit Daniel, qui se tourna vers le commissaire de police et le docteur, je suis M. Laborie, la personne que vous avez envoyé chercher ; voulez-vous me permettre de rester seul un instant avec mademoiselle, et je me charge de la ramener à des idées plus raisonnables ?

– Essayez donc, monsieur, fit le magistrat qui prit le bras du docteur et disparut avec lui. Nous attendrons.

Daniel s'approcha alors de Kitia.

– Au nom du ciel ! que s’est-il passé ? lui demanda-t-il.

Elle lui raconta quelle scène violente elle avait eue avec le prince, avec Nadinka, et comment, voulant à tout prix se soustraire aux violences dont elle était l’objet, elle avait fui la maison de son oncle.

– Mais cette carte que vous aviez dans votre poche, qui vous l’a remise ?

– C’est Lucie qui me l’a donnée secrètement dans la journée, de la part de Vanda.

– Alors pourquoi n’êtes-vous pas venue me demander asile ? fit Daniel. Est-ce parce que je suis seul ? Mais Vanda n’est-elle pas là ? Au besoin, n’aurais-je pas quitté mon hôtel pour vous y laisser vivre en paix ?

– J’aurais craint d’y rencontrer Anita, répondit la jeune fille d’une voix sourde.

Daniel rougit imperceptiblement, mais feignit de ne pas comprendre.

– Anita ? demanda-t-il. Qu’est-ce que cela signifie ?

– Cela signifie qu’aujourd’hui même j’ai reçu une lettre dans laquelle on m’apprend que vous êtes en relation avec cette fille, dont on me donne le nom et l’adresse. Or, de semblables rivalités sont indignes de vous et de moi. Et puisqu’il faut tout vous dire, ajouta Kitia avec exaltation, voilà aussi pourquoi j’ai mieux aimé mourir que de vous disputer ce cœur de boue.

XV

Daniel pâlit affreusement. Une sueur froide mouilla ses tempes, à la pensée qu'il avait été pour quelque chose dans le drame dont Kitia avait failli être la victime. Aucune erreur n'était possible, du reste. Bien certainement la lettre que la jeune fille avait reçue lui avait été écrite par Bodzogian, ou par la baronne, ou par sa fille.

– Ma chère enfant, dit-il, on ne vous a pas menti. Je suis, en effet, allé deux fois chez cette femme.

Et comme elle le regardait, stupéfaite qu'il osât en convenir devant elle :

– Seulement, poursuivit-il, on ne vous a pas dit dans quel but j'y étais allé. On ne s'en doutait assurément pas. Moi-même, je ne peux pas vous l'expliquer aujourd'hui. Je suis lié par un serment qui m'enchaîne encore jusqu'à la fin de la journée ; mais demain vous saurez tout, je vous le promets, vous et tous ceux qui essayent en ce moment de nous barrer le chemin.

Kitia continua à l'examiner, se demandant s'il lui disait bien la vérité. Loin de baisser les yeux, Daniel soutenait ce regard avec tant d'imperturbable assurance, qu'elle se reprit à espérer.

– Ah ! si c'était vrai !... murmura-t-elle.

– Je vous le jure ! affirma Daniel en lui prenant la main. Je vous jure que je n'aime et que je n'aimerai jamais que vous ! Je vous jure que je ne suis allé chez Anita que pour lui acheter le secret qu'elle possédait.

– Et ce secret, comment l'avez-vous payé ?

– En vingt billets de banque, de mille francs chacun, répondit-il.

– Vous me le jurez aussi ?

– Sur mon honneur !

Les traits de Kitia se détendirent. Elle regrettait déjà moins d'avoir échappé à la mort.

– Maintenant, reprit Daniel, il faut vous hâter de prendre un parti. Vous ne sauriez demeurer ici cinq minutes de plus. Où désirez-vous que l'on vous conduise ? Chez moi ou chez vos parents ?

– Chez vous, près de Vanda, répondit-elle résolument.

Daniel hochait soucieusement la tête.

– Vous refusez ? fit-elle étonnée.

– Je ne refuse pas, chère Kitia. Dieu m'est témoin que je serais le plus heureux des hommes si vous acceptiez l'hospitalité que je vous ai offerte. Seulement j'ai rêvé, pour nous deux, quelque chose de plus honorable. Je voudrais vous voir entrer chez moi, la tête haute, du consentement de votre oncle.

– Mais vous ne l'obtiendrez jamais !

– Peut-être. Dans tous les cas, vous n'ignorez pas que ma maison vous est toujours ouverte ; cependant, avant d'en venir à cette extrémité, il me semblerait plus sage, plus utile à vos intérêts surtout, que le beau rôle restât de votre côté. Tenez, je ne vous demande que vingt-quatre heures pour dénouer tous les fils de la petite intrigue dans laquelle nous sommes enveloppés. Voulez-vous me les accorder ?

– Je veux tout ce que vous voudrez. Que faudra-t-il faire ?

– Il faudra me permettre de vous reconduire chez votre oncle, en compagnie du commissaire de police.

– Chez mon oncle ! chez Nadinka, qui a levé la main sur moi ! s'écria la jeune fille épouvantée.

– Jusqu'à demain seulement. Je vous en conjure !

– Soit ! Pour vous je boirai ma honte jusqu'à la lie, fit Kitia d'une voix sourde.

– Ainsi, je puis l'annoncer au commissaire ?

– Vous le pouvez, dit résolûment la jeune femme.

Daniel ouvrit la porte, appela le magistrat.

– Monsieur, lui dit-il, une des femmes que j'ai aperçues dans le poste pourrait-elle aller au magasin le plus proche et acheter pour cette demoiselle des vêtements de rechange ? Pendant ce temps, je vous expliquerai quelles causes particulières ont motivé l'acte de désespoir qui a nécessité votre présence.

– Très-volontiers, consentit le commissaire.

Daniel mit un billet de cinq cents francs dans la main de la femme qu'on lui présenta.

– Vite, courez acheter tout ce qu'il faut de linge pour s'habiller de la tête aux pieds. Surtout apportez la robe de chambre la plus chaude que vous

trouverez. Le reste sera pour vous et pour la digne femme qui vous a aidée. Allez !

La pauvre femme n'en revenait pas ! Il fallut la pousser dehors, pour qu'elle se décidât à partir. Encore le commissaire de police eut-il la précaution de la faire accompagner par un de ses agents.

Daniel se tourna alors vers le magistrat.

– Monsieur, dit-il, je me nomme Daniel Laborie, je suis ingénieur civil ; je demeure avenue d'Elyau, n° 73, et j'ai trois cent mille francs de rente. J'aime cette jeune personne et j'en suis aimé. Je n'ai qu'un désir : lui donner mon nom. Elle est orpheline, étrangère, sans appui, sans fortune. Son oncle, qui est aussi son tuteur, s'oppose à ce mariage, parce qu'il a une fille et qu'il voudrait me la faire épouser. Depuis qu'il s'est aperçu que nous nous aimions, il n'est pas de tortures qu'il n'inflige à la pauvre enfant. Reproches amers, séquestration, brutalités, voies de fait, il a recours à tous les moyens pour la torturer. Aujourd'hui même, sa fille n'a pas craint de la frapper au visage et de me calomnier auprès d'elle. C'est à la suite de cette scène que Kitia, éperdue, affolée de douleur et de désespoir, avait résolu de mettre fin par le suicide au supplice qu'elle endurait. Tout ce que je vous affirme est vrai. Il vous est facile, du reste, de vous en assurer par une enquête, que je provoquerai, s'il est nécessaire. L'oncle de Kitia est le prince Karomisky et habite la rue Caumartin. C'est chez lui que nous allons reconduire sa nièce, si vous me permettez de vous accompagner.

– Je n'y vois pas d'inconvénient, fit le magistrat.

Alors, se tournant vers Kitia :

– Vous confirmez en tous points la déclaration de M. Laborie, mon enfant ? demanda-t-il avec douceur.

– En tous points, répéta nettement Kitia.

Le commissaire de police n'insista pas. Silencieux et pensif, il se promena dans la chambre étroite, jusqu'à ce que revînt la femme qu'il attendait.

Elle entra bientôt après, portant un volumineux paquet, et habilla Kitia, tandis que Daniel se retirait discrètement avec le commissaire, auquel il fournissait de nouvelles explications.

Au bout de cinq minutes, la jeune fille était prête. Elle monta dans la voiture qui avait amené Laborie, avec Daniel et le commissaire ; puis on se dirigea vers la rue Caumartin.

Un quart d'heure plus tard, ils sonnaient à la porte du prince.

Celui-ci, qui s'était aperçu de la disparition de Kitia, et qui l'attribuait à des motifs bien différents de ceux qui l'avaient causée, était en proie à une terrible colère.

– Vous voilà donc, malheureuse ! s'écria-t-il en l'apercevant et en la saisissant brutalement par la main.

– Pardon, fit le commissaire, qui s'interposa aussitôt. Veuillez ne pas recourir en ma présence à des violences que rien ne vous autorise à exercer.

– Plaît-il ? dit le prince avec hauteur. Savez-vous bien à qui vous parlez, monsieur ? Et d'ailleurs, qui êtes-vous ? que venez-vous faire ici, vous et M. Laborie ?

– Je suis commissaire de police, monsieur, répondit le magistrat, sans rien perdre de son calme et de son urbanité. Je viens accompagner chez vous votre nièce, qui vient de se jeter à l'eau, que mes agents ont sauvée, et je m'aperçois, à la façon dont vous la recevez, que les renseignements qui m'ont été fournis sur votre compte sont déplorablement vrais.

En même temps qu'il prononçait ces paroles, il avait tiré de sa poche son écharpe, qu'il mit sous les yeux du prince.

Celui-ci ne savait plus qu'elle contenance garder. L'intervention du magistrat, la nouvelle foudroyante qu'on lui annonçait, le paralysaient de stupeur et d'épouvante.

– Au lieu de vous emporter, monsieur, continua le magistrat, vous feriez mieux de remercier M. Laborie. C'est grâce à lui que mademoiselle a bien voulu réintégrer votre domicile. Quant à moi, je n'ai que peu de choses à vous dire. Quelque autorité que votre titre de tuteur vous donne sur cette enfant, il ne vous permet pas de lui faire violence, encore moins d'exercer sur elle d'impardonnables brutalités. N'oubliez pas que la justice française veut que la loi soit égale pour tous, et qu'elle sait protéger au besoin l'opprimé contre l'opprimeur. Prenez donc garde qu'elle n'examine de trop près la manière dont vous exercez votre tutelle ! Une enquête m'est déjà réclamée par M. Laborie. S'il persiste dans sa demande, je serai bien obligé

d'y faire droit et de vous rappeler que notre Code diffère essentiellement du vôtre.

Le prince baissait la tête, dévorant sa rage et son humiliation.

– Me sera-t-il permis d'ajouter quelques mots ? fit Daniel, en s'adressant au commissaire.

– Parlez, monsieur. Vous vous êtes conduit en si galant homme, que je suis heureux de vous rendre ce témoignage.

– Je voudrais prier le prince de me recevoir demain chez lui, vers une heure. J'espère lui démontrer qu'il est le jouet de coquins habiles, qui exploitent affreusement sa crédulité depuis quelques jours.

– – Y consentez-vous, monsieur ? demanda le magistrat au prince Karomisky.

– Soit ! fit le grand seigneur, bien qu'il ne se soumît qu'à contre-cœur à toutes ces formalités.

– Alors, à demain, monsieur, dit Daniel, qui s'inclina.

– Et croyez-moi, prince, acheva le commissaire, revenez à des idées plus françaises.

Pendant cette conversation, Kitia s'était tenue à l'écart, n'avait pas dit un mot, pas fait un geste. Quand elle vit que Daniel et le magistrat étaient sur le point de s'éloigner, elle se leva, les remercia du regard et regagna sa chambre.

– Je n'ai pas voulu insister devant cette jeune fille sur la tentative de suicide qu'elle a accomplie, ni sur le danger qu'elle a couru, dit le commissaire. Sachez seulement, monsieur, que pendant plus de vingt minutes elle est restée entre la vie et la mort, et que, si elle n'avait pas reçu immédiatement les soins qu'exigeait son état, c'est son cadavre que nous vous aurions ramené. Souvenez-vous-en bien, monsieur ! Si votre conscience n'est pas chargée de ce remords éternel, c'est que la Providence a fait un miracle en votre faveur.

A ces mots, il salua et sortit, accompagné par Daniel.

Le prince était consterné. Sa colère était tombée devant la catastrophe effrayante que ses persécutions avaient provoquée. Un immense découragement, une terreur réelle, s'étaient emparés de lui. Voir la justice

prenant fait et cause pour Kitia, son nom jeté en pâture aux journaux, sa conduite publiquement dévoilée, lui causaient des transes cruelles.

Il appela Nadinka et lui raconta dans quelle fausse situation les avait mis la résolution de Kitia.

Nadinka ne pouvait en croire ses oreilles. Comment ! cette sotte de Kitia avait voulu se noyer ! Pour un soufflet ! Vraiment, cela en valait-il la peine ? N'était-ce pas une comédie concertée d'avance entre elle et Laborie ?

Son père se fâcha tout rouge, lui montra les habits de Kitia, que la femme de chambre était allée prendre dans la voiture, lui répéta mot pour mot les menaces que lui avait adressées le commissaire. Alors seulement Nadinka se rendit à l'évidence ; mais son égoïsme et sa colère ne pardonnèrent pas à Kitia d'avoir troublé par ce dénoûment lugubre la tranquillité qu'elle s'imaginait avoir conquise.

Les domestiques allaient certainement ébruiter ce fâcheux événement, tout le quartier en serait instruit... C'était fort désagréable !

Ce n'était rien pourtant aux yeux de Nadinka. Ce qui lui semblait dix fois plus terrible encore, c'est que l'acte de désespoir auquel elle avait poussé Kitia avait mis de nouveau sa rivale en présence de celui qu'elle aimait.

Ah ! combien elle regrettait de n'avoir pas accueilli avec plus de patience les propositions que Kitia lui avait faites dans la journée ! Il n'était plus temps, hélas ! Bien certainement, la pauvre enfant poussée à bout, assurée peut-être de la victoire, se refuserait maintenant à tout nouvel arrangement.

Elle demeurait immobile et pensive en présence du prince, qui gardait de son côté un silence inquiétant. Pourtant il fallait sortir de ce mauvais pas. S'il n'y avait pas moyen de résister ouvertement à la loi, il devait y avoir un moyen de l'éluder. Mais lequel ? Voilà ce qu'elle ne savait pas.

– Eh bien ! que vas-tu faire ? demanda-t-elle à son père.

Nous verrons cela demain, répondit-il d'un air soucieux, en la quittant avec une brusquerie qui ne lui était pas habituelle.

Quand il rentra dans son appartement, le prince n'était plus cet inflexible despote qu'il se montrait d'ordinaire. L'image de Kitia mourante le poursuivait comme un remords ; les paroles du commissaire de police tintaient à son oreille comme un tocsin. La loi jetait sa légitime épouvante

dans l'esprit de cet homme, qui n'avait connu jusqu'alors que celle de son bon plaisir.

Quant à Daniel ; il avait regagné son hôtel dans un état d'agitation facile à comprendre. Il n'était plus forcé de se contraindre et ne pouvait songer sans frémir au terrible danger dans lequel son amour avait failli s'engloutir. Aussi était-il résolu à agir avec la plus grande énergie, dût-il appeler la justice au secours de celle qu'il aimait.

Combien il lui tardait d'être au lendemain ! Si lentement que se fût avancée l'heure à laquelle il devait se rendre chez le prince, elle sonna enfin ! Alors, décidé à briser tous les obstacles, il sauta dans son coupé et se fit conduire rue Caumartin.

Il fut exact au rendez-vous qu'il avait donné.

– Le prince est chez lui ? demanda-t-il au domestique qui lui ouvrit la porte.

– Oui, monsieur ; mais il a quatre personnes dans son salon.

– Daniel ne fut pas maître d'un geste de contrariété.

– Quelles sont ces personnes ? Le savez-vous ? reprit-il avec une impatience mal déguisée.

– Elles m'ont dit leurs noms, répondit Joseph ; mais je ne connais absolument que M. Bodzogian.

– Et les trois autres sont...

– La baronne de Beauchamp et sa fille, accompagnées de M. de Gresles.

– Ah ! parbleu ! s'écria Daniel, je leur aurais donné rendez-vous que je n'arriverais pas mieux !

Et, sans laisser au domestique le temps de s'y opposer, il ouvrit la porte du salon, dans lequel il pénétra.

En effet, il y trouva les quatre personnes que Joseph lui avait annoncées.

Poussées par Bodzogian, qui avait plus besoin d'argent que jamais, la baronne et sa fille s'étaient décidées à venir chez le prince, pour lui ouvrir les yeux sur les relations de Laborie avec Anita.

– Le hasard, disait madame de Beauchamp, nous a mis deux ou trois fois en présence de cette créature ; nous avons pris sur elle auprès de la police des renseignements, et nous avons appris des choses qui, si nous les racontions, vous feraient dresser les cheveux sur la tête. Nous savons

impertinemment, en outre, que cette fille serait sous le poids d'une accusation capitale, en Italie, si l'on voulait la dénoncer. Voilà quelles relations affiche publiquement M. Laborie. Il y a cinq jours, il était dans une avant-scène avec elle, au théâtre de la Renaissance ; le lendemain, il se présentait chez elle en plein jour. Aujourd'hui, ils sont évidemment liés ensemble d'une intimité dont je ne veux pas rechercher les véritables causes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une famille qui se respecte ne peut plus donner sa fille à un monsieur qui se compromet impudemment avec une femme que la justice est sur le point de réclamer. Si son amant n'est pas arrêté avec elle, il sera assurément appelé comme témoin, et son nom, flétri par la publicité des débats, restera à jamais déshonoré.

Le prince fit une assez vilaine grimace. Ce mot « justice », qu'on prononçait devant lui pour la deuxième fois depuis la veille, le faisait trembler.

– Aussi, s'empressa-t-il de répliquer, je vous garantis que M. Laborie n'épousera pas Nadinka.

– Nous l'avions si bien pensé, prince, reprit la baronne, que nous avons pris la liberté de vous amener notre ami, M. de Gresles, lequel est éperdument amoureux de votre fille et sollicite de vous l'honneur de lui donner son nom.

Bodzogian, qui se réservait cette proie et que l'on n'avait pas prévenu de cet incident, se dressa vivement.

– Oh ! nous n'en sommes pas encore là, fit-il observer. Ne nous occupons pour le moment que de M. Laborie. Il faut absolument que nous l'exécutions, – au moins entre nous. Qu'il ne soit pas dit que cet homme aura surpris indignement notre bonne foi. Engageons-nous tous à lui fermer notre porte, de telle façon qu'il n'ose plus la franchir.

– Je le voudrais, comme vous, répondit le prince ; malheureusement, je ne le peux pas encore.

– Pourquoi ? demanda la baronne.

– Je vais vous le dire, madame.

Alors il lui raconta comment, à la suite d'une altercation un peu vive avec sa cousine, Kitia était allée se jeter à la Seine, avait été sauvée,

ramenée chez lui par Laborie, et par un commissaire de police qui s'était nettement déclaré en faveur de la jeune fille.

– Bien plus, dit-il en finissant, il a menacé de faire intervenir la loi française dans la tutelle un peu rigoureuse, j'en conviens, que j'exerçais sur ma nièce.

– Mais que venait faire chez vous M. Laborie ?

– Je ne le sais pas au juste, mais il m'a promis de donner l'explication de sa conduite aujourd'hui même.

– Il ne faut pas le recevoir, fit vivement Bodzogian.

– Je ne demanderais pas mieux ; mais je m'y suis engagé devant le commissaire.

– Vous avez eu tort, prince. Laborie fait-il partie de votre famille ?

– A aucun titre.

– En ce cas, quels ménagements avez-vous à garder envers lui ? Aucun. En supposant même que la justice intervienne en faveur de Kitia, M. Laborie ne peut en rien influencer sa décision, ni même figurer dans l'enquête autrement que comme témoin. Or, il est trop directement intéressé à l'émancipation de votre nièce pour que son témoignage ne soit pas entaché de suspicion.

– Vous croyez ? fit le prince ébranlé. Oui, vous devez avoir raison. Je ne connais pas la loi française, mais il me paraîtrait monstrueux que je ne fusse pas maître d'agir chez moi comme je l'entends, et je vais de ce pas donner l'ordre...

Ce fut à ce moment précis que Daniel ouvrit la porte du salon. On juge de l'effet que produisit son apparition !

Cependant tout le monde essaya de faire bonne contenance. L'accueil qu'il reçut fut même si visiblement hostile, qu'il le remarqua.

Bodzogian se leva et fit signe à la baronne et à Armand de se retirer avec lui. Ils se levèrent à leur tour, saluèrent avec une politesse glaciale, et firent un pas vers la porte.

– Je vous en supplie, mesdames et messieurs, fit Daniel, donnez-vous la peine de vous rasseoir. Non-seulement vous n'êtes pas étrangers à l'explication que j'ai promise au prince Karomisky, mais encore je désire vivement que vous y assistiez.

La curiosité l'emporta chez la baronne sur le dédain qu'elle affectait. Elle reprit sa place. Antonine et Armand l'imitèrent.

Seul, Bodzogian, affectant une dignité hautaine, se dirigea vers la porte.

Daniel lui coupa vivement la retraite.

– Oh ! pardon, vous m'entendrez, dit-il, vous plus que tout autre. Je ne serai pas long, du reste.

Bodzogian lut dans les yeux de Laborie une résolution si arrêtée qu'il obéit. Quant au prince, il promenait autour de lui des regards indécis, ne sachant plus auquel entendre.

– Monsieur, lui dit Daniel, c'est envers vous d'abord que je dois me justifier. Hier, après le terrible événement dont Kitia a failli être victime, le commissaire n'a trouvé dans sa poche qu'un seul papier. C'était ma carte, que je lui avais fait remettre dans la matinée, pour lui faire connaître la demeure de Vanda, – il importe peu de quelle façon. Ce fut donc naturellement chez moi que le magistrat dépêcha sur-le-champ un de ses agents. Je m'empressai d'accourir.

Je trouvai la pauvre enfant dans un dangereux état d'exaltation. Les violences qu'elle venait de subir, les calomnies qu'on avait eu le soin perfide de lui faire parvenir sur mon compte, avaient horriblement bouleversé sa jeune imagination. A aucun prix elle ne voulait revenir ici, et parlait d'aller rejoindre Vanda. Je lui fis observer que me demander asile, quelque respect que je lui témoignasse, c'était, pour ainsi dire, légitimer les sévérités dont vous usiez à son égard, et j'obtins d'elle qu'on la ramènerait chez vous.

Ce premier point éclairci, il me reste à dissiper les doutes qu'on a tenté de jeter dans votre esprit sur ma conduite. C'est ce que je vais faire à l'instant. Et d'abord, qui a écrit à Kitia cette lettre dénonciatrice, dans laquelle on dénaturait les relations que j'ai eues avec Anita, si ce n'est ceux qui ont intérêt à vous éloigner de moi, sauf à accepter plus tard, comme véridiques et sincères, les explications que j'ai résolu de provoquer dès aujourd'hui ?

M. Bodzogian, qui m'écoute, m'a formellement proposé la main de la comtesse de Pradiles. Or, je vois réunis ici tous ceux qui cherchent à

m'éloigner de vous, afin de parvenir plus sûrement au mariage qu'ils ont projeté. Permettez-moi de vous les présenter.

Commençons par M. Bodzogian.

Un grand silence se fit. Tandis que l'Arménien baissait la tête, le prince prêtait une oreille avide.

– M. Bodzogian, prononça nettement Laborie, est un garçon d'intelligence, dont la dissipation a fait un aventurier et un intrigant ; il doit à Paris plus de trois cent mille francs, et n'y a plus ni amis ni relations. Ses créanciers le traquent de si près que, s'il ne se décide à retourner chez lui, il sera en prison avant un mois. Il y serait déjà depuis longtemps sans les trente mille francs que je lui ai prêtés dernièrement. Je n'en parle, à vrai dire, que pour mémoire, car je renonce à exercer toute poursuite envers lui à la condition qu'il parte sur l'heure.

Bodzogian crut devoir hausser les épaules et sourire d'un air dédaigneux.

– Maintenant, poursuivit Daniel, parlons un peu de M. de Gresles, qui, si je ne me trompe, nourrit quelques prétentions à la main de Nadinka.

M. de Gresles se nomme tout simplement Armand Grelu. Il est fils de Caroline Grelu, célibataire majeure, et de père inconnu. Sa mère habite le fin fond des Batignolles, économisant sans cesse sur les huit mille francs de rente qu'elle a réussi à extirper de la succession Marignan, et ne donne rien à son fils. De quoi vit donc Armand Grelu ? Je vais vous l'apprendre dans un instant.

Passons un peu à ces dames. J'aurais dû commencer par elles, mais j'ai voulu les garder pour la bonne bouche, car ce sont réellement de friands morceaux. Vous allez en juger, prince.

La baronne de Beauchamp s'appelle Rose Coinard et n'a jamais eu le droit de s'appeler autrement, quoiqu'elle ait été la maîtresse d'un commandant de table d'hôte qui s'affublait de ce titre et de ce nom.

Quant à sa fille, elle est bien réellement comtesse de Pradiles, mais vous allez voir à quel prix elle a acheté cette couronne ! Elle a commencé par voler à sa mère l'amant que celle-ci s'élevait à la brochette ; puis, quand il lui est devenu impossible de cacher sa faute, elle a renié Armand Grelu, pour épouser le comte de Pradiles, homme riche, mais esprit faible, qui lui constitua la fortune dont elle jouit aujourd'hui.

La baronne se dressa et se croisa résolûment les bras devant lui.

– Ah ça, monsieur, dit-elle, avez-vous bientôt fini de déverser sur nous l'outrage et la calomnie ? Croyez-vous que nous soyons d'humeur à nous laisser malmené de la sorte, sans protester à la face de tous les honnêtes gens, sans nous adresser au besoin aux tribunaux ?

Daniel la saisit par le bras.

– Aux tribunaux ? dit-il, en fixant sur elle un regard assuré. Je vous en défie ! – J'avoue pourtant que c'est grand dommage ! ajouta-t-il avec un sourire. J'avais justement une très-intéressante histoire à ajouter aux quelques faits que j'ai déjà signalés. Cette histoire, c'est une femme, nommée Anita, qui me l'a vendue. Je l'ai bel et bien payée vingt mille francs ; mais je la sais depuis A jusqu'à Z, et j'avoue que je ne regrette pas mon argent.

C'est même à ce propos, continua froidement Daniel, que deux ou trois imbéciles ont cru que j'allais chez cette drôlesse pour... Mais je reviens à mon histoire. Voulez-vous que je vous la raconte ?

Armand Grelu était livide et jetait sur la baronne un regard suppliant ; mais madame de Beauchamp ne voulait pas céder.

– Quelque nouvelle infamie, sans doute ? dit-elle d'un air de défi.

– Vous allez en juger, madame. La scène se passe à moitié chemin de Menton et de Vintimille, dans la soirée du 27 juin 1873...

A son tour, la baronne se troubla et échangea un signe d'intelligence avec sa fille et avec Armand.

– Trois hommes et une femme vont se trouver en présence sur cette route. La femme est jeune et se nomme Anita. Des trois hommes, l'un a déjà atteint la quarantaine, mais les deux autres n'ont pas vingt-cinq ans. Ils s'embusquent dans les rochers, résolus, armés d'un poignard, pendant que leur misérable complice attire dans le piège...

– Ah ! fit madame de Beauchamp, avec les signes de la plus vive terreur, si c'est une histoire de voleurs que vous allez nous raconter, j'aime mieux quitter la place. J'ai trop peur, je me connais, j'aurais une attaque de nerfs... Viens, ma fille, venez, monsieur de Gresles, ajouta-t-elle en s'appuyant sur leur épaule. Partons au plus vite, j'ai peine à me soutenir...

– Le fait est que vous tremblez comme une feuille, dit le prince, un peu étonné de cette brusque sortie.

En un clin d'œil, le salon fut évacué. Bodzogian avait profité, pour s'esquiver, du mouvement de retraite opéré par la baronne, sa fille et Armand.

Quand le prince se vit seul, face à face avec Daniel, il était tellement surpris, que, machinalement, il se tourna de son côté pour lui demander une explication.

– Vous voyez, monsieur, lui dit Laborie, ce que valent les accusations que ces gens-là soulevaient contre moi. Non-seulement ils ne me donnent pas le temps de me défendre, mais encore ils refusent d'entendre jusqu'au bout l'histoire que j'avais commencée.

– Mais, au fait, que signifie cette histoire ? demanda curieusement le prince.

– Elle signifie que ces gens-là sont des misérables, dont j'ai voulu vous délivrer à jamais, répondit Daniel. Vous êtes étranger, peu familiarisé avec nos mœurs, plus disposé à croire le bien que le mal ; vous êtes, par conséquent, de ceux que ces espèces choisissent volontiers pour dupes. Ils ont essayé de jouer le même jeu avec moi, et... qui sait ? ils auraient peut-être eu raison de ma crédulité, si je n'avais été soutenu par l'amour que Kitia m'avait inspiré.

Le prince, en entendant cette dernière phrase, laissa échapper un léger signe d'impatience.

– Tenez, prince, lui dit Daniel, vous aurez beau faire, vous ne me persuaderez jamais que vous êtes un méchant homme. Vous avez toujours vécu dans un pays et dans un milieu où votre volonté a été considérée comme parole d'Évangile ; vous êtes donc habitué à ne rencontrer aucun obstacle. C'est fort agréable, je conçois cela ; mais est-ce logique ? Évidemment non. Je ne vous parlerai pas de la loi française, je ne vous dirai pas qu'elle arme la justice, à défaut de subrogé tuteur, du droit de surveiller la tutelle dont vous êtes investi, si cette tutelle ne s'exerce pas dans des conditions normales ; je n'ajouterai pas qu'on peut vous la retirer et émanciper la pupille, s'il est prouvé que vous abusez de vos prérogatives. Cherchons seulement ensemble qui est coupable de vous ou de Kitia.

Voilà une enfant qui n'a plus ni père, ni mère, ni fortune. Quoiqu'elle soit d'aussi noble origine que vous, qu'elle vous soit attachée par les liens du sang, c'est pourtant contre cette enfant que vous vous liguez avec Nadinka, vous qui avez à profusion tout ce qu'elle n'a pas ! La lutte était-elle égale, dites-le-moi ? Le résultat que vous alliez atteindre n'était-il pas indiqué d'avance ? Ne deviez-vous pas la briser ? C'est ce qui est arrivé. Ah ! si c'est réellement là ce que vous vouliez obtenir, je n'ai plus rien à ajouter ; mais, j'en suis bien convaincu, au contraire, c'est la seule chose que vous n'aviez pas prévue.

– Parbleu ! fit le prince avec humeur. Qui s'y serait attendu ?

– Cependant, monsieur, insista Daniel, un tel état de choses ne saurait se prolonger. Il faut que vous preniez un parti. Quant à moi, je vais vous poser bien nettement la question : j'ai l'honneur de vous demander la main de Kitia.

Le prince se redressa fièrement.

– Eh bien ! monsieur... j'aviserai... répondit-il évasivement.

– Oh ! je ne me payerai point de réponses semblables, fit Daniel. Je suis bien décidé, si je n'ai pas votre consentement, à provoquer une enquête et à réclamer l'émancipation de Kitia. Je suis entêté aussi, moi, prince, et, comme le bon droit est de mon côté, je ne reculerai pas d'une semelle, je vous en préviens.

Le prince se leva et se mit à arpenter le salon dans un état de fureur indescriptible.

– Eh bien ! soit ! s'écria-t-il. Débarrassez-moi donc au plus tôt de cette petite intrigante, mais que je n'entende plus parler ni de vous, ni d'elle, ni de commissaire, ni d'enquête... En vérité, je ne sais qui me retient de retourner immédiatement en Pologne.

– Ainsi, c'est bien convenu ? dit froidement Daniel.

– Oui, oui, cent fois oui, monsieur. Et j'ai tellement hâte d'en finir, que je vais vous donner à l'instant, avec mon consentement écrit, tous les papiers de famille de Kitia. J'espère alors que vous me laisserez tranquille.

– Ah h ! je ne demande pas mieux ! s'écria Laborie.

Le prince passa dans la pièce voisine, alla ouvrir le tiroir d'un bureau et y prit quelques papiers, qu'il tendit à Daniel. Ensuite, s'asseyant devant un

buvard, il écrivit :

« J'autorise M. Daniel Laborie à épouser ma nièce Kitia Bakalowska. »

Après avoir daté et signé, il remit ce billet à Daniel, qui le glissa joyeusement dans son portefeuille.

– Je n'ai plus qu'une demande à vous adresser, prince, dit-il encore. Jusqu'au jour prochain où ce mariage aura lieu, consentez-vous à garder Kitia auprès de vous, ou dois-je, dès à présent, lui donner asile dans mon hôtel ?

– Comme il vous plaira ! répondit aigrement le prince, que ces lenteurs exaspéraient.

– En ce cas, je préférerais, dans son intérêt et dans le vôtre, que Kitia demeurât auprès de vous.

– Cela la regarde, monsieur. Pour nous, cette malheureuse est et sera toujours une étrangère. S'il lui plaît de vivre seule dans sa chambre et de n'en jamais sortir...

– Cela ne lui plaira certainement pas, mais j'essayerai de l'y décider.

– Essayez donc, monsieur.

– Ainsi j'ai votre parole formelle ? Vous ne tenterez par aucun moyen de vous y soustraire ?

– A la condition que Kitia ne reparaisse pas devant nous, je vous donne ma foi de gentilhomme, répondit le prince. Donc, brisons là.

– J'y consens de grand cœur, monsieur, fit Daniel.

A ces mots, il salua cérémonieusement et se rendit auprès de la jeune fille, à qui il fit part de la victoire qu'il venait de remporter.

– Surtout, lui recommanda-t-il, pas d'impatience inutile ! Vous compromettriez le succès que nous avons obtenu. Ne bougez pas de votre chambre, ne vous occupez de rien. Je me charge de vous envoyer tous mes fournisseurs et vous prie de commander sans compter. Nous sommes riches, ma chère Kitia ! Songez-y bien n !

Elle promit tout ce qu'il voulut, tant elle avait hâte de voir luire ce jour de bonheur et de délivrance !

Daniel sortit, le cœur ivre de joie et d'espérance.

Quant à Nadinka, lorsqu'elle sut au prix de quelles lâchetés le prince avait enfin conquis le repos, elle éclata en menaces terribles contre lui,

contre sa cousine, contre Laborie.

– Écoute, lui dit nettement son père, si c'est pour me rendre la vie commune insupportable que tu foules outrageusement à tes pieds le respect qui m'est dû, ramasse ta fortune et va-t'en. Grâce à Dieu, je ne mourrai pas de faim pour cela ; il n'y aura qu'une ingratitude de plus dans ma famille.

Ainsi mise au pied du mur, Nadinka courba la tête, se laissa tomber sur un fauteuil et se prit à sangloter.

– Va, ne pleure pas, lui dit son père. Ceux qui te font verser des larmes ne méritent que ton mépris. Crois-moi, retournons à Cracovie. C'est là seulement que des gens tels que nous peuvent vivre, loin des mesquineries d'une loi stupide et des passions avilissantes. Tu as voulu élever jusqu'à toi un misérable ; il n'a pas su priser à sa valeur l'honneur d'une telle alliance ; tu es punie par où tu as péché. Frappe-toi la poitrine, et que cet oubli de ta dignité s'efface à jamais de ta mémoire !

Nadinka ne l'écoutait pas, mais elle ne perdait pas une de ces paroles, qui blessaient si cruellement son amour et son amour-propre.

Elle ne sut même pas conserver le respect de soi-même dans le malheur et combina successivement mille petites vengeances pour satisfaire la haine que Kitia lui avait inspirée.

Sans perdre une minute, Daniel avait rassemblé ses papiers, avait fait à la mairie et à l'église toutes les démarches nécessaires et avait pris jour pour la cérémonie. Le soir même, tout était réglé. C'en était fait ! Daniel n'avait que douze jours à attendre !

Ces interminables courses l'avaient beaucoup attardé. En arrivant chez lui, il trouva une lettre que le prince lui avait écrite, sous la dictée de Nadinka, et dans laquelle il lui déclarait que « puisqu'il persistait à épouser Kitia contre le gré de ses parents, il ne devait compter sur aucune dot, ni trousseau, ni *cadeau d'aucune espèce* » Ces derniers mots étaient même soulignés.

Daniel haussa les épaules. Le lendemain, il alla commander tout ce qui était nécessaire et envoya à Kitia la plus habile de nos grandes couturières. En même temps, il manda son tapissier et fit tendre spécialement pour sa femme la chambre et le cabinet de toilette contigus à celle qu'il habitait, et qui étaient restés jusqu'ici sans destination spéciale.

Au jour dit, tout était prêt. Kitia, que ni son oncle ni sa cousine n'avaient daigné accompagner, fit, à deux heures de l'après-midi, vêtue d'une toilette éblouissante, son entrée triomphale dans l'hôtel de l'avenue d'Eylau.

Le soir même, elle partait avec Daniel pour l'Italie...

Depuis une dizaine de jours ils étaient à Nice, dans une délicieuse petite villa qu'ils avaient louée toute meublée, à l'extrémité de la promenade des Anglais. Ils rayonnaient d'un bonheur sans mélange et mordaient à belles dents dans leur lune de miel.

Cependant Kitia avait remarqué que son mari avait des préoccupations bizarres. Parfois une ride creusait son front, ride qu'un baiser de la jeune femme faisait, du reste, promptement disparaître.

Un matin, pendant que Daniel parcourait les journaux, elle le vit tout à coup ouvrir démesurément les yeux, lire avec plus d'attention, puis pousser un soupir de soulagement.

Elle ne laissa paraître aucunement qu'elle eût remarqué ce léger détail. Seulement elle observa du regard l'endroit précis qui avait attiré l'attention de son mari. Quand il rejeta le journal, elle le prit à son tour, et voici ce qu'elle lut :

« La ville de Dieppe a été attristée hier par un événement bien douloureux. Deux dames et un monsieur étaient montés dans un canot de notre port, appartenant à Désiré Faligan, et étaient allés faire une promenade en mer. Malheureusement, le vent fraîchit tout à coup, la mer se mit à moutonner furieusement, et la petite barque fut bientôt presque entièrement submergée. Pour comble de malheur, le mât qui supportait la misaine se brisa et tomba dans le bateau, avec tous ses agrès. Avant que Faligan eût le temps de se dégager et de border ses avirons, une lame furieuse s'abattit sur la chaloupe et la fit chavirer.

Un de nos grands bateaux de pêche, qui rentrait au port et qui avait vu de loin la situation critique de l'embarcation, arriva quelques instants après sur le lieu du naufrage ; mais, à l'exception de Faligan, qui s'était cramponné désespérément à la quille de son canot, aucune des victimes de cet accident ne reparut sur les flots.

Nous avons pu nous procurer les noms des trois victimes. Madame la baronne de Beauchamp était venue passer quelques jours à Dieppe avec sa

filles, la comtesse de Pradiles, une jeune veuve de vingt ans, que M. Armand de Gresles devait épouser en arrivant à Paris. Pourquoi faut-il qu'un roman si bien commencé se termine par un si triste dénouement ?... »

Kitia laissa tomber le journal à terre et se demanda si son mari n'était pas trop sévère pour ces pauvres gens. Selon elle, qu'avait-il à leur reprocher, en effet ? Pas autre chose que d'avoir tenté de s'opposer au mariage de Daniel avec Kitia. Cela méritait-il la mort ?

Elle n'osa pourtant pas le dire à son mari. Que lui importait, d'ailleurs, du moment qu'il avait recouvré toute sa liberté d'esprit ?

Elle ne se trompait pas. Depuis que Daniel avait reçu les confidences d'Anita, il avait positivement perdu le sommeil et la tranquillité. Le secret que lui avait confié la jeune femme lui pesait sur le cœur comme un fardeau. Il se demandait même jusqu'à quel point il avait le droit de le garder et de le soustraire à l'activité de la justice.

Les principaux coupables morts, au contraire, Daniel se sentait dégagé de toute complicité morale. Avec son indépendance, il retrouvait toute sa gaieté.

Il se décida donc à poursuivre le cours de ses pérégrinations.

Deux ou trois jours après, comme il était allé visiter avec sa jeune femme la principauté de Monaco et le palais du prince régnant, il eut la fantaisie de pousser jusqu'à Monte-Carlo.

Daniel était un sage : il ne jouait jamais ; mais il aimait tout ce qui est beau. A ce titre, rien ne pouvait lui plaire davantage que les jardins, les villas, le Casino et surtout la situation de Monte-Carlo. C'est un véritable paradis que ce petit coin de terre. Rien n'y manque : ni les fils d'Adam, ni les filles d'Ève.

Quant au serpent tentateur, loin de s'y cacher, il s'y montre à chaque pas, sous les formes les plus séduisantes.

Daniel examinait ces magnificences, lorsque, en passant sur la terrasse qui domine la mer, il fut arrêté par un coup de chapeau. Très-étonné, il regarda et reconnut Molidor, l'homme à système, le professeur de roulette !

Daniel ne put s'empêcher de rire, et se retourna pour jeter sur ce vieux coquin un dernier regard. Le professeur avait auprès de lui un jeune élève,

auquel il donnait certainement une leçon, car il parlait avec une grande animation et dessinait des chiffres sur le sable avec le bout de sa canne.

Enfin, Molidor tenait son pigeon !

Le lendemain, Daniel continuait sa route. Le surlendemain, il arrivait à Gênes, où il comptait passer deux ou trois jours.

Un matin, comme il errait dans la ville, seul, à pied, laissant dormir sa jeune femme de ce bon sommeil qui est une des jouissances des nouvelles mariées, il s'arrêta devant une boutique toute neuve, bien décorée, aux allures toutes parisiennes, et garnie d'objets qui avaient réellement une certaine valeur.

Il s'arrêta, étonné. Parmi ces objets, il en reconnaissait trois ou quatre. Où les avait-il vus ? Il ne se le rappelait pas au juste. Il leva les yeux sur la devanture et lut : « *Paganio. Curiosités.* » Ce nom ne lui apprenait rien. Aussi allait-il passer outre, lorsqu'il vit paraître dans la boutique une femme...

Il n'eut que le temps de se jeter de côté et regagna son hôtel à toutes jambes. Le soir même, il avait quitté Gênes, sans vouloir s'informer si ce Paganio, qu'avait épousé sans doute Anita, était le complice d'Armand Grelu.

Quant à Bodzogian, il avait été arrêté quelques jours avant le mariage de Daniel avec Kitia. Rien n'est plus étourdissant que le compte rendu fourni par les journaux de l'époque sur l'audience de la huitième chambre de police correctionnelle, devant laquelle il comparut. Rien n'égala l'impudence de l'aventurier, si ce n'est la stupidité de ses fournisseurs et l'incrédulité de certaines dupes, qui refusaient positivement de se rendre à l'évidence.

Daniel, en parcourant la *Gazette des Tribunaux*, qui lui apporta la condamnation de Bodzogian, ne put réprimer un soupir de regret.

– C'est dommage ! murmura-t-il. Ce n'était pas l'intelligence qui lui manquait...

Mais ces nuages passagers ne pouvaient pas s'amonceler longtemps sur le front de l'heureux Laborie. Un regard de sa jeune femme les dissipait aussitôt. Un baiser d'elle lui faisait tout oublier. Quand il devint père, à

peine se souvenait-il du passé, tant il faisait déjà de beaux rêves pour l'avenir !...

FIN.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

HENRY GRÉVILLE. — *Madame de Dreux*, 6^e édit. in-18. 3 fr. 50
 — *Le Moulin Frappier*, 6^e édition. Deux vol. in-18. Prix 6 fr.
 — *L'Héritage de Xenie*, 10^e édition. Un vol. in-18. Prix 3 fr. 50
 — *Suzanne Normis*, 11^e éd. 3 fr. 50
 — *Cite Ménard*, 9^e éd. 3 fr. 50
 — *Croquis*, 6^e édit. In-18. 3 fr. »
 — *Lucie Rodey*, 11^e édit. 3 fr. 50
 — *Un violon russe*, 9^e édit. 6 fr. »
 — *Les Mariages de Philomène*, 10^e édition. Un vol. in-18. 3 fr. 50
 — *Bonne-Marie*, 9^e édit. 3 fr. »
 — *Nouvelles russes*, 4^e éd. 3 fr. 50
 — *L'Amie*, 13^e édit. In-18. 3 fr. 50
 — *Mariet sa fille*, 17^e édit. 3 fr. 50
 — *Les Koumlassine*, 7^e éd. 7 fr. »
 — *La Maison de Maurèze*, 10^e édition. Un vol. in-18. 3 fr. 50
 — *Dosia*, 30^e édit. In-18 3 fr. »
 — *La Niania*, 14^e éd. In-18. 3 fr. 50
 — *A travers champs*, 3^e édition. Un vol. in-18. 3 fr. »
 — *Les Épreuves de Raïssa*, 17^e édition. Un vol. in-18. 3 fr. 50
 — *La Princesse Oghérof*, 13^e édition. Un vol. in-18. 3 fr. 50
 — *Scnia*, 18^e édition. In-18. 3 fr. 50
 — *Ariadne*, 14^e édit. In-18. 3 fr. 50
 — *L'Expiation de Savelli*, 4^e édit. Un vol. in-18. 3 fr. »
ANONYME. — *La Comtesse Mourénine*, 3^e édition. Un volume in-18. Prix. 3 fr. 50
ERNEST DAUDET. — *M^{me} Robertnier*, 3^e édit. 3 fr. »
 — *Clarisse*, 2^e édition. In-18. 3 fr. »
 — *Daniel de Kerfons*, 2 v. 7 fr. »
 — *Les Persécutées*, In-18. 3 fr. 50
 — *La Marquise de Sardes*, 3^e édition. Un vol. in-18. 3 fr. 50
 — *La Maison de Graville*, 5^e édit. Un vol. in-18. 3 fr. 50
 — *Le Mari*, 7^e édit. In-18. 3 fr. 50
ALBERT DELPIT. — *Le Mariage d'Odette*, 9^e édition. In-18. 3 fr. 50
FROMENTIN. — *Dominique*, 5^e édit. Un vol. gr. in-18. Prix 3 fr. 50
ANDRÉ GÉRARD. — *Renée*, 2^e édit. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50
 — *Vivante et morte*, In-18. 3 fr. 50
 — *Christiane*, In-18. 3 fr. 50
 — *Trop jolie*, 3^e édit. In-18. 3 fr. »
F. ALONE. — *Henri-René*. 3 fr. »

GEORGES PRADEL. — *Pascale Nauriah*. Un vol. in-18. 3 fr. 50
ANGE-BENIGNE. — *Monsieur Adam et Madame Ève*. 3 fr. 50
 — *La Comédie parisienne*. 3 fr. 50
CAMILLE DEBANS. — *Les Drames à toute vapeur*, 2^e édition. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50
PAUL FERRET. — *Les Demi-Mariages*, 2^e édit. Un in-18. 3 fr. 50
JACQUES VINCENT. — *Misé Féréol*, 2^e édit. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
 — *Le Retour de la Princesse*, 2^e édit. 3 fr. 50
F. DU BOISGOBEY. — *Le Crime de l'Opéra*, 2 in-18, 3^e édit. 7 fr. »
 — *L'Héritage de Jean Tourniol*, 2^e édition. Un vol. in-18. 3 fr. 50
 — *La Main coupée*, 2^e édition. Deux in-18. Prix. 7 fr. »
CLAIRE DE CHANDENEUX. — *Les Mariages de garnison*, 1^{re} série : *La Dot réglementaire*, 3^e édit. — *L'Honneur des Champavayre*, 2^e série : 2^e éd. Prix de chaque volume. 3 fr. 50
 — *Les Ménages militaires*, I. *La Femme du capitaine Aubépin*. II. *Les Filles du colonel*. III. *Le Mariage du trésorier*. IV. *Les Deux Femmes du major*, 3^e éd. Chaque vol. 2 fr. 50
 — *Une Faiblesse de Minerve*. Un vol. in-18. 3 fr. »
 — *Une Fille laide*, 3^e édit. 3 fr. 50
 — *Les Giboulées de la vie*, 3^e édition. Un vol. in-18. 3 fr. 50
 — *La Croix de Mouguerre*, 3^e édit. Un vol. in-18. 3 fr. 50
 — *L'Automne d'une femme*, 3^e édition. Un vol. in-18. 3 fr. 50
 — *Secondes Noces*, 2^e édition. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50
ROCOFFORT. — *Pylade*. Un volume in-18 Jésus. Prix 3 fr. »
LÉON ALLARD. — *L'Impasse des Couronnes*, 2^e édit. In-18. 3 fr. »
ÉTIENNE MARCEL. — *L'Helman Maxime*. In-18. 3 fr. 50
A. DU PRADEIX. — *Le Neveu du Chanoine*. In-18 3 fr. 50
R. DE PONT-JEST. — *La Batarde*. Un volume in-18 3 fr. 50
ASSOLLANT. — *Le Tigre*. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

La Succession Marignan

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65671544>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. Chapitre II
3. Chapitre III
4. Chapitre IV
5. Chapitre V
6. Chapitre VI
7. Chapitre VII
8. Chapitre VIII
9. Chapitre IX
10. Chapitre X
11. Chapitre XI
12. Chapitre XIII
13. Chapitre XIV
14. Chapitre XV
15. À propos de cette édition numérique